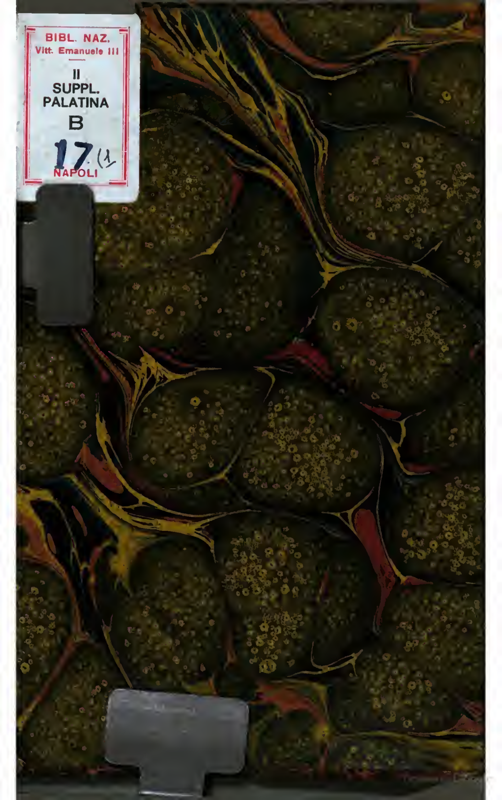



BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
17.(1
NAPOLI



ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON.

TOME I.

SE TROUVE AUSSI :

A PARIS,

CHEZ MÉQUIGNON JUNIOR, LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, n° 9;

A LYON,

CHEZ PÉRISSE, FRÈRES, LIBRAIRES,
RUE MERCIÈRE, n° 33.

DE L'IMPRIMERIE DE L.-T. CELLOT
rue du Colombier, n° 30.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE MASSILLON,

ÉVÊQUE DE CLERMONT.

SERMONS POUR L'AVENT.





A PARIS,
CHEZ MÉQUIGNON FILS AINÉ, ÉDITEUR,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10;
M. DCCC. XXII.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE TOUS LES SAINTS.

SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Matth. 5. 5.

Sire,

Si le monde parloit ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à Votre Majesté le même langage. Heureux le Prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de puissances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuse; et qui a toujours été plus grand, ou que le peril, ou que la victoire.

Heureux le Prince, qui durant le cours d'un

règne long et florissant jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'univers, de l'avantage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité ; et qui n'a plus rien à désirer que de conserver long-temps ce qu'il possède.

Ainsi parleroit le monde. Mais, Sire, Jésus-Christ ne parle pas comme le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècle : mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et qui vit dans le mépris de soi-même et de tout ce qui passe ; parce que le Royaume du Ciel est à lui. *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum.*[1]

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et les actions dans le souvenir des hommes : mais celui dont les larmes auront effacé l'histoire de ses péchés du souvenir de Dieu même ; parce qu'il sera éternellement consolé. *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*[2]

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêtes les bornes de son empire : mais celui qui aura su renfermer ses désirs et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu ; parce qu'il

[1] Matth. 5. 3. — [2] Ibid. vers. 5.

possédera une terre plus durable que l'empire de l'univers. *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram.*[1]

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessus de tous les princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur et de sa gloire ; mais celui qui, ne trouvant rien sur le trône même digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dans la vertu et dans la justice ; parce qu'il sera rassasié. *Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur.*[2]

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieux de grand et d'invincible : mais celui à qui les malheureux donneront devant Jésus-Christ le titre de père et de miséricordieux ; parce qu'il sera traité avec miséricorde. *Beati misericordes, quoniam ipsi misericordiam consequentur.*[3]

Heureux enfin, non celui qui toujours arbitre de la destinée de ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre : mais celui qui a pu se la donner à soi-même, et bannir de son cœur les vices et les affections déréglées qui en troublent la tranquillité ; parce qu'il sera appelé enfant de Dieu. *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabuntur.*[4]

Voilà, Sire, ceux que Jésus-Christ appelle heu-

[1] Matth. 5. 4. — [2] Ibid. vers. 6. — [3] Ibid. vers. 7. — [4] Ibid. vers. 9.

reux : et l'Évangile ne connoît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'innocence.

Grand Dieu ! ce n'est donc pas cette longue suite de prospérités inouïes dont vous avez favorisé la gloire de son règne, qui peut le rendre le plus heureux des rois. C'est par-là qu'il est grand ; mais ce n'est pas par-là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa félicité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme, ne sauroit faire le bonheur de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, mes Frères, que l'Église borne aujourd'hui tout le fruit de la solennité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde, que la vie des saints a été triste et désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter ; l'Église, en renouvelant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même temps que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre : *Beati*, etc., et que celui qui porte l'iniquité dans son sein, y porte toujours le trouble et la frayeur; et que la destinée des gens de bien est mille fois plus douce et plus

tranquille en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des justes en cette vie ? Il consiste premièrement, dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde : secondement, dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde. Dans les lumières de la foi, qui adoucissent toutes les peines de l'âme fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères ; c'est mon premier point. Dans les douceurs de la grâce, qui calment toutes les passions, et qui, refusées à un cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même : c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable, et les exemples des saints utiles. Mais avant que de commencer, implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs ; et nous ne sommes malheureux, dit un Père, que parce que nous jugeons mal des biens et des maux véritables : *Causa laboris ignorantia est.*[1] Les justes, qui sont des enfants de lumière, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés. Les mêmes

[1] S. Ambr.

lumières, qui corrigent leurs jugements, adoucissent leurs peines ; et la foi, qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux, les mêmes événements, où les âmes livrées aux passions trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

Et pour vous faire entrer, mes Frères, dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé, et ces temps d'égarements qui précédèrent sa pénitence; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde ; soit enfin qu'elle jette sa vue dans l'avenir, tout la console, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une âme qui vit dans le désordre, et qui ne trouve dans ces trois situations que des amertumes et des terreurs secrètes.

Car, en premier lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de son cœur, les plaisirs présents ne l'entraînent pas avec tant de fureur, qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu'il amasse derrière lui. Ces jours de ténèbres qu'il a consacrés à la dissolution, n'ont pas tellement péri, qu'ils ne reparoissent en certains moments à son souvenir. Images importunes, qui le troublent, qui le fatiguent, qui le réveillent de temps en temps de son assoupissement,

en lui montrant comme réunis en un point de vue, cet amas monstrueux de crimes, qui frappent moins lorsqu'il se les permet, parce qu'il ne les voit alors que successivement. D'un coup d'œil s'offrent à lui des grâces toujours méprisées, des inspirations toujours rejetées, un usage indigne d'un naturel heureux, et formé, ce semble, pour la vertu ; des foiblesses dont il rougit, des monstres et des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laisse derrière lui. Il est malheureux s'il tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renfermée dans le moment présent : et pour être heureux, il faut qu'il ne pense point; qu'il se laisse mener comme les animaux muets, par l'attrait des objets présents ; et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s'il veut conserver sa tranquillité. Et de là, ces maximes si indignes de l'humanité, et si répandues dans le monde; que trop de raison est un triste avantage ; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie; et que pour être heureux, il faut peu penser. O homme! étoit-ce donc pour ton malheur, que le Ciel t'avoit donné la raison qui t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rendre heureux? Cette lumière divine qui embellit ton être, seroit-elle donc une punition plutôt qu'un don du Créateur? et ne te distingueroit-elle si glo-

rieusement de la bête, que pour te rendre de pire condition qu'elle?

Oui, mes Frères, telle est la destinée d'une âme infidèle. Ce n'est que l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute raison qui la rend heureuse; et comme cette situation n'est que d'un instant, dès que l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfuit, et l'homme se trouve seul avec sa conscience et ses crimes.

Mais, que le sort d'une âme qui marche dans vos voies, est différent, ô mon Dieu! et que le monde qui ne vous connoît pas est à plaindre! En effet, mes Frères, les plus douces pensées d'une âme juste, sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve à la vérité cette partie de sa vie que le monde et les passions ont tout occupée: ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de son Dieu, et lui arrache des larmes de componction et de tristesse. Mais qu'elle trouve de consolation dans ses larmes et dans sa douleur!

Car, mes Frères, une âme revenue à Dieu ne sauroit rappeler toute la suite de ses égarements passés, sans y découvrir toutes les démarches de la miséricorde de Dieu sur elle. Les voies singulières par où sa sagesse l'a conduite comme par degrés, au moment heureux de sa conversion. Tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrâce, de perte, de mort, de perfidie, de préférence,

d'affliction ; toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes. Ces attentions particulières que Dieu avoit sur elle, lors même qu'elle suivoit encore des routes injustes. Ces dégoûts que sa bonté lui ménageoit au milieu même des plaisirs. Ces invitations secrètes qui la rappeloient sans cesse au devoir et à la vertu. Cette voix intérieure qui la suivoit partout, et qui ne cessoit de lui dire, comme autrefois à Augustin : Insensé ! jusqu'à quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux ? quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes ? que faudroit-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis, et de ton propre malheur en le servant ? Essaie s'il n'est pas plus doux d'être à moi, et si je ne suffis pas à l'âme qui me possède.

Voilà ce qu'offre le passé à une âme touchée. Elle y voit les complices de ses anciens plaisirs, encore livrés par la justice de Dieu aux égarements du monde et des passions ; et elle seule choisie, séparée, appelée à la connoissance de la vérité.

Que ce souvenir, mes Frères, remplit une âme fidèle de paix et de consolation ! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu, s'écrie-t-elle avec le Prophète ! vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mère : vous avez suivi de près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus que

tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux, et manifester la sévérité de vos jugements et de votre justice ? O Dieu ! que vos œuvres sont admirables ! et que mon âme connoît bien ce qu'elle vous doit, et ce que vous avez fait pour elle ! *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis.*[1] Premier avantage des âmes justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console.

Mais en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce qui se passe à leurs yeux dans le monde, ne console pas moins leur piété. Et ici, mes Frères, vous allez voir jusqu'où la vertu est utile au bonheur de la vie, et comment le même monde qui forme toutes les passions, et par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux et le plus consolant exercice de la foi des justes.

En effet, mes Frères, qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui? Le monde? c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde? c'est une révolution journalière d'événements, qui réveillent tour à tour dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes; des haines cruelles,

[1] Ps. 138. 14.

des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablants. Le monde? c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec eux leurs épines et leur amertume. Le jeu lasse par ses fureurs et par ses caprices : les conversations ennuient par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentiments : les passions et les attachements criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables : les spectacles ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des âmes grossièrement dissolues et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades en ne remuant que ces passions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien, se croient encore plus misérables ; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-temps ; et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, mes Frères ; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connoît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence : c'est le monde dans son beau ; c'est le monde de la Cour ; c'est vous-mêmes qui m'écoutez, mes Frères. Voilà

le monde ; et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur, c'est-à-dire tel que vous le connoissez et le sentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'est là leur patrie ; c'est là qu'ils voudroient pouvoir s'éterniser. Voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels, et à toutes les promesses de la foi. Grand Dieu! que vous êtes juste, de punir l'homme par ses passions mêmes, et de permettre que ne voulant pas chercher son bonheur en vous, qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de ses ennuis et de ses cruelles inquiétudes!

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, mes Frères, c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les justes, qui le regardent comme un exil et une terre étrangère.

Car premièrement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'âme fidèle. Rien ne lui paroit constant ni durable sur la terre ; ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les

faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine, qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes en les élevant les uns sur les ruines des autres ; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment, devant eux ; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si brillant ; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets et des mesures ; toujours attentifs ou à se surprendre, ou à éviter d'être surpris ; toujours empressés et habiles à profiter de la retraite, de la disgrâce, ou de la mort de leurs concurrents ; et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité ; toujours occupés, ou de leurs craintes, ou de leurs espérances ; toujours inquiets, ou sur le présent, ou sur l'avenir ; jamais tranquilles ; travaillant toujours pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

O homme ! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux ? c'est ce que pense alors une âme fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des royaumes. Ne sortez pas de vous-même, et vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, mes Frères, pa-

roissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins et aux agitations éternelles des pécheurs ! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions et des espérances humaines ! Ainsi les Israélites autrefois échappés de la mer Rouge, voyant de loin Pharaon et tous les grands de l'Égypte encore à la merci des flots, goûtoient le plaisir de leur sûreté, trouvoient les voies arides du désert, douces et agréables, ne sentoient plus les incommodités du chemin ; et comparant leur destinée à celle des Égyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantoient avec Moïse ce cantique divin de louange et d'actions de grâces, où sont célébrées avec tant de magnificence les merveilles et les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde, si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voient oubliés, négligés, éloignés des grâces, sacrifiés à des concurrents indignes, est encore un fonds de réflexions consolantes pour une âme qui le méprise et qui ne craint que le Seigneur. Car, quelle ressource pour un pecheur, lequel apres avoir sacrifié au monde et à ses maîtres son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé ; après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissements, pour des espérances frivoles, se voit tout

d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune; arracher d'entre les mains des places qu'il avoit méritées, et qu'il croyoit déjà tenir; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, et de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même crus dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir, et trouver moins de diversions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui; et d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveler ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image et le souvenir dans les autres? Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie, et dans la force de son esprit? mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté. On peut être philosophe pour le public; on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant aux plaisirs et aux infâmes voluptés? mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence et dans la paresse un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions? une conscience criminelle peut devenir indifférente; mais elle n'en est pas plus tranquille. On peut ne plus

sentir ses disgrâces et ses malheurs ; on sent toujours ses infidelités et ses crimes. Non, mes Frères, le pécheur malheureux l'est sans ressource. Tout manque à l'âme mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le juste apprend à mépriser le monde, dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injustice des hommes à son égard le fait seulement souvenir qu'il sert un Maître plus équitable, qui ne peut être ni surpris, ni prévenu ; qui ne voit en nous que ce qui y est en effet ; qui ne décide de nos destinées que sur nos cœurs, et avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conscience : qu'ainsi on est heureux de le servir ; qu'il ne faut pas appréhender son ingratitude; que tout ce qu'on fait pour lui est compté ; que loin de dissimuler ou d'oublier nos peines et nos services, il nous tient même compte de nos désirs; et que rien n'est perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui.

Or, dans ces lumières de la foi, quelle nouvelle source de consolation pour une âme fidèle ! Que le monde dans ce point de vue avec tous ses rebuts et tous ses mauvais traitements pour elle, est peu capable de la toucher ! C'est alors que se jetant dans le sein de Dieu, et regardant avec des yeux chrétiens le néant et la vanité de toutes les choses humaines, elle sent tout d'un coup ces inquiétudes

insèparables de la nature, se changer en une douce paix ; un rayon de lumière luire dans son âme, et y retablir la sérénité ; un trait de consolation pénétrer son cœur, et en adoucir toute l'amertume. Ah! mes Frères, qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu ! Et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste et désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil, et en adoucir toutes les peines ?

Enfin les jugements du monde, source de tant de chagrins pour les mondains, achèvent encore de consoler une âme fidèle. Car le supplice des amateurs du monde, c'est d'être sans cesse exposés aux jugements, c'est-à-dire, à la censure, à la dérision, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriser les hommes : on veut être estimé de ceux mêmes qu'on méprise. On a beau être élevé au-dessus des autres : l'elévation nous expose encore plus aux regards et aux discours de la multitude ; et on sent encore plus vivement les censures de ceux dont on ne devoit attendre que des hommages. On a beau jouir des suffrages publics : les mépris sont d'autant plus piquants, qu'ils sont moins communs et plus rares. On a beau se venger de ces censures par des censures plus vives et plus mordantes : la vengeance suppose toujours le res-

sentiment et la douleur ; et d'ailleurs on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin, dès que vous ne vivez que pour le monde, et que vos plaisirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugements du monde ne sauroient vous être indifférents.

Cependant, c'est au milieu de ces contradictions, qu'il faut se plaire. On vous dispute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue : votre naissance, vos talents, votre réputation, vos services, vos succès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le dispute à vos ancêtres : si vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté : si vous réussissez, on en fait honneur au hasard ou au mérite de vos subalternes : si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés : si vous avez tous les talents pour plaire, on dit bientôt que vous avez su en faire usage, et que vous avez trop plu : si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, grand, peuple, prince, sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient, nous désunissent : l'envie noircit nos qualités les plus louables ; et nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une âme fidèle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris : comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plu. Dieu, qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, et qui la console en même temps des jugements des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompense du vice ; et sans faire même attention à ses jugements, elle se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, mes Frères ? le monde lui-même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité pour ses adorateurs, est forcé de respecter la vertu de ceux qui le méprisent et le haïssent. Il semble qu'elle imprime sur la personne d'un véritable juste, je ne sais quelle dignité, je ne sais quoi de divin qui lui attire la vénération, et presque le culte des âmes mondaines : il semble que son union intime avec Jésus-Christ fait rejaillir sur lui, comme autrefois sur les trois disciples dans la montagne sainte, une partie de cet éclat céleste que le Père répandit sur son Fils bien-aimé, et qui ne laisse pas la liberté de lui refuser des hommages. C'est un droit inaliénable que la vertu a sur le cœur des hommes ; et par une bi-

zarrerie déplorable, le monde méprise les passions qu'il inspire, et il respecte la vertu qu'il combat. Ce n'est pas que l'estime d'un monde, si digne lui-même d'être méprisé, soit une grande consolation pour l'âme fidèle. Mais ce qui la console, c'est de voir le monde condamné par le monde même, les plaisirs décriés par ceux qui les poursuivent, les pécheurs devenus les apologistes de la vertu, et la vie du monde se passer tristement à faire ce que l'on condamne, et à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le siècle présent devient une source de réflexions consolantes pour une âme chrétienne; mais elle trouve encore dans la pensée de l'avenir, des consolations qui se changent en des terreurs secrètes et continuelles pour le pécheur : dernier avantage que les justes retirent des lumières de la foi. La magnificence de ses promesses les soutient et les console. Ils attendent la bienheureuse espérance, et ce moment heureux où ils seront associés à l'Église du ciel, réunis à leurs frères qu'ils avoient perdus sur la terre, reçus citoyens éternels de la céleste Jérusalem, incorporés dans cette assemblée immortelle des élus de Dieu, où la charité sera la loi qui les unira ; la vérité, la lumière qui les éclairera ; l'éternité, la mesure qui bornera leur félicité.

Ces pensées sont d'autant plus consolantes pour

les gens de bien, qu'elles sont fondées sur la vérité de Dieu même. Ils savent qu'en sacrifiant le présent, ils ne sacrifient rien ; que dans un clin d'œil tout sera passé ; que tout ce qui doit finir, ne sauroit être long ; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare ; et que la rapidité des choses présentes, ne mérite pas même que l'on compte les années et les siècles.

Je sais que la foi peut subsister avec des mœurs criminelles ; et qu'on perd tous les jours la grâce sanctifiante, sans perdre la soumission sincère aux vérités que l'esprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, si consolante pour l'âme juste. n'est plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuisable de troubles secrets et de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paroissent certaines, à vous qui portez sur la conscience les abîmes d'une vie entière de désordre : plus les supplices dont elle menace les pécheurs tels que vous, doivent vous paroître inévitables ; plus votre malheur vous paroît certain. Toutes les vérités que la doctrine sainte offre à votre foi, réveillent en vous de nouvelles alarmes. Ces lumières divines, source de toute consolation pour les âmes fidèles, sont au dedans de vous des lumières vengeresses, qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent ; qui vous découvrent sans cesse ce que vous

ne voudriez jamais voir; qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer; qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vue pendant quelque temps. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre religion est ici-bas, si j'ose le dire, votre enfer; et plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu! quelle est votre bonté pour l'homme, d'avoir rendu la vertu nécessaire même à son repos, et de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous!

Et ici, mon cher Auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une âme criminelle ne devroit pas être si affreuse pour le siècle à venir, voyez si dès ce monde même, elle vous paroît fort digne d'envie : ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs sans consolation, ses plaisirs mêmes sans tranquillité, ses inquiétudes sur le présent infinies, ses pensées sur le passé et sur l'avenir sombres et funestes; sa foi fait toute sa peine; ses lumières, son désespoir. Quelle situation! quelle triste destinée! que de changements affreux un seul péché fait au dedans et au dehors de l'homme! Qu'il en coûte pour se préparer des malheurs éternels! Et n'est-il pas vrai que la voie du monde et des passions est encore plus pénible que celle de l'Évangile; et que le royaume de l'en-

fer, si l'on peut parler ainsi, souffre encore plus de violence que celui du ciel? O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme! ô homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur! Vous perdez toutes les consolations de la foi, qui font la plus douce occupation de la piété des justes; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grâce, qui achèvent de rendre ici-bas la destinée des gens de bien si digne d'envie.

DEUXIÈME PARTIE.

Quand on promet aux âmes mondaines, dit saint Augustin, des consolations et des douceurs dans l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses, comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu; et comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs, ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue ce Père : Comment voulez-vous que nous vous persuadions? nous ne pouvons pas vous dire : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux;*[1] puisqu'un cœur malade et déréglé ne sauroit goûter les choses du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime, et il sentira tout ce que nous disons.

Mon dessein donc ici n'est pas tant d'exposer

[1] Ps. 33. 9.

toutes les opérations secrètes de la grâce dans le cœur des justes, que d'opposer la situation heureuse où elle les établit ici-bas, à la triste destinée des pécheurs; et par ce parallèle achever de confondre le vice, et d'encourager la vertu. Or, je dis que la grâce ménage ici-bas aux gens de bien deux sortes de consolations : les unes intérieures et secrètes, les autres extérieures et sensibles; toutes deux si essentielles au bonheur de cette vie, que nul plaisir sur la terre ne sauroit jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grâce ménage à une âme fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, et de la réconcilier avec elle-même. Car, mes Frères, nous portons tous au dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous naissons, comme dit l'Apôtre, avec les règles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes nés pour le plaisir; et qu'au fond, des penchants que la nature a mis en nous, et que chacun trouve en soi, ne sauroient être des crimes. Cette persuasion étrangère ne sauroit jamais rassurer l'âme criminelle. C'est un désir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait

honneur de paroître au-dessus des maximes vulgaires; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchants; qui mêle à nos passions les plus emportées, les idées importunes du devoir; et qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaisirs et de notre abondance.

Tel est l'état d'une conscience impure et souillée. Le pécheur est l'accusateur secret et continuel de lui-même : il traîne partout un fonds d'inquiétude, que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ses penchants deréglés : plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporte par sa foiblesse, rappelé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet : il se reproche le plaisir injuste, dans le temps même qu'il le goûte. Que fera-t-il? combattra-t-il ses lumières pour apaiser sa conscience? doutera-t-il de sa foi pour jouir plus tranquillement de ses crimes? mais l'incrédulité est un état encore plus affreux que le crime même. Vivre sans Dieu, sans culte, sans principe, sans espérance! croire que les forfaits les plus abominables, et les vertus les plus pures, ne sont que des noms! regarder tous les hommes comme ces figures viles et bizarres qu'on fait mouvoir et parler sur un théâtre comique, et qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spec-

tateurs ! se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard, et la possession éternelle du néant ! ces pensées ont je ne sais quoi de sombre et de funeste, que l'âme ne peut envisager sans horreur; et il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur, que la ressource du péché. Que fera-t-il donc? obligé de se fuir sans cesse, de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaisirs, leur vide et leur insuffisance : il n'en est aucun dont il n'essaie. Mais en vain il offre son cœur tour à tour à toutes les créatures : tous les objets de ses passions lui répondent, dit saint Augustin : Ne t'abuse point en nous aimant : nous ne sommes pas la félicité que tu cherches : nous ne saurions te rendre heureux : élève-toi au-dessus des créatures, et va chercher dans le ciel, si celui qui nous a formées, n'est pas plus grand et plus aimable que nous. Telle est la destinée du pécheur.

Ce n'est pas que le cœur des justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts et des inquiétudes. Mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur âme. Au dedans, règne toujours un calme profond; cette sérénité de conscience, cette simpli-

cité de cœur, cette égalité d'esprit, cette confiance vive, cette résignation paisible, ce calme des passions, cette paix universelle, qui commence dès cette vie même la félicité des âmes innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait, et qui n'est pas fait pour vous? Première consolation de la grâce : la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour, qui adoucit aux justes les rigueurs de la loi, et change, selon la promesse de Jésus-Christ, son joug qui paroît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car une âme fidèle aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement qu'elle n'avoit aimé le monde et les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à son cœur, ou en fait même le plus doux soin. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cause, ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi une âme éprise de son Dieu, si j'ose parler ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec plaisir, fuit le monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle est heureuse : car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il

est malheureux : car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs : sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence, plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un désir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires; et comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable : car l'ennui est le retour de tous les plaisirs; et avec tous ses amusements, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas, que pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des âmes mondaines. Je sais que le monde paroît avoir sa felicité ; et qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvements, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, et qui semblent jouir d'une destinée douce et tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur et de réjouissance; et vous y trouverez des chagrins reels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes

qui vous paroissent les heureux de la terre; et vous serez surpris de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Écoutez-les dans ces moments sérieux et tranquilles où les passions plus refroidies, laissent faire quelque usage de la raison : ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, et ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs et de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure et véritable; que le monde un peu approfondi n'est plus rien; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer et le connoître; et qu'il n'y a d'heureux ici-bas, que ceux qui savent s'en passer et servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable : les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières et plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien : tous souhaitent de le devenir : tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût, c'est la coutume, c'est la foiblesse, qui les retient dans les liens du monde et du péché. Ils le sentent; ils s'en plaignent; ils en conviennent : et ils se livrent au cours d'une si triste destinée. Monde trompeur! rends heureux, si tu le peux, ceux qui te servent, et

alors j'abandonnerai la loi du Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promesses.

Vous-même, qui m'écoutez, mon cher Auditeur, depuis tant d'années que vous servez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité? Mettez dans une balance, d'un côté tous les jours et tous les moments agréables que vous y avez passés, et de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées; et voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains moments de plaisir, d'excès, de fureur: Il fait bon ici: *Bonum est nos hic esse*:[1] mais ce n'a été qu'une ivresse qui n'a pas duré, et dont l'instant qui a suivi, vous a découvert l'illusion, et vous a replongé dans vos premières inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur: êtes-vous tranquille? ne manque-t-il rien à votre bonheur? ne craignez-vous rien? ne souhaitez-vous rien? ne sentez-vous jamais que Dieu n'est point avec vous? voudriez-vous vivre et mourir tel que vous êtes? êtes-vous content du monde? êtes-vous infidèle à l'Auteur de votre être sans remords? il y a douze heures dans le jour; vous sont-elles toutes également agréables? et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous faire une conscience tranquille dans le crime?

Lors même que vous vous êtes plongé jusqu'au

[1] Matth. 17. 4.

fond de l'abîme pour y éteindre vos remords, et que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité, ce reste de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu, le Seigneur n'a-t-il pas commandé au serpent, comme il dit dans son Prophète, de vous aller piquer jusqu'au fond de ce gouffre, où vous vous étiez jeté pour l'éviter ; et n'y avez-vous pas senti la morsure secrète du ver dévorant? *Et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti, et mordebit eos.*[1] N'est-il pas vrai que les jours que vous avez consacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conscience au tribunal, ont été les plus heureux de votre vie; et que vous n'avez vécu, pour ainsi dire, que lorsque votre conscience a été pure, et que vous avez vécu avec Dieu? Non, dit le Prophète avec une sainte fierté, le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu trompeur, ou incapable de consoler ceux qui le servent, comme les dieux que le monde adore; et nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-mêmes : *Non enim est Deus noster ut dii eorum; et inimici nostri sunt judices.*[2]

Grand Dieu! qu'est-ce donc que l'homme, de lutter ainsi toute sa vie contre lui-même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous; de sentir son infortune, et

[1] Amos. 9. 3. — [2] Deut. 32. 31.

de l'aimer; de connoitre son véritable bonheur, et de le fuir? Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu? et qui comprendra la profondeur de ses voies, et l'éternelle contradiction de ses égarements?

Mais que ne puis-je, mes Frères, achever ce que je m'etois proposé, et vous montrer que ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété : le soutien des sacrements, qui ne sont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse : les exemples des saints, et l'histoire de leurs merveilles, que l'Église nous met sans cesse devant les yeux, et dont le pécheur détourne la vue de peur d'y voir sa condamnation : les mystères adorables, offerts tous les jours sur nos autels et qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence : les cantiques saints et les prières de l'Église, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; et enfin la consolation des divines Écritures, où il ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

Quel delassement, en effet, mes Frères, pour une âme fidèle, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'elévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice,

de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui sont à la tête des affaires, des événements de la guerre, des fautes dont on accuse tous les jours le gouvernement; enfin, où, terrestre, l'on n'a parlé que de la terre; quel délassement au sortir de là, lorsque pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une âme fidèle prend le livre de la loi entre les mains, et qu'elle y trouve partout : Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérants; que le ciel et la terre passeront; que les royaumes du monde et toute leur gloire s'useront comme un vêtement; mais que Dieu seul demeurera toujours, et qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher! Les insensés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, dit alors cette âme avec le Prophète; mais qu'elles sont différentes de votre loi! [1]

Et certes, mes Frères, que de promesses consolantes se présentent dans ces livres saints! que de motifs puissants de vertu! que d'heureuses précautions contre le vice! que d'événements instructifs! que de traits heureux qui blessent l'âme! quelles idées de la grandeur de Dieu, et de la misère de l'homme! quelles peintures de la laideur

[1] Ps. 118. 85.

du péché, et de la fausse félicité des pécheurs! Nous n'avons pas besoin de votre alliance, écrivoit autrefois Jonathas, et tout le peuple juif à ceux de Sparte, parce qu'ayant entre nos mains les livres saints, qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* [1] Et savez-vous, mes Frères, qui sont ces hommes qui parlent de la sorte? ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus, errants dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens et de leurs fortunes, chassés de Jérusalem et du Temple, où l'abomination des idoles avoit succédé au sacrifice du Dieu saint; et à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les livres saints : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.* Et dans une extrémité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée, ni l'Arche d'Israël, ni le Tabernacle saint; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas, qui étoit le salut du peuple et la terreur des incirconcis; ayant vu égorger à leurs yeux leurs femmes et leurs enfants; eux-mêmes tous les jours sur le point de succomber ou à la

[1] 1. Mach. 12. 9.

perfidie de leurs faux frères, ou aux embûches de leurs ennemis, le livre de la loi tout seul suffit pour les consoler et pour les défendre ; et ils croient pouvoir se passer d'un secours, qu'une ancienne alliance leur donnoit droit d'implorer : *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris après cela, mes Frères, si les premiers disciples de l'Évangile oublioient dans la consolation des Écritures, toute la fureur des persécutions ; et si n'ayant pu se résoudre à perdre de vue durant leur vie ce livre divin, ils vouloient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermoit, l'enfermât aussi, comme pour y servir de garant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur avoit promise ; et pour le présenter, ce semble, à Jésus-Christ, au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnoit droit aux biens célestes, et aux promesses faites aux justes.

Telles sont les consolations des âmes fidèles sur la terre. Qu'il est donc terrible, mes Frères, de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché ; toujours aux prises avec soi-même ; sans aucune joie véritable dans le cœur ; sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu ; odieux aux hommes par la bassesse de nos passions ; insupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos désirs ; détestés de Dieu par les horreurs de notre

conscience : sans la douceur des sacrements, puisque nos crimes nous en éloignent ; sans la consolation des livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathèmes et des menaces ; sans la ressource de la prière, puisqu'une vie toute dissolue ou nous en interdit la liberté, ou nous en a fait perdre l'usage ! Qu'est-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel et de la terre ?

Aussi, mes Frères, savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres ? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée, et qu'ils diront : Nos beaux jours se sont écoulés ; et le monde, où nous avions passé de si doux moments, n'est plus : la durée de nos plaisirs a imité celle des songes : notre bonheur a fini, et nos supplices vont commencer. Vous vous trompez ; ce ne sera point là leur langage. Écoutez comme ils parlent dans la Sagesse, et comme l'Esprit de Dieu nous assure qu'ils parleront un jour. Nous n'avions jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils ; nous y avions toujours marché par des voies tristes et difficiles : hélas ! et ce n'est là cependant que le commencement de nos malheurs et de nos peines : *Ambulavimus vias difficiles.* [1] Nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité : nos passions ont toujours été mille

[1] Sap. 5. 7.

fois plus pénibles pour nous que n'eussent pu être les vertus les plus austères ; et il nous en a plus coûté pour nous perdre, qu'il ne nous en eût coûté pour nous sauver, et mériter de monter aujourd'hui avec les élus dans le séjour de l'immortalité : *Lassati sumus in via iniquitatis et perditionis.* [1] Insensés ! d'avoir acheté par une vie triste et malheureuse, des malheurs qui ne doivent plus finir : *Nos insensati !* [2]

Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, mon cher Auditeur ; vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés ; il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs ; ils ne guériront pas ce fonds d'ennui et de tristesse que vous traînez partout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien, comme une destinée triste et désagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes ; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuie : vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence ; mais vous ne voyez pas l'onction de la grâce qui l'adoucit : vous voyez des mœurs tristes et austères ; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse et tranquille. Ils sont semblables à l'Arche d'Israël dans le dé-

[1] Sap. 5. 7. — [2] Ibid. vers. 4.

sert : elle ne paroissoit revêtue que de peaux d'animaux : les apparences en sont viles ou rebutantes; c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin ; que de nouvelles merveilles s'y offriroient à vos yeux ! Vous le trouveriez revêtu d'or pur : vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit : vous y admireriez la douceur des parfums, et la ferveur des prières qui montent sans cesse vers le Seigneur; le feu sacré qui ne s'éteint jamais sur cet autel; ce silence, cette paix, cette majesté qui y règne; et le Seigneur lui-même qui l'a choisi pour son séjour, et qui en fait ses plus chères délices.

Que leur destinée vous touche d'une sainte émulation. Il ne tient qu'à vous de leur ressembler. Ils ont été peut-être autrefois les complices de vos plaisirs ; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imitateur de leur pénitence? Établissez enfin une paix solide dans votre cœur ; commencez à vous lasser de vous-même. Jusqu'ici vous n'avez vécu qu'à demi ; car ce n'est pas vivre, que de ne pouvoir vivre en paix avec soi. Revenez à votre Dieu qui vous rappelle, et qui vous attend : bannissez l'iniquité de votre âme; vous en bannirez la source de vos peines; vous jouirez de la paix de l'innocence ; vous vivrez heureux sur la terre ; et ce bonheur temporel ne sera que le commencement d'un bonheur qui ne finira plus. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR

LE JOUR DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR, ET LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. Apoc. 14. 13.

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant et d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre; ils regardent la mort comme le dernier des malheurs; toutes leurs passions les attachent à la vie : et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qui les poussent sans cesse vers cette mort pour laquelle ils ont tant d'horreur; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mourir.

Ils se promettent tous qu'ils mourront de la

mort des justes : ils l'espèrent, ils le désirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur la terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les passions, qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteintes. Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son péché et dans la haine de Dieu, comme une destinée affreuse; et cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sans inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mort dans le péché, les saisit et les épouvante; et cependant ils marchent en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. Nous avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veulent vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des justes.

Je veux donc aujourd'hui, mes Frères, non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons ce sujet pour une autre occasion) : mais puisque la mort du juste vous paroît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos désirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle, afin que vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une, et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux

destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire : dans le récit de la mort du juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir : et qu'il vous paroîtra vain et frivole, et différent de ce qu'il vous paroît aujourd'hui! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du juste qui expire : et qu'elle vous paroîtra grande et estimable! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une âme qui a vécu dans l'oubli de Dieu : dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur vous fera souhaiter de vivre de la vie du juste; et l'image de la mort du juste vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint : les années se précipitent : et semblables, dit l'Écriture, aux eaux qui coulent dans la mer, et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous

rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où, engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparoître encore sur la terre : *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur.*[1]

Je sais que nous parlons tous les jours de la brièveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien ; que la vie est un songe ; et qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment : ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, mes Frères, faites-vous ici-bas une destinée à votre gré : prolongez-y vos jours dans votre esprit au delà même de vos espérances ; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin, il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères : vous verrez enfin arriver ce jour, auquel nul autre jour ne succédera plus : et ce jour sera pour vous le jour de votre éternité ; heureuse, si vous mourez dans le Seigneur ; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision

[1] 2. Reg. 14. 14.

finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur, et si consolante pour le juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment; plein de désirs, vide de bonnes œuvres; ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes, et le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit crus éternels. Or, mes Frères, je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers moments de sa vie; et que de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusque dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant, et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, mes Frères, que peut offrir le passé à un pécheur, qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre?

Hélas ! il voit des peines inutiles ; des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant ; des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe ; pour une fortune qui s'évanouit ; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu ; pour des amis qu'il perd ; pour des maîtres qui vont l'oublier ; pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui ! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le Ciel ; de s'être toujours cru trop foible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité, et d'un monde qui va périr ! Ah ! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise ; ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a tout occupée ; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu ; laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monuments publics chargés des événements de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de

l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu : c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous avons souvent entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité; que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres! Hélas! falloit-il tant d'agitations et de peines pour se perdre? Que ne recevois-je du moins ma consolation en ce monde! j'aurois du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurois pas tout perdu. Mais ma vie a toujours éte pleine d'agitations, d'assujettissements, de fatigues, de contraintes; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver; et d'avoir regardé la vie des gens de bien, comme une vie triste et insoutenable; puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu, que je ne l'aie fait au centuple pour le monde, qui n'est rien, et de qui par conséquent je n'ai rien à espérer! *Ambulavimus vias difficiles :.... erravimus a via veritatis.*[1]

Oui, mes Frères. c'est dans ce dernier moment, que toute votre vie s'offrira à vous, sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'État; les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes distingué; les plaies qui

[1] Sap. 5. 6, 7.

rendent encore témoignage à votre valeur ; le nombre de vos campagnes ; la distinction de vos commandements ; tout cela vous paroît réel. Les applaudissements publics qui l'accompagnent ; les récompenses qui le suivent ; la renommée qui le publie ; les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés, que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, et par des événements dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile ; et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par des mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront ; la scène changera ; l'illusion qui vous grossit ces objets, se dissipera : vous verrez tout au naturel ; et ce qui vous paroissoit si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroîtra plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet.*[1] Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu ; rien de louable que les œuvres de la foi et de la pieté ; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité : et un verre d'eau froide donné au nom de

[1] Job, 27. 19.

Jésus-Christ, et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui; tout cela vous paroîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues, il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant : il voit qu'il a sacrifié son âme et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas! la vie lui avoit paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu : il n'osoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites : il regardoit les années qui étoient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes; cette seule pensée avoit toujours suspendu tous ses bons désirs; et il attendoit pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise dans cette dernière heure, de trouver, que ce qui lui avoit paru si long, n'a duré qu'un moment; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour; et que du sein de sa mère il n'a

fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs : ils ont disparu comme un songe; mais lui qui s'en étoit fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion. Tant d'emportements honteux; tant de foiblesse et d'abandonnement! Lui qui s'étoit piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu! il se retrouve alors le plus foible, le plus méprisable de tous les pécheurs! Une vie sage peut-être en apparence; et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions! une vie glorieuse peut-être devant les hommes; et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre! une vie que le succès avoit peut-être toujours accompagnée; et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse! Enfin, des plaisirs, qui ont été même la source de tous ses chagrins; qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie; qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse : des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux; et il n'y a eu de tranquille dans toute sa vie, que les moments

où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien differentes de celles de Job; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum.*[1] Et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée ! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions; et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure ! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ.*[2]

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le souvenir du passé : des crimes qui dureront éternellement; les foiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé; que sais-je ? peut-être encore les déréglements honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah ! mes Frères, durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface : nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une ha-

[1] Job, 17. 11. — [2] Ibid. 13. 26.

bitude d'une vie entière ne nous paroît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos : il ne sait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir : il lui faudroit une vie entière, hélas! et le temps passe ; et à peine reste-t-il quelques moments ; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourroit à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas ! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout ; il faut qu'un confesseur supplée à notre inattention, et nous aide à nous juger et à nous connoître nous-mêmes. Mais dans ce dernier moment le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours ; la justice de Dieu, qui l'avoit livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime ; des domestiques qu'il a scandalisés ; des enfants qu'il a négligés ; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères ; des ministres de l'Église qu'il a méprisés ; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ses murs ; les

biens dont il a abusé ; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert ; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés ; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversus eum.*[1]

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendroit point. Tout ce qu'on disoit là-dessus dans la chaire chrétienne, ne l'avoit pas empêché de se promettre qu'il mettroit ordre à sa conscience avant ce dernier moment : et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation, sans avoir fait aucune démarche pour apaiser son Dieu ; l'y voilà arrivé ; il n'y a pas encore pensé, et il va être jugé.

Ses surprises. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, dans le temps que la pensée de la mort

[1] Job, 20. 27.

étoit plus éloignée de son esprit; qu'il étoit parvenu à certaines places qu'il avoit jusque-là vivement desirées; et que semblable à l'insensé de l'Évangile, il exhortoit son âme à se reposer, et à jouir en paix du fruit de ses travaux. C'est dans ce moment que la justice de Dieu le surprend, et qu'il voit en un clin d'œil sa vie et toutes ses espérances éteintes.

Ses surprises. Il va mourir; et Dieu permet que personne n'ose lui dire qu'il ne doit plus compter sur la vie. Ses proches le flattent; ses amis le laissent s'abuser : on le pleure déjà en secret comme mort, et on lui montre encore des espérances de vie : on le trompe, afin qu'il se trompe lui-même. Il faut que les Écritures s'accomplissent; que le pécheur soit surpris dans ce dernier moment : vous l'avez prédit, ô mon Dieu! et vous êtes véritable dans vos paroles.

Ses surprises. Abandonné de tous les secours de l'art, livré tout seul à ses maux et à ses douleurs, il ne peut se persuader encore qu'il va mourir; il se flatte, il espère encore : la justice de Dieu ne lui laisse, ce semble, encore un reste de raison, qu'afin qu'il l'emploie à se séduire. A voir ses terreurs, son étonnement, ses inquiétudes, on voit bien qu'il ne comprend pas encore qu'on meure : il se tourmente, il s'agite, comme s'il pouvoit se dérober à la mort; et ses agitations ne sont qu'un regret

de perdre la vie, et non pas une douleur de l'avoir mal passée. Il faut que le pécheur aveugle le soit jusqu'à la fin, et que sa mort ressemble à sa vie.

Enfin, ses surprises. Il voit alors que le monde l'a toujours trompé; qu'il l'a toujours mené d'illusion en illusion et d'espérance en espérance; que les choses ne sont jamais arrivées comme il se les étoit promises, et qu'il a toujours été la dupe de ses propres erreurs. Il ne comprend pas que sa méprise ait pu être si constante; qu'il ait pu s'obstiner durant tant d'années à se sacrifier pour un monde, pour des maîtres qui ne l'ont jamais payé que de vaines promesses; et que toute sa vie n'ait été qu'une indifférence du monde pour lui, et une ivresse de lui pour le monde. Mais ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource; c'est qu'on ne meurt qu'une fois; et qu'après avoir mal fourni sa carrière, on ne revient plus sur ses pas, pour reprendre d'autres routes. Vous êtes juste, ô mon Dieu; et vous voulez que le pécheur prononce d'avance contre lui-même, afin que vous le jugiez par sa propre bouche.

Les surprises du pécheur mourant sont donc alors accablantes; mais les séparations qui se font dans ce dernier moment ne le sont pas moins pour lui. Plus il tenoit au monde, à la vie, à toutes les créatures, plus il souffre quand il faut s'en séparer: autant de liens qu'il faut rompre, autant de

plaies qui le déchirent : autant de séparations, autant de nouvelles morts pour lui.

Séparation de ses biens qu'il avoit accumulés avec des soins si longs et si pénibles; par des voies peut-être si douteuses pour le salut; qu'il s'étoit obstiné de conserver, malgré les reproches de sa conscience; qu'il avoit refusés durement à la nécessité de ses frères. Ils lui échappent cependant; ce tas de boue fond à ses yeux : il n'en emporte avec lui que l'amour, que le regret de les perdre, que le crime de les avoir acquis.

Séparation de la magnificence qui l'environne; de l'orgueil de ses édifices, où il croyoit s'être bâti un asile contre la mort; du luxe et de la vanité de ses ameublements, dont il ne lui restera que le drap lugubre qui va l'envelopper dans le tombeau; de cet air d'opulence au milieu duquel il avoit toujours vécu. Tout s'enfuit; tout l'abandonne: il commence à se regarder comme étranger au milieu de ses palais, où il auroit dû toujours se regarder de même; comme un inconnu qui n'y possède plus rien; comme un infortuné qu'on va dépouiller de tout à ses yeux, et qu'on ne laisse jouir encore quelque temps de la vue de ses dépouilles, que pour augmenter ses regrets et son supplice.

Séparation de ses charges, de ses honneurs, qu'il va laisser peut-être à un concurrent; où il étoit parvenu à travers tant de périls, de peines,

de bassesses, et dont il avoit joui avec tant d'insolence. Il est déjà dans le lit de la mort, dépouillé de toutes les marques de ses dignités, et ne conservant de tous ses titres que celui de pécheur, qu'il se donne alors en vain et trop tard. Hélas! il se contenteroit en ce dernier moment de la plus vile des conditions : il accepteroit comme une grâce l'état le plus obscur et le plus rampant, si l'on vouloit prolonger ses jours : il envie la destinée de ses esclaves qu'il laisse sur la terre : il marche à grands pas vers la mort, et il tourne encore les yeux avec regret du côté de la vie.

Séparation de son corps, pour lequel il avoit toujours vécu, avec lequel il avoit contracté des liaisons si vives, si étroites, en favorisant toutes ses passions. Il sent que cette maison de boue s'écroule: il se sent mourir peu à peu à chacun de ses sens : il ne tient plus à la vie que par un cadavre qui s'éteint, par les douleurs cruelles que ses maux lui font sentir, par l'amour excessif qui l'y attache, et qui devient plus vif à mesure qu'il est plus près de s'en séparer.

Séparation de ses proches, de ses amis, qu'il voit autour de son lit, et dont les pleurs et la tristesse achèvent de lui serrer le cœur, et de lui faire sentir plus cruellement la douleur de les perdre.

Séparation du monde, où il occupoit tant de

places ; où il s'étoit établi, agrandi, étendu, comme si c'avoit dû être le lieu de sa demeure éternelle : du monde sans lequel il n'avoit jamais pu vivre ; dont il avoit toujours été un des principaux acteurs ; aux événements duquel il avoit eu tant de part ; où il avoit paru avec tant d'agréments et tant de talents pour lui plaire. Son corps en va sortir ; mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore : le monde meurt pour lui ; mais lui-même en mourant ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures. Tout est anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore ; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.* [1]

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, disparoissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignoit autrefois d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il étoit bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyoit point ; et de ne pas aimer des créatures qu'on

[1] Ps. 75. 6.

voyoit, et qui occupoient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul; l'invisible sera visible pour lui : ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles : tout s'évanouira autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avoient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné ; et ces changements font, avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité. Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent : ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres : ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne; à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne ; tout se retire : il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule; tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde, et sur

le peu de fond qu'il y a à faire sur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo suo.*[1]

Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flatté, si enivré. Hélas! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène, réveillera encore durant quelques jours les discours publics : mais ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir; que le vide sera bientôt rempli; qu'il ne restera pas même de vestiges de lui dans le monde; et que les gens de bien tout seuls, qui l'avoient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : Où est-il maintenant? que sont devenus ces applaudissements que lui attiroit sa puissance? voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *Et qui eum viderant, dicent : Ubi est?*[2]

Changement dans son corps. Cette chair qu'il avoit tant flattée, idolâtrée; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà

[1] Job, 20. 26. — [2] Ibid. 20. 7.

l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de passions injustes, hélas! ses amis, ses proches, ses esclaves même la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine, et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job; mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher; et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfants et pour mes proches : *Servum meum vocavi, et non respondit.... halitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei.*[1]

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne. Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent partout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne seroit pas si malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines : c'est la pensée de l'avenir, qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir. Cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience : cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare : cet avenir, cet

[1] Job, 19. 16, 17.

abîme immense, où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée : cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres : cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil : cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie dont tous les moments presque ont été des crimes. Ah! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre : il demandoit sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : Qui en est revenu? il se moquoit des frayeurs vulgaires, et se piquoit là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu ; dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré : ah! il devient alors, ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes ; ou sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de ressource du côté de Dieu, de la foiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, mes Frères, cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ses desordres ; toujours flatté

qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles; il comprend à quel point il en est indigne : en vain le ministre de l'Église tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine; ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Église, qui ne désespère jamais du salut de ses enfants, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu. En vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de salut pour l'impie; et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité. En vain on l'exhorte de recourir aux derniers remèdes que la religion offre aux mourants : il les regarde comme ces remèdes désespérés qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivants, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de Jésus-Christ pour le soutenir dans cette dernière heure; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinee, et détester le malheur de la sienne : on lui met dans la bouche les paroles des livres saints, et les sentiments d'un Roi pénitent; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines; et

que des paroles qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres : on assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs ; et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes : le ministre de l'Église lui présente un Dieu mourant ; et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes, et l'abus perpétuel de ses grâces. Cependant la mort approche ; le prêtre tâche de soutenir par les prières des mourants, ce reste de vie qui l'anime encore. *Partez, âme chrétienne,* lui dit-il : *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : Prince, Grand du monde, partez. Durant sa vie les monuments publics pouvoient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avoit reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisoit aucun cas, et le seul qui doit lui demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana : Partez, âme chrétienne.* Hélas ! elle avoit vécu comme si le corps eût été tout son être : elle avoit même tâché de se persuader que son âme n'étoit rien ; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mouroit avec nous : et on vient lui declarer que c'est son corps qui n'étoit rien qu'un

peu de boue, qui va se dissoudre ; et que tout son être immortel, c'est cette âme, cette image de la Divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de la connoître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et paroître devant le tribunal redoutable. ***Partez, âme chrétienne :*** vous aviez regardé la terre comme votre patrie; et ce n'étoit qu'un lieu de pèlerinage dont il faut partir : l'Église croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre; hélas! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. ***Partez donc, âme chrétienne : Proficiscere, anima christiana :*** âme marquée du sceau du salut, que vous avez effacé; rachetée du sang de Jésus-Christ, que vous avez foulé aux pieds; lavée par la grâce de la régénération, que vous avez mille fois souillée; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées : ***Partez, âme chrétienne;*** allez porter devant Jésus-Christ ce titre auguste, qui devoit être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : ***Proficiscere, anima christiana.***

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent;

dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent : ne sachant plus à qui avoir recours ; ni aux créatures, qui lui échappent; ni au monde, qui s'évanouit; ni aux hommes, qui ne sauroient le délivrer de la mort; ni au Dieu juste, qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs ; il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même : il sort de ses yeux mourants, je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son âme : il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots, qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées : il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour, qu'ils expriment : il entre dans des saisissements où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'âme qui sent l'approche de son juge : il soupire profondément ; et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes qui lui arrache ces soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même ; tout son esprit frémit ; et par ce dernier effort, son âme infor-

tunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

Mes Frères, ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez; et vous mourrez pécheurs, comme vous avez vécu; et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur: vivez de la vie des justes; et votre mort, semblable à la leur, ne sera accompagnée que de joie, de douceur et de consolation: c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce discours.

DEUXIÈME PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les âmes même les plus justes. Les jugements de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables; les ténèbres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul; la vivacité de leur foi et de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères; enfin la dissolution toute seule du corps terrestre, et l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laisse

toujours à la mort, je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes mêmes, comme dit saint Paul, voudroient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'en est pas moins vrai cependant, que la grâce surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; et que dans ce moment, soit qu'ils rappellent le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines : *Requies de labore;* dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté, qui les remplit d'une joie sainte : *Gaudium de novitate;* dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte : *Securitas de æternitate;* de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant, deviennent alors une source abondante de consolations pour l'âme fidèle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé. Et ici, mes Frères, représentez-vous au lit de la mort une âme fidèle, qui depuis long-temps se préparoit à ce dernier moment, amassoit par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paroître vide devant son Juge, et vivoit de la foi pour mourir dans la paix et dans la consolation de

l'espérance : représentez-vous cette âme arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avoit jamais perdue de vue, et à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événements de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncements, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *Requies de labore.*

Oui, mes Frères, il vous paroît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige, vous paroissent accablantes : un jeûne seul vous abat et vous rebute : la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse : vous regardez comme malheureux, ceux qui portent le joug de Jésus-Christ, et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire.

Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une âme fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resteroit alors

5.

que la confusion et la honte : c'est que tout ce qu'elle auroit souffert pour le monde, seroit perdu pour elle dans ce dernier moment; au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas! il n'en reste pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au juste qui s'en est toujours abstenu : que les plaisirs sont également passés pour tous les deux; mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré, et l'autre, la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'âme fidèle au lit de la mort. Des violences, des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement consolées; le temps des dangers et des tentations passé; les attaques que le monde livroit à sa foi, enfin terminées; les périls où son innocence avoit couru tant de risques, enfin disparus; les occasions où sa vertu avoit été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées; les combats éternels qu'elle avoit eu à soutenir du côté de ses passions, finis enfin; les obstacles que la chair et le sang avoient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *Requies de labore.* Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rap-

peler le souvenir des orages et de la tempête! quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célèbres : *Requies de labore !* Il me semble que le juste est alors comme un autre Moïse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avoit marqué son tombeau : *Ascende in montem et morere ;*[1] lequel avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé ; les combats de tant de nations vaincues ; les fatigues du désert ; les embûches de Madian ; les murmures et les calomnies de ses frères ; les rochers brisés ; les difficultés des chemins surmontées ; les dangers de l'Égypte évités ; les eaux de la mer Rouge franchies ; la faim, la soif, la lassitude, combattues ; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'actions de grâces ; meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin ; et regarde la montagne sainte où il va expirer,

[1] Deut. 32. 49.

comme la récompense de ses travaux, et le terme heureux de sa course : *Requies de labore.*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au juste mourant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes : mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence ; des chutes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont été toujours suivies ; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, et ses chutes à son salut. Ah ! la douleur de ses fautes dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse : les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie et de reconnoissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance, et lui en font espérer de nouvelles ; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un juge terrible, qu'elle avoit outragé, et qu'il falloit apaiser ; mais comme un père de miséricordes, et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein, et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, âme fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu : *Elevare, consurge, Jerusalem.*[1] Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et vos peines passées : *Quæ bibisti calicem usque ad fundum.*[2] Le temps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour vous : *Non adjicies ut bibas illum ultra.*[3] Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse, dont vous avez été jusqu'ici environnée : laissez là les tristes dépouilles de votre mortalité : revêtez-vous de vos habits de gloire et de magnificence : entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancti.*[4] Brisez enfin les liens de votre captivité : sortez du milieu de Babylone, où vous gémissiez depuis si long-temps des rigueurs et de la durée de votre exil : *Solve vincula colli tui, captiva filia Sion.*[5] Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous ; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient ; que je rentre dans mon héritage ; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, et qui n'étoit pas digne de vous ; et que je vous réunisse à l'Église du ciel, dont vous étiez une portion pure et immor-

[1] Is. 51. 17. — [2] Ibid. — [3] Ibid. vers. 22. — [4] Ibid. 52. 1. — [5] Ibid. vers. 2.

telle : *Non adjiciet ultra, ut pertranseat per te incircumcisus et immundus.*[1]

Première consolation de l'âme juste au lit de la mort ; le souvenir du passé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux ; le monde, qui s'enfuit ; toutes les créatures, qui disparoissent ; tout ce fantôme de vanité, qui s'évanouit ; ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pécheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changements ; et voilà précisément toute la consolation de l'âme fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend ; elle ne se sépare de rien ; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend. Ah ! le jour du Seigneur ne la surprend point : elle l'attendoit ; elle le désiroit. La pensée de cette dernière heure entroit dans toutes ses actions, étoit de tous ses projets, régloit tous ses désirs, animoit toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juste Juge alloit lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avoit vécu, préparant sans cesse son âme à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle

[1] Is. 52. 1.

meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avoit toujours vue; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mouroit chaque jour; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort, et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avoit mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'âme fidèle en ce dernier moment, ah! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu; comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde, comme il en falloit juger; de n'avoir pas pris le change; de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en un instant; et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une âme fidèle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti; j'avois bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul; puisqu'il ne devoit me rester que lui seul. On regardoit mon choix comme une folie : le monde s'en mo-

quoit, et on trouvoit bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui ; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, et lequel des deux avoit raison, ou le mondain, ou le fidèle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire, une âme juste au lit de la mort. Aussi, lorsque les ministres de l'Église viennent l'entretenir des discours de Dieu et du néant de toutes les choses humaines ; ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avoit jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus douce occupation : elle les médite ; elle les goûte ; elle les tire du fond de son cœur où elles avoient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que le ministre de Jésus-Christ lui parle : c'est le langage de son cœur ; ce sont les sentiments de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé ; des biens éternels qu'elle a toujours désirés ; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré ; du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable : elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de

ses pères ; et regrette les moments qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu ! que de lumière ! que de paix ! que de transports heureux ! que de saints mouvements d'amour, de joie, de confiance, d'actions de grâces, se passent alors dans cette âme fidèle ! Sa foi se renouvelle ; son amour s'enflamme ; sa ferveur s'excite ; sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son âme s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle : semblable à une flamme pure qui s'élève et paroît plus éclatante, à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui là retenoit, et que le corps où elle étoit attachée se consume et se dissipe.

Ah ! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort : ils aigrissent ses maux ; sa tête en souffre ; son repos en est altéré : il faut ménager sa foiblesse en ne coulant que quelques mots à propos ; prendre des précautions de peur que la longueur n'importune ; choisir ses moments pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque pour le faire souvenir de son salut. Les ministres mêmes de l'Église n'approchent

que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge : on les écarte comme des prophètes tristes et désagréables : on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent : on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avoient occupé durant sa vie. Grand Dieu! et vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité ; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment ; et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connoître.

Mais ne perdons pas de vue l'âme fidèle : non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, mes Frères, de quoi la mort pourroit-elle la séparer qui lui coûtât encore des regrets et des larmes? Du monde? Helas! d'un monde où elle avoit toujours vécu comme étrangère ; où elle n'avoit jamais trouvé que des scandales qui affligeoient sa foi, des écueils qui faisoient trembler son innocence, des bienséances qui la gênoient, des assujettissements qui la partageoient encore, malgré elle-même, entre le ciel et la terre : on ne regrette guère ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses? Hélas! son trésor étoit dans le ciel ; ses biens avoient été les biens des pauvres : elle ne les perd

pas ; elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités ? Hélas ! c'est un joug qu'elle secoue ; le seul titre qui lui fût cher, étoit celui qu'elle avoit reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis ? Hélas ! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment ; que la mort ne sépare pas ceux que la charité avoit unis sur la terre ; et que réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Église et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une societé immortelle. De ses enfants ? Elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation ; et comme David, elle meurt en demandant pour son fils Salomon, non pas des prospérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, et la crainte du Dieu de ses pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum.*[1] De son corps ? Hélas ! de son corps qu'elle avoit toujours châtié, crucifié ; qu'elle regardoit comme son ennemi ; qui la faisoit encore dépendre des sens et de la chair ; qui l'accabloit sous le poids de tant de nécessités humiliantes : de cette maison de boue qui la retenoit captive ; qui prolongeoit les jours de son exil et de sa servitude, et

[1] 1. Paral. 29. 19.

l'empêchoit de s'aller réunir à Jésus-Christ : ah ! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse : c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre, et en état de prendre son essor et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avoit déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changements qui se font au lit de la mort, si désespérants pour le pécheur, ne changent rien dans l'âme fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis long-temps elle l'avoit captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourants s'obscurcissent, et se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis long-temps elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit; mais depuis long-temps elle y avoit mis une garde de circonspection, et méditoit dans le silence les miséricordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel; mais depuis long-temps elle se l'étoit interdit à elle-même; et dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, et ne voyoit pas; des oreilles, et n'entendoit pas; un odorat, et ne s'en servoit pas; un goût, et ne goûtoit plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent; mais

depuis long-temps toute sa beauté étoit au dedans, et elle n'étoit occupée qu'à embellir son âme des dons de la grâce et de la justice.

Rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort. Son corps se détruit; toutes les créatures s'évanouissent; la lumière se retire; toute la nature retombe dans le néant : et au milieu de tous ces changements elle seule ne change pas; elle seule est toujours la même. Que la foi, mes Frères, rend le fidèle grand au lit de la mort! que le spectacle de l'âme juste en ce dernier moment, est digne de Dieu, des anges et des hommes! C'est alors que le fidèle paroît maître du monde, et de toutes les créatures : c'est alors que cette âme participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, elle est élevée au-dessus de tout : dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connoître; parmi les larmes et les gémissements des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvements que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité : *Elle est libre parmi les morts;*[1] elle est déjà immobile dans le sein de Dieu au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de

[1] Ps. 87. 6.

mourir dans sa crainte ! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment de l'âme fidèle ! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes ; c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité ! et que ce prophète infidèle avoit bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche et la confiance de ses cantiques, de s'écrier : *Que mon âme meure de la mort des justes, et que ma fin leur soit semblable !*[1]

Et voilà, mes Frères, ce qui achève en dernier lieu, de remplir l'âme fidèle au lit de la mort, de joie et de consolation : la pensée de l'avenir : *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille ; mais dans ce dernier moment le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'âme juste au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu ; elle opéroit son salut avec crainte et tremblement ; elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible, où les justes mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde : mais au lit de la mort, ah ! le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations : ses

[1] Nomb. 23. 10.

frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà avec des yeux mourants, le nuage de la mortalité qui l'environne encore; et voit, comme Étienne, le sein de la gloire, et le Fils de l'Homme à la droite de son Père tout prêt à la recevoir : cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant soupiré, et où elle avoit toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses élus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le sejour des saints, la demeure des justes et des prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avoit unis sur la terre, et avec lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grâce.

Ah! aussi quand les ministres de l'Église viennent enfin annoncer à cette âme que son heure est venue, et que l'éternité approche; quand ils viennent lui dire au nom de l'Église qui les envoie : ***Partez, âme chrétienne; Proficiscere, anima christiana :*** sortez enfin de cette terre où vous avez été si long-temps étrangère et captive : le temps des épreuves et des tribulations est fini; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu, d'où vous étiez

sortie ; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des saints et les portes éternelles : partez, âme fidèle ; allez vous réunir à l'Église du ciel qui vous attend : souvenez-vous seulement de vos frères, que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages : laissez-vous toucher au triste état de l'Église d'ici-bas, qui vous a engendrée en Jésus-Christ, et qui vous voit partir avec envie : sollicitez la fin de sa captivité, et sa réunion entière avec son Époux, dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource : nous ne vous perdons sur la terre, que pour vous retrouver dans peu avec Jésus-Christ dans le royaume de ses saints : le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pouriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux : pas un cheveu de votre tête ne périra : il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront et paroîtront plus brillants que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore ; de n'être plus exposée, comme vos frères, à perdre le Dieu que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous

contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachements qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette âme juste! Quel ordre heureux! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces l'accepte-t-elle? Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourants, et regardant son Seigneur qui vient à elle: Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore: j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Église, lavée dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'Esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures; elle s'endort tranquillement

dans le Seigneur, et s'en rctourne dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie.

Mes Frères, les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum potestate magna, et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. **Luc, 21. 27.**

SIRE,

TEL doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions éternelles, que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux ; et qui, ou nous amusent par leur nouveauté, ou nous séduisent par leurs charmes. Tel sera l'avénement du Fils de l'Homme, le jour de sa révélation, l'accomplissement de son règne, l'entière rédemption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des

consciences, ce jour de calamité et de désespoir pour les uns ; pour les autres, de paix, de consolation et d'allégresse : l'attente des justes, la terreur des méchants ; le jour décisif de la destinée de tous les hommes.

C'est l'image toujours présente que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible en avoient laissée aux premiers fidèles, qui les rendoit patients dans les persécutions, joyeux dans les souffrances, glorieux dans les opprobres. C'est elle qui depuis soutint la foi des martyrs, anima la constance des vierges, adoucit aux anachorètes les horreurs des déserts ; c'est elle qui encore aujourd'hui peuple ces solitudes religieuses, que la piété de nos pères éleva contre la contagion du siècle.

Vous-mêmes, mes Frères, rappelant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuser à ce souvenir des sentiments de componction et de crainte. Mais ce n'ont été là que des frayeurs passagères ; des idées plus douces et plus riantes les ont à l'instant effacées, et ramené votre premier calme. Hélas ! dans les temps heureux de l'Église, c'eût été renoncer à la foi, de ne pas désirer le jour du Seigneur. Toute la consolation de ces premiers disciples de la foi étoit de l'attendre, et il falloit même que les apôtres modérassent là-dessus le saint empressement des fidèles ; et aujourd'hui il faut que l'Église emploie toute la terreur

de notre ministère pour en rappeler le souvenir aux chrétiens, et tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avénement. Je veux me renfermer dans une de ses circonstances qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs : c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici-bas le pécheur ne se connoît jamais tel qu'il est, et n'est connu des hommes qu'à demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement; aux autres, par ses dissimulations et par ses artifices. Dans ce grand jour il se connoîtra, et il sera connu. Le pécheur montré à lui-même; le pécheur montré à toutes les créatures : voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples et édifiantes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Tout se réserve pour l'avenir, dit le Sage, *et demeure ici-bas incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur; à celui qui immole des victimes, et à celui qui méprise les sacrifices.*[1] Quelle idée en effet, mes Frères, aurions-nous de la Providence dans

[1] Eccles. 9. 2.

le gouvernement de l'univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice, que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens et les maux seroient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction? Le juste gémiroit presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaisir et d'abondance; et après des fortunes si différentes, et des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel; et le Dieu juste et vengeur qu'ils trouveroient au delà, ne daigneroit pas peser leurs œuvres, et discerner leurs mérites? Vous êtes juste, Seigneur, et vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé: je dis que dans ce jour terrible, où, à la face de l'univers, le pécheur paroîtra devant le tribunal redoutable accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'âme infidèle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même; et voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, et qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres et vos pen-

sées. Ce sera un législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, et qui ne vous jugera que par elle : tous les adoucissements, toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avoit inventées, s'évanouiront; l'éclat de la loi les dissipera ; les ressources dont elles avoient flatté le pécheur tomberont; et le législateur irrité examinera presque plus rigoureusement, les fausses interprétations qui en avoient altéré la pureté, que les transgressions manifestes qui l'avoient violée. Ce sera un juge chargé des intérêts de la gloire de son Père contre le pécheur, établi pour juger entre Dieu et l'homme ; et ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est due : un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude; tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous; son sang, le prix de votre salut, élèvera sa voix et demandera votre perte ; et ses bienfaits méprisés seront comptés parmi vos plus grands crimes : le scrutateur des cœurs, aux yeux duquel les conseils les plus cachés, et les plus secrètes pensées seront découvertes : enfin, un Dieu d'une majesté terrible, devant lequel les cieux se dissoudront, les éléments se confondront, toute la nature se bouleversera; et dont le pécheur tout seul sera obligé de soutenir l'examen, et la terreur de sa présence.

Or, voici les circonstances de cet examen redoutable. Premièrement, il sera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*,[1] dit un autre évangéliste. La différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien ; et comme l'Évangile sur lequel vous serez jugé, est la loi de tous les temps et de tous les états, et n'a que les mêmes règles à proposer au noble, et au roturier ; au prince, et au sujet ; aux grands, et au peuple ; au solitaire, et à l'homme engagé dans le tumulte du monde ; au fidèle qui vivoit dans la ferveur des premiers temps, et à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement des derniers siècles : on n'usera d'aucune distinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuses sur le rang, sur la naissance, sur les périls de son état, sur les mœurs de son siècle, sur la foiblesse du tempérament, vous ne serez plus alors écoutées ; et sur la chasteté, sur la modestie, sur l'ambition, sur le pardon des offenses, sur le renoncement à soi-même, sur la mortification des sens, le juste Juge demandera un compte aussi exact au Grec, qu'au Barbare ; au pauvre, qu'au puissant ; à l'homme du monde, qu'à celui qui vit dans la retraite ; au prince, qu'au simple citoyen ; enfin, aux chrétiens de ces derniers

[1] Matth. 25. 32.

temps, qu'aux premiers disciples de l'Évangile : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugements de la terre, que vous serez alors étrangement confondus! Et que nous ferons peu de cas de la noblesse du sang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la distinction des talents, et de tous ces titres pompeux, dont les hommes tâchent ici-bas d'exhausser leur bassesse, et sur lesquels ils fondent tant de distinctions et de privilèges : lorsque nous verrons dans cette foule de coupables, le souverain confondu avec l'esclave; les grands avec le peuple; les savants placés au hasard parmi les ignorants et les simples; les dieux de la guerre, ces hommes invincibles et glorieux qui avoient rempli l'univers du bruit de leur nom, à côté du vigneron et du laboureur; que vous avez seul, ô mon Dieu! la gloire, la puissance, l'immortalité; et que tous les titres de la vanité étant détruits et anéantis, avec le monde qui les avoit inventés, chacun ne paroîtra environné que de ses œuvres!

En second lieu, cet examen sera universel; c'est-à-dire, qu'il rappellera les divers âges et toutes les circonstances de votre vie : les foiblesses de l'enfance, qui ont échappé à votre souvenir; les emportements de la jeunesse, dont tous les moments ont presque été des crimes; l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr; l'endurcissement et les chagrins

d'une vieillesse, peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez partout profane, dissolu, voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes œuvres ; n'ayant passé par différentes situations, que pour amasser un trésor plus abondant de colère, et ayant vécu dans ces divers états, comme si tout avoit dû mourir avec vous !

La variété des événements qui se succèdent ici-bas les uns aux autres, et qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent, et ne nous permettent pas de la rappeler tout entière, et de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vue que notre état présent nous offre : la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois, nous calme sur une insensibilité de plusieurs années : un jour passé dans les exercices de la piété, nous fait oublier une vie de crimes : la déclaration de nos fautes au tribunal de la pénitence les efface de notre souvenir, et elles sont pour nous comme si elles n'avoient jamais été : en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le Juge terrible tout se présentera à la fois : l'histoire se dépliera tout entière. Depuis le premier sentiment que forma votre

cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux : toutes les iniquités dispersées dans les différents âges de votre vie seront ici réunies ; pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole n'y sera omise : car si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres. Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui étoit comme anéanti pour nous, et qui vivoit pourtant aux yeux de Dieu : et nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables, où nos vaines actions devoient être transmises à la postérité; non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événements brillants qui avoient rempli tant de volumes, et épuisé tant de louanges; non pas ces mémoires publics où étoit marquée l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, et toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions et des erreurs humaines ; cette immortalité tant vantée qu'elle nous promettoit, sera ensevelie dans les ruines et les débris de l'univers : mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire, cette partie intérieure et invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes.

Oui, mes Frères, outre l'histoire extérieure de

nos mœurs, qui sera toute rappelée, ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrète de notre cœur, qui se dépliera alors tout entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu ; de ce cœur qui se déroboit sans cesse à nous-mêmes, et qui nous déguisoit la honte de ses passions sous des noms spécieux ; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté ; que l'erreur publique et l'adulation avoient regardé comme tel, et qui nous avoit fait placer au-dessus des autres hommes. Tant de désirs honteux et qui à peine étoient formés, que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes ; tant de projets ridicules de fortune et d'élévation, douces erreurs, où notre cœur séduit se livroit sans cesse ; tant de jalousies basses et secrètes que nous nous dissimulions par fierté, et qui cependant étoient le principe invisible de toute notre conduite ; tant de dispositions criminelles, qui nous avoient portés mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis ; tant de haines et d'animosités, qui nous avoient corrompu le cœur à notre insu ; tant d'intentions souillées et vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter ; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avoit manqué, et que nous n'avions comptés pour rien, parce qu'ils n'étoient pas sortis

de notre cœur ; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédées les unes aux autres au dedans de nous : voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre dont nous ne nous serions jamais crus coupables : *Prodient ex improviso, et quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes : on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité : une lumière soudaine éclairera cet abîme : ce mystère d'iniquité sera révélé ; et nous verrons que ce que nous connoissions le moins de nous, c'étoit nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits, succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords; tant de circonstances où notre caractère nous engageoit de rendre gloire à la vérité, et où nous l'avons trahie par de vils intérêts, ou par de basses complaisances; tant d'occasions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avoit ménagées, et que nous avons presque toujours négligées ; tant d'ignorances coupables et volontaires, pour avoir toujours craint la lumière, et fui ceux qui pouvoient nous instruire ; tant d'événements si capables de nous ouvrir les yeux, et qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement ;

tant de bien que nous aurions pu faire par nos talents, ou par nos exemples, et que nous avons empêché par nos vices; tant d'âmes dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses, et que nous avons laissé périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profusions; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux, par de sages remontrances et des conseils utiles, que l'indolence, la lâcheté, et peut-être des vues plus coupables nous ont fait supprimer; tant de jours et de moments que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, et que nous avons passés dans l'inutilité et dans une indigne mollesse. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'est que c'étoit là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, et qui n'offroit tout au plus à notre souvenir qu'un grand vide.

Quel regret alors pour l'âme infidèle, de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'est plus; tandis qu'un seul moment consacré à un Dieu fidèle dans ses promesses, eût pu lui mériter la félicité des saints! de voir tant de bassesses, tant d'assujettissements pour des biens et une fortune misérable, qui ne devoient durer qu'un instant; tandis qu'une seule violence soufferte pour Jésus-Christ eût pu lui assurer un royaume immortel! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de soins et de peines pour se sauver,

qu'elle en a souffert pour se perdre ; et qu'un seul jour de cette longue vie, tout employée pour le monde, eût suffi pour l'éternité !

A cet examen succédera en quatrième lieu, celui des grâces dont vous avez abusé ; tant d'inspirations saintes ou rejetées, ou suivies à demi ; tant de soins et de ménagements de la Providence sur votre âme rendus inutiles ; tant de vérités entendues par notre ministère qui ont opéré en plusieurs fideles la pénitence et le salut, et qui sont toujours tombées en vain dans votre cœur ; tant d'afflictions et de contre-temps que le Seigneur vous avoit ménagés pour vous rappeler à lui, et dont vous avez toujours fait un si indigne usage ; tant de dons même naturels, qui étoient en vous comme des espérances de vertu, et dont vous avez fait des ressources de vices. Ah ! si le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures, pour avoir seulement caché son talent ; de quelle indulgence pourrez-vous vous flatter, vous qui en avez tant reçu, et qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avoit confiés?

C'est ici où le compte sera terrible. Jésus-Christ vous redemandera le prix de son sang. Vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas assez pour vous ; qu'il vous a fait naître foible, et d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, et qu'il ne vous donne pas les grâces dont vous au-

riez besoin pour résister aux occasions qui vous entraînent : ah ! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ses grâces : vous verrez que parmi tant de nations infidèles qui ne le connoissoient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appelé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité, et de la vertu des sacrements ; soutenu sans cesse de ses inspirations et de ses grâces : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui ; et vos plaintes se changeront en une confusion profonde, qui ne trouvera plus de ressource que dans votre désespoir.

Jusques ici, le juste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres ; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés étrangers dont vous avez été, ou l'occasion, ou la cause dans les autres, et qui par conséquent vous seront imputés ? Quel nouvel abîme ! On vous présentera toutes les âmes à qui vous avez été un sujet de chute et de scandale ; toutes les âmes que vos discours, vos conseils, vos exemples, vos sollicitations, vos immodesties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle ; toutes les âmes dont vous avez, ou séduit la foiblesse, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété, par vos persuasions ou par l'exem-

ple de votre vie. Jésus-Christ, à qui elles appartenoient, et qui les avoit acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez injustement ravie; et si le Seigneur marqua Caïn d'un signe de réprobation en lui demandant compte du sang de son frère, jugez de quel signe vous serez marqué quand on vous demandera compte de son âme.

Mais ce n'est pas tout. Si vous étiez homme public, et élevé en autorité, que d'abus autorisés! que d'injustices dissimulées! que de devoirs sacrifiés, ou à vos intérêts, ou aux passions et aux intérêts d'autrui! que d'acceptions de personnes contre l'équité et la conscience! que d'entreprises injustes conseillées! que de guerres peut-être, que de désordres, que de maux publics dont vous avez été ou l'auteur, ou l'indigne ministre! Vous verrez que votre ambition ou vos conseils ont été comme la source fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre siècle, de ces maux qui se perpétuent et qui passent des pères aux enfants; et vous serez surpris de voir que vos iniquités vous ont survécu, et que long-temps même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes et de desordres qui se passoient sur la terre. Et c'est ici, mes Frères, où l'on connoîtra le danger des charges publiques, les préci-

pices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité ; et combien l'Évangile avoit raison d'appeler heureux ceux qui vivent dans l'obscurité d'une condition privée ; combien la religion étoit sage de nous inspirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'est élevé qu'aux yeux des hommes, et de nous recommander si souvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de parcourir, et attaché depuis longtemps aux devoirs de la vie chrétienne, vous présumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paroîtrez avec plus de confiance que l'âme criminelle. Sans doute, mon cher Auditeur, ce sera là le jour du triomphe et de la gloire des justes ; le jour qui justifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modestie, de délicatesse de conscience, qui avoient fourni au monde tant de censures et de dérisions profanes : sans doute le juste paroîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur ; mais il y paroîtra, et ses justices mêmes seront jugées ; vos vertus, vos œuvres saintes seront exposées à cette discussion rigoureuse. Le monde, qui refuse souvent les éloges dus à la vertu la plus réelle, les accorde aussi quelquefois légère-

ment aux seules apparences de la vertu : il est tant de justes qui s'abusent eux-mêmes, et qui ne doivent ce nom et cette réputation qu'à l'erreur publique. Ainsi ce n'est pas seulement Tyr et Sidon que je visiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'est-à-dire, ces pécheurs dont les crimes sembloient les confondre avec les infidèles et les habitants de Tyr et de Sidon; je porterai la lumière de mes jugements jusque dans Jérusalem; c'est-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes qui sembloient vous égaler aux âmes les plus fidèles de la sainte Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*[1]

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit dans le monde, et l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune, dans des vues secrètes de faveur et d'élévation, plutôt que dans la haine du péché et dans l'amour de la justice : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zèle pour les entreprises de piété, cette protection accordée à mes serviteurs, avec les complaisances, les désirs d'estime, l'ostentation, les vues humaines qui les ont infectées : et peut-être qu'à

[1] Sophon. I. 12.

mes yeux elles paroîtront plutôt les fruits de l'orgueil, que les suites de la grâce, et l'ouvrage de mon Esprit : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de sacrements, de prières, de pratiques saintes, dont vous aviez fait une sorte d'habitude qui ne réveilloit plus en vous aucun sentiment de foi et de componction ; et vous saurez si la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnoit, le peu de disposition qui les précédoit, n'en ont pas fait devant moi autant d'infidélités pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde et des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie et de régularité : et peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament et de paresse, que de foi; et que dans une vie plus régulière et plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité, et, en un mot, tous les penchants des âmes les plus mondaines : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire qui vous faisoit si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin ; qui vous portoit à les condamner avec tant de hauteur et de confiance, et à éclater si vivement contre les déréglements et les foi-

blesses de vos frères : et peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de censurer et de médire, une ardeur indiscrète, un zèle d'ostentation et de vanité; et loin de vous trouver zélé pour ma gloire et pour le salut de vos frères, vous ne serez devant moi qu'injuste, dur, malin et téméraire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talents éclatants que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire, et pour l'instruction des fidèles, et qui vous avoient attiré les bénédictions des justes, et les acclamations même des mondains; et peut-être que la complaisance, la recherche éternelle de vous-même, le désir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissements humains, ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme et les fruits de l'orgueil; et que je maudirai ces travaux dont la source avoit toujours été si souillée : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Grand Dieu ! et alors que d'œuvres sur lesquelles j'avois compté, se trouveront mortes à vos yeux! que ce discernement sera terrible! et de tout ce que nous avons fait même pour le ciel, qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres, et qui soient jugées dignes de récompense!

Et ne concluez pas de là, mes Frères, qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste

Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes : qu'à les perdre, mes Frères ? il n'est venu que pour les sauver, et ses miséricordes surpasseront encore ses justices. Mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer. Ces âmes justes que vous accusez si souvent d'excès, de scrupule, dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, comme si elles poussoient les choses trop loin ; ces âmes exposées à la lumière de Dieu, paroîtront tièdes, sensuelles, imparfaites, et peut-être criminelles : et vous qui vivez dans les périls et les plaisirs du monde ; vous qui ne donnez à la religion et au salut, que les moments les plus inutiles de votre vie ; vous qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entière de dissipation et d'inutilités, où en serez-vous alors, mon cher Auditeur ? Si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter, seront en danger d'être rejetés ; vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre destinée ? Si le bois vert est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on avec le sec ? et si le juste est à peine sauvé ; je ne dis pas le pécheur, car il est déjà jugé ; mais l'âme mondaine qui vit sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paroître ?

Vous nous dites si souvent, mon cher Auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes ; que vous n'êtes ni bon ni mau-

vais, et que votre seul péché, c'est l'indolence et la paresse. Ah! vous vous connoîtrez alors devant le tribunal de Jésus-Christ. Vous verrez si le témoignage de votre conscience, qui ne vous reprochoit point de crimes, qui ne vous offroit presque rien à dire aux pieds d'un confesseur, n'étoit pas un aveuglement terrible, auquel la justice de Dieu vous avoit toujours livré. Vous verrez par la frayeur où sont les justes, ce que vous devez craindre pour vous-même; et si la confiance où vous avez toujours vécu, étoit la paix de la bonne conscience ou la fausse sécurité de la mondaine.

O mon Dieu, s'écrie saint Augustin, si je pouvois voir maintenant l'état de mon âme, comme vous me le découvrirez alors! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri!* si je pouvois me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent; me défier de ces exemples qui me rassurent, de ces usages qui me calment, de ces louanges qui me séduisent, de cette élévation et de ces titres qui m'abusent, de ces talents qui m'éblouissent, de ces complaisances d'un guide sacré, qui font toute ma sûreté, de cet amour de moi-même, qui est la source de toutes mes erreurs; et que je pusse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumière: ô mon Dieu! quelle horreur n'aurois-je pas de moi-même? *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri!* et quelles me-

sures ne prendrois-je pas en me confondant en votre présence, pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable, où les conseils des cœurs et les secrets des pensées seront manifestés ? Car, mes Frères, non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

DEUXIÈME PARTIE.

Deux désordres naissent dans le monde, du mélange des bons et des méchants inévitable sur la terre. Premièrement, à la faveur de ce mélange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est due ; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. Secondement, le pécheur est souvent élevé en honneur, et occupe les premières places ; tandis que l'homme de bien vit dans l'abaissement et rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifestation, qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des justes, par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux, et par la différence des rangs et des places qui leur seront assignées dans les airs : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat*

oves ab hædis.[1] Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention.

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'âme criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures, et que tous ses vices le plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte; secondement, aux soins qu'elle avoit pris de cacher ses foiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes lorsqu'elle étoit sur la terre; troisièmement enfin, à ses qualités personnelles qui rendront encore sa confusion plus profonde et plus accablante.

Représentez-vous donc ici, mes Frères, l'âme criminelle devant le tribunal de Jésus-Christ, environné des anges et des hommes; les justes, les pécheurs, ses proches, ses sujets, ses maîtres, ses amis, ses ennemis, tous, les yeux attachés sur elle, présents à la discussion terrible que le juste Juge fera de ses actions, de ses désirs, de ses pensées; forcés malgré eux d'assister à son jugement, et d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'Homme prononcera contre elle. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce jour à l'âme infidèle.

[1] Matth. 25. 32.

Première ressource. Sur la terre, lorsqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naissance : on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des temps, pour ne pas retrouver sans cesse dans leurs yeux, le souvenir et le reproche de notre honte passée : on a pu changer de demeure, et aller recouvrer ailleurs avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avoit déjà perdue. Mais dans ce grand jour, tous les hommes assemblés entendront l'histoire secrète de vos mœurs et de votre conscience : vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des spectateurs, chercher de nouvelles contrées, et fuir, comme Caïn, dans le désert. Chacun sera fixe, immobile à la place qu'on lui aura marquée, portant sur son front l'écrit de sa condamnation et l'histoire de toute sa vie, obligé de soutenir les yeux de l'univers et toute la honte de ses foiblesses. Il n'y aura plus alors de lieu écarté, où l'on puisse aller se cacher aux regards publics : la lumière de Dieu, la gloire seule du Fils de l'Homme remplira le ciel et la terre ; et dans ces vastes espaces qui seront autour de vous, vous ne découvrirez au loin de toutes parts que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde ressource. Sur la terre, lors même que

notre honte est publique, et qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'esprit des hommes, il se trouve toujours du moins un petit nombre d'amis prévenus en notre faveur, dont l'estime et le commerce nous dédommage en quelque sorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à soutenir le déchaînement de la censure publique. Mais aujourd'hui la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. S'ils sont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaisirs communs, et nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence : s'ils sont justes, comme les saints ont l'œil simple, et qu'ils nous avoient cru des enfants de lumière, ah ! ils nous reprocheront leur bonne foi abusée, leur amitié séduite. Vous aimiez le juste, nous diront-ils, et vous haïssiez la justice : vous protégiez la vertu, et dans votre cœur vous mettiez le vice sur le trône : vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la sûreté, que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, et vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formoit toutes ces vertus dans notre cœur : ah ! l'auteur de tous nos dons ne méritoit-il pas d'être plus aimé et plus recherché que nous-mêmes !

Et voilà la troisième ressource, qui manquera à la confusion de l'âme criminelle. Car s'il ne se trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs in-

téressent ; du moins il est des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas, et ne révoltent pas contre nous. Mais dans ce jour terrible, nous n'aurons point de spectateurs indifférents. Les justes, si sensibles ici-bas aux calamités de leurs frères, si ingénieux à excuser leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité, et à les adoucir aux yeux des hommes, lorsqu'ils ne peuvent y trouver d'excuse apparente : les justes, dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'Homme, de cette indulgence et de cette miséricorde qu'ils avoient exercée envers leurs frères sur la terre, siffleront sur le pécheur, dit le Prophète ; l'insulteront ; demanderont au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant ; entreront dans le zèle et dans les intérêts de sa justice : et devenant eux-mêmes ses juges, ils diront en se moquant, dit le Prophète : Voilà donc cet homme qui n'avoit pas voulu mettre son secours et sa confiance dans le Seigneur, et qui avoit mieux aimé se confier dans la vanité et dans le mensonge : *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum.*[1] Voilà cet insensé qui se croyoit seul sage sur la terre, qui regardoit la vie des justes comme une folie ; et qui se faisoit dans la faveur des grands, dans la vanité des titres et des dignités, dans l'étendue des terres et des possessions, dans l'estime et les louanges des hommes, des ap-

[1] Ps. 51. 9.

puis de boue qui devoient périr avec lui. Où sont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair et de sang, auxquels il avoit sacrifié sa vie, ses soins et ses peines ? qu'ils paroissent ici pour le soutenir et pour le défendre ; qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui, ou plutôt se garantir eux-mêmes de la condamnation qui les menace. *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam?...... surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant.*[1]

Les pécheurs ne seront pas plus indulgents à son infortune; ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devoit les unir, ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera; qu'une dureté barbare, qui ne mettra dans leur cœur que des sentiments de cruauté et de fureur pour leurs frères : et ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous; les peuples les plus sauvages auxquels le nom de Jésus-Christ n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connoissance de la vérité, s'éleveront contre vous, et vous reprocheront, que si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avoit opérés à leurs yeux; que s'ils avoient été éclairés comme vous des lumières de l'Évangile, et soutenus des secours

[1] Deut. 32. 37. 38.

de la foi et des sacrements, ils auroient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice, et mis à profit pour leur salut des grâces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'âme réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même temps le rebut du ciel et de la terre, l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures : celles mêmes qui sont inanimées, qu'elle avoit forcées de servir à ses passions, et qui gémissoient, dit saint Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'éleveront contre elle à leur manière. Le soleil, de la lumière duquel elle avoit abusé, s'obscurcira, comme pour ne plus luire à ses crimes : les astres disparoîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été assez long-temps témoins de ses passions injustes : la terre s'écroulera sous ses pieds, comme pour jeter hors de son sein un monstre qu'elle ne pouvoit plus porter; et l'univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragé : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos.* [1] Helas! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs; la seule indifférence nous aigrit et nous blesse : ici, non-seulement tous les cœurs seront fermés à nos maux; mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, et le pécheur n'aura plus pour lui que sa confusion,

[1] Sap. 5. 21.

son désespoir et ses crimes. Première circonstance de la confusion de l'âme criminelle : la multitude des témoins.

Je prends la seconde, dans les soins qu'on avoit pris de se déguiser aux yeux des hommes, tandis qu'on vivoit sur la terre. Car, mes Frères, le monde est un grand théâtre, où chacun presque joue un personnage emprunté. Comme nous sommes pleins de passions, et que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse, et de nous donner pour ce que nous ne sommes pas; l'iniquité est toujours trompeuse et dissimulée. Ainsi toute votre vie, vous surtout qui m'écoutez, et qui regardez la duplicité de votre caractère, comme la science du monde et de la cour; toute votre vie n'avoit été qu'une suite de déguisements et d'artifices; vos amis, même les plus sincères et les plus familiers, ne vous connoissoient qu'à demi : vous échappiez à tout le monde; vous changiez de caractère, de sentiment, d'inclination, selon les conjonctures et le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par-là vous vous étiez fait une réputation d'habileté et de sagesse; et on n'y verra qu'une âme vile, sans droiture, sans vérité, et dont la plus grande vertu avoit été de cacher son indignité et sa bassesse.

Vous encore, âme infidèle, qu'un sexe plus ja-

loux de l'honneur avoit rendu encore plus attentive à dérober vos foiblesses à la connoissance des hommes, vous étiez si habile pour vous épargner la honte d'une surprise ; vous preniez de si loin et si sûrement vos mesures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mère, la bonne foi peut-être d'un confesseur : vous n'auriéz pas survécu à un accident qui eût trahi là-dessus vos précautions et vos artifices. Soins inutiles ! vous ne couvriez, dit le prophète, vos débordements que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'Homme dissipera en ce grand jour, du seul souffle de sa bouche. J'assemblerai, dit le Seigneur, autour de vous, devant les nations assemblées, tous vos amants profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos.*[1] Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses ; de trafic honteux de protestations et de serments, dont vous vous serviez pour fournir en même temps à des passions différentes, et pour endormir leur crédulité : ils les verront, et remontant jusqu'à la source des complaisances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur persuader, mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté ; vous qui vous piquiez de l'avoir si noble, si sincère, et incapable d'être touché

[1] Ezech. 16. 37.

que du seul mérite : *Congregabo super te omnes amatores tuos,.... et videbunt omnem turpitudinem tuam.*[1] Et tout cela se passera aux yeux de l'univers; de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avoit conservés; de vos proches, qui ne connoissoient pas le déshonneur dont vous les couvriez; de ce confesseur, que vous aviez toujours trompé; de cet époux qui avoit si fort compté sur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu ! la terre aura-t-elle d'abîmes assez profonds, où ne voulût alors se cacher l'âme infidèle ? Car dans le monde, les hommes ne voient jamais de nos vices que les dehors et les scandales : et cette confusion nous est commune avec ceux qui se trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes. Mais devant le tribunal de Jésus-Christ, on verra vos foiblesses dans votre cœur même ; c'est-à-dire, leur naissance, leurs progrès, leurs motifs les plus secrets, et mille circonstances honteuses et personnelles, dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce sera là une confusion qui vous sera propre, et que vous ne partagerez avec personne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin, la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, seront ses qualités personnelles.

Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux :

[1] Ezech. 16. 37.

on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une âme forte, et au-dessus des foiblesses vulgaires; et vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, et des endroits dont l'âme la plus vile mourroit de honte. On vous regardoit dans le monde comme un homme intègre, et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge; cette réputation vous avoit peut-être attiré de nouveaux honneurs et la confiance publique! vous abusiez cependant de la crédulité des hommes; ces dehors pompeux d'équité cachoient une âme inique et rampante; et des vues de fortune et d'intérêt, avoient mille fois trahi en secret votre fidélité et corrompu votre innocence. Vous paroissiez orné de sainteté et de justice: vous vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des justes: on vous croyoit l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi; et cependant votre cœur n'étoit pas droit devant le Seigneur: vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée, et des mystères d'ignominie: vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus sûrement à vos fins. Ah! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'univers: ceux qui vous avoient vu sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé: l'espérance de

l'hypocrite sera alors confondue : vous aviez joui injustement de l'estime des hommes ; vous serez connu, et Dieu sera vengé. Enfin, mais oserai-je le dire ici, et révéler la honte de mes frères? vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu ; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété, vous étoit confié ; vous paroissiez tous les jours dans le sanctuaire revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs et des sacrifices sans tache ; on vous confioit le secret des consciences ; vous souteniez le foible dans la foi ; vous parliez de la sagesse parmi les parfaits : et sous ce que la religion a de plus auguste et de plus saint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable ; vous étiez un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu ; vous enseigniez les autres, et vous ne vous enseigniez pas vous-même ; vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, et vous ne comptiez vos jours que par vos sacriléges. Ah ! le mystère d'iniquité sera donc révélé, et l'on vous connoîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathème du ciel, et la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, mes Frères, toute la confusion dont sera accablée l'âme criminelle. Et ce ne sera pas ici une confusion passagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la première honte d'une

faute : les bruits tombent peu à peu : de nouvelles aventures prennent enfin la place des nôtres ; et le souvenir de nos chutes s'éteint et s'évanouit avec l'éclat qui les avoit publiées. Mais au grand jour la honte demeurera éternellement sur l'âme criminelle : il n'y aura plus de nouveaux événements qui fassent perdre de vue ses crimes et son opprobre : rien ne changera plus : tout sera fixe et éternel : ce qu'elle aura paru devant le tribunal de Jésus-Christ, elle le paroîtra durant l'éternité tout entière : le caractère même de ses tourments publiera sans cesse la nature de ses fautes, et sa honte recommencera tous les jours avec son supplice. Mes Frères, les réflexions sont ici inutiles ; et s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience, et à prendre dès ce moment des mesures pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur ; que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire et la consolation du véritable juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'univers, les secrets de sa conscience et tout le mystère de son cœur ; de ce cœur dont toute la beauté cachée aux yeux des hommes, n'étoit connue que de Dieu seul ; de ce cœur, où il avoit toujours cru voir des taches et des souillures, et dont son humilité lui avoit dérobé toute la sain-

teté et l'innocence ; de ce cœur, où Dieu seul avoit toujours fait sa demeure, et qu'il avoit pris plaisir d'orner et d'enrichir de ses dons et de ses grâces! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusque-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté! que de fervents désirs! que de victoires secrètes! que de sacrifices héroïques! que de prières pures! que de tendres gémissements! que de transports amoureux! que de foi! que de grandeur! que de magnanimité! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les désirs et toutes les espérances des hommes! On verra alors que rien n'étoit plus grand et plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable juste, que ces âmes qu'on regardoit comme inutiles, parce qu'elles l'étoient à nos passions, et dont on méprisoit tant la vie obscure et retirée. On verra que ce qui se passoit dans le cœur d'une âme fidèle, avoit plus d'eclat et de grandeur que tous ces grands événements qui se passent sur la terre, méritoit seul d'être écrit dans les livres éternels, et offroit aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des anges et des hommes, que les victoires et les conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monuments pompeux pour en éterniser le souvenir, et qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou le fruit de l'or-

gueil et des passions humaines. Premier désordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le second désordre qui naît dans le monde, du mélange des bons et des méchants, est l'inégalité de leurs conditions, et l'injuste échange de leurs destinées. Il est du siècle présent comme de la statue dont Daniel expliqua le mystère : les justes, comme une argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus basses et les plus méprisables ; au lieu que les pécheurs et les mondains, figurés par l'or et par l'argent, vains objets de leurs passions, s'y trouvent presque toujours placés à la tête, et dans les lieux les plus éminents. Or c'est un désordre ; et quoique par-là les bons soient exercés, et les pécheurs endurcis ; quoique cette confusion de biens et de maux entre dans l'ordre de la Providence ; et que par des routes et des ménagements impénétrables, Dieu s'en serve pour conduire à ses fins le juste et le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'Homme rétablisse toutes choses : *Per ipsum instaurare omnia;*[1] et qu'on voie enfin quelle différence on doit faire de l'impie, d'avec l'homme de bien ; de celui qui sert le Seigneur, d'avec celui qui le méprise : *Quid sit inter justum et impium; et inter servientem*

[1] Ephes. 1. 10.

Deo, et non servientem ei.[1] Or voilà le spectacle de ce dernier jour : l'ordre sera rétabli ; les bons séparés des méchants ; les uns placés à la droite, et les autres à la gauche : ***Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.***[2]

Séparation, premièrement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable scène, votre nom, votre naissance, vos titres, vos dignités ; ce n'étoit là qu'une fumée, qui n'avoit de réalité que dans l'erreur publique : on examinera seulement si vous êtes un animal immonde, ou une brebis innocente. On ne séparera pas le prince, du sujet ; le noble, du roturier ; le pauvre, du puissant ; le conquérant, du vaincu : mais la paille, du bon grain ; les vases d'honneur, des vases de honte ; les boucs, des brebis : ***Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.***

On verra le Fils de l'Homme, parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les nations confondues et assemblées à ses pieds ; relisant dans ce spectacle l'histoire de l'univers, c'est-à-dire, des passions ou des vertus des hommes : on le verra rassembler ses élus des quatre vents ; les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation ; réunir les enfants d'Israël dispersés dans l'univers ; exposer l'histoire secrète d'un peuple saint et nouveau ;

[1] Malach. 3. 18. — [2] Matth. 25. 33.

produire sur la scène des héros de la foi, jusque-là inconnus au monde ; ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérants, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans chaque âge ; mais par les divers triomphes de la grâce, par les victoires cachées des justes sur leurs passions, par l'établissement de son règne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel et une nouvelle terre, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint et un peuple réprouvé, aux boucs et aux brebis : ***Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.***

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le père, de l'enfant ; l'ami, de son ami ; le frère, de son frère : l'un sera pris, et l'autre laissé. La mort, qui nous ravit les personnes chères, et qui nous fait pousser tant de soupirs et verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle ; il n'y aura plus d'espoir de réunion ; nous n'aurons plus de proches, de père, d'enfant, d'ami ; plus de lien que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troisièmement, ignominieuse. On

est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule : on est si touché lorsque dans la distribution des grâces, on voit des subalternes emporter les premières places ; nos services oubliés; et ceux que nous avions toujours vus au-dessous de nous, élevés et placés sur nos têtes; mais c'est dans ce grand jour, où la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'âme criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'Homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, et la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juste dont vous aviez peut-être, ou calomnié l'innocence par des discours téméraires, ou méprisé la vertu par des plaisanteries impies; un fidèle, qui peut-être étoit né votre sujet; un Lazare, qui vous avoit importuné inutilement du récit de ses besoins et de son indigence; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, et sur les ruines duquel vos intrigues et vos artifices vous avoient élevé : vous verrez le Fils de l'Homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejeté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre supplice.

Oui, mes Frères, tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant, se trouvera dans celle-ci. Un sauvage converti à la foi, trouvera sa place parmi les brebis ; et le chrétien, héritier des promesses, sera laissé parmi les boucs. Le laïque s'élèvera comme un aigle autour du corps ; et le ministre de Jésus-Christ restera couvert de honte et d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, et le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siècle sera chassé du côté des animaux immondes ; et l'idiot, qui ne savoit pas même répondre aux bénédictions communes, sera placé sur un trône de gloire et de lumière. Rahab, une femme pécheresse, montera à la céleste Sion, avec les vrais Israélites ; et la sœur de Moïse, et l'épouse de Jésus-Christ, sera séparée du camp et des tentes d'Israël, et paroîtra couverte d'une lèpre honteuse : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.* Vous voulez, ô mon Dieu, que rien ne manque au désespoir de l'âme infidèle. Ce ne sera pas assez de l'accabler sous le poids de son infortune ; vous lui ferez encore un nouveau supplice, de la félicité des justes qui lui seront préférés, et qu'elle verra portés par les anges dans le sein de l'immortalité.

Quel changement de scène dans l'univers, mes Frères ! C'est alors que tous les scandales étant arrachés du royaume de Jésus-Christ, et les justes

entièrement séparés des pécheurs, ils formeront une nation choisie, une race sainte, et l'Église des premiers-nés dont les noms étoient écrits dans le ciel. C'est alors que le commerce des méchants, inévitable sur la terre, ne fera plus gémir leur foi et trembler leur innocence. C'est alors que leur partage n'ayant plus rien de commun avec les infidèles et les hypocrites, ils ne seront plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefois même les ministres involontaires de leurs passions. C'est alors que tous les liens de société, d'autorité, ou de dépendance, qui les attachoient ici-bas aux impies et aux mondains, étant rompus, ils ne diront plus avec le Prophète : Seigneur, pourquoi prolongez-vous ici notre exil et notre demeure? notre âme sèche de douleur à la vue des crimes et des prévarications dont la terre est infectée. C'est alors enfin que leurs pleurs se changeront en joie, et leurs gémissements en actions de grâces : ils passeront à la droite comme des brebis, et la gauche sera pour les boucs et pour les impies : *Et statuet oves quidem a dextris suis, hædos autem a sinistris.*

La disposition de l'univers ainsi ordonnée; tous les peuples de la terre ainsi séparés ; chacun immobile à la place qui lui sera tombée en partage; la surprise, la terreur, le désespoir, la confusion peinte sur le visage des uns ; sur celui des autres, la joie, la sérénité, la confiance ; les yeux des

justes levés en haut vers le Fils de l'Homme d'où ils attendent leur délivrance; ceux des impies fixés d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîmes de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur est destinée : le Roi de gloire, dit l'Évangile, placé au milieu des deux peuples, s'avancera; et se tournant du côté de ceux qui seront à sa droite, avec un air plein de douceur et de majesté, et seul capable de les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : *Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement des siècles.*[1] Les pécheurs vous avoient toujours regardés comme le rebut et la portion la plus inutile du monde; qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lui-même ne subsistoit que pour vous, que tout étoit fait pour vous, et que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers et voyageurs; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum a constitutione mundi.*[2]

Puis se tournant à la gauche, la vengeance et la

[1] Matth. 25. 34. — [2] Ibid.

fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles, comme des foudres vengeurs, sur cette foule de coupables; d'une voix, dit un prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir; il dira, non comme sur la croix: Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font: mais, retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à Satan et à ses anges: vous étiez les élus du monde; vous êtes maudits de mon Père: vos plaisirs ont été rapides et passagers; vos peines seront éternelles: *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus.*[1] Les justes alors s'élevant dans les airs avec le Fils de l'Homme, commenceront à chanter le cantique céleste: Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, et vous avez couronné vos dons, en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être, et le jour fatal qui présida à leur naissance; ou plutôt, ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leurs malheurs et de leur perte. Les abîmes s'ouvriront; les cieux s'abaisseront: les réprouvés, dit l'Évangile, iront dans le supplice éternel, et les justes dans la vie éternelle: *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam.*[2] Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit si formidable, et si propre à faire

[1] Matth. 25. 41. — [2] Ibid. vers. 46.

impression sur les cœurs les plus endurcis, je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles que Moïse adressa autrefois aux Israélites, après leur avoir exposé les menaces terribles et les promesses consolantes renfermées dans le livre de la loi. Enfants d'Israël, leur disoit ce sage législateur, je vous propose aujourd'hui une bénédiction et une malediction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem;*[1] une bénédiction, si vous obéissez aux commandements du Seigneur votre Dieu : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini;*[2] et une malédiction, si vous sortez de la voie que je vous montre pour suivre des dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de via quam ego nunc ostendo vobis, et ambulaveritis post deos alienos.*[3]

Voilà, mes Frères, ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible. C'est à vous maintenant à opter et à vous déclarer : voilà la gauche et la droite ; les promesses et les menaces ; les bénédictions et les malédictions. Votre destinée roule sur cette affreuse alternative ; ou vous serez du côté de Satan et de ses anges, ou vous serez élus avec Jésus-Christ et ses saints. Il n'y a point ici de milieu ; je vous ai montré la voie qui conduit à la vie, et celle qui mène à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous ? et de quel côté vous trouve-

[1] Deut. 11. 26. — [2] Ibid. vers. 27. — [3] Ibid. vers. 28.

riez-vous, si vous paroissiez dans ce moment devant le tribunal redoutable? On meurt comme on a vécu; craignez que votre destinée d'aujourd'hui ne soit votre destinée éternelle. Sortez dès à présent des voies des pécheurs; commencez à vivre comme les justes, si vous voulez dans ce dernier jour être placés à la droite, et monter avec eux dans le séjour de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LES AFFLICTIONS.

Beatus qui non fuerit scandalizatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute et de scandale. Matth. 11. 6.

Sire,

C'est donc un bonheur, et un bonheur rare, de n'être point scandalisé de Jésus-Christ. Mais qu'y avoit-il, et que pouvoit-il y avoir dans celui qui est la sagesse même, la splendeur du Père, et l'image substantielle de toutes les perfections; que pouvoit-il y avoir qui pût être pour les hommes un sujet de scandale? Sa croix, mes très-chers Frères, oui, sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, et qui est et sera, dans toute la suite des siècles,

le scandale de la plupart des chrétiens. Mais quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des chrétiens, je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée; j'entends surtout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnoître pour ses disciples, et de partager avec nous la gloire dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, et ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur : nous voudrions que, puisqu'il falloit qu'il souffrît, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption, et nous eussent mérité le privilége de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, mes très-chers Frères : la seule chose qui dépende de nous, c'est de rendre nos souffrances méritoires; mais souffrir, ou ne pas souffrir, n'est point laissé à notre choix. La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la destinée, trouve des croix et des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le temps des consolations, mais le temps des peines : l'élévation a ses assujettissements et ses inquiétudes; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris; le monde, ses soucis et ses caprices; la retraite, ses tristesses et ses ennuis; le mariage,

ses antipathies et ses fureurs; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts : enfin, par une destinée inévitable aux enfants d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence, a ses amertumes secrètes qui en corrompent toute la félicité : le trône est le siége des chagrins, comme la dernière place : les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur : et de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours par mille endroits qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Cependant, destinés à souffrir, nous ne pouvons aimer les souffrances : toujours frappés de quelque affliction, nous ne saurions nous faire un mérite de nos peines : jamais heureux, nos croix devenues nécessaires ne sauroient du moins nous devenir utiles. Nous sommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos souffrances. Tantôt nous cherchons dans la foiblesse de notre propre cœur, l'excuse de nos sensibilités et de nos murmures; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions; tantôt enfin, dans les obstacles qu'elles nous paroissent mettre à notre salut : c'est-à-dire, tantôt nous nous plaignons que nous sommes trop foibles pour soutenir tranquillement nos peines;

tantôt que nos peines elles-mêmes sont trop excessives; tantôt qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppose tous les jours dans le monde à l'usage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre foiblesse ; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions ; le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur opposant les règles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous soyez, et apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne sont pas les plaisirs seulement ; hélas ! ils sont si rares sur la terre, et le dégoût les suit de si près ! c'est encore l'usage peu chrétien qu'ils font de leurs peines. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Le langage le plus commun des âmes que le Seigneur afflige, est d'alléguer leur propre foiblesse, pour justifier l'usage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue et on se plaint qu'on n'est pas né assez fort pour y conserver un cœur soumis et tranquille ; que rien n'est plus heureux que de pouvoir être insensible; que ce caractère nous sauve bien des peines et des chagrins inévitables dans la vie : mais que nous ne nous faisons

pas à nous-mêmes un cœur à notre gré; que la religion ne rend pas durs et philosophes, ceux qui sont nés avec des sentiments plus tendres et plus humains; et que le Seigneur est trop juste, pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais pour confondre ici une illusion si commune et si indigne de la piété, remarquez d'abord, mes Frères, que lorsque Jésus-Christ a ordonné à tous les fidèles de porter avec soumission et avec amour les croix que sa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre si juste, si consolant, si conforme à ses exemples, ne regarderoit que les âmes dures et insensibles. Il n'a pas distingué entre ses disciples, ceux que la nature, l'orgueil, ou les réflexions, avoient rendus plus fermes et plus constants, de ceux que la tendresse et l'humanité avoient fait naître plus sensibles, pour faire aux premiers un devoir d'une patience et d'une insensibilité qui ne leur coûte presque rien, et en dispenser les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ses règles divines sont des remèdes; et plus nous en paroissons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles sont faites pour nous, et nous deviennent nécessaires. C'est parce que vous êtes foible, et que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif, et plus révolté contre les souffrances, que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des

amertumes ; car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés, ce sont les foibles.

En effet, qu'est-ce qu'être foible et sensible? C'est s'aimer excessivement soi-même ; c'est donner presque tout à la nature, et rien à la foi; c'est se laisser conduire par la vivacité de ses penchants, et ne vivre que pour jouir de son repos et de soi-même, comme de la seule félicité de l'homme. Or, dans cet état, et avec ce fonds excessif d'amour du monde et de vous-même, si le Seigneur ne ménageoit des afflictions à votre foiblesse; s'il ne frappoit votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde insipide; s'il ne vous préparoit des pertes et des chagrins, qui vous font une bienséance de la régularité et de la retraite; s'il ne renversoit certains projets, qui laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls; s'il ne vous plaçoit en certaines situations, où des devoirs tristes et inévitables occupent vos plus beaux jours; en un mot, s'il ne mettoit entre votre foiblesse et vous, une barrière qui vous retient et qui vous arrête : hélas! votre innocence auroit bientôt fait naufrage : vous auriez bientôt abusé de la paix et de la prospérité ; vous, qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions et des peines. Et puisque affligé, et séparé du monde et des plaisirs, vous ne pouvez revenir à Dieu; que seroit-ce si une situation plus heureuse ne laissoit plus d'autre

frein à vos désirs, que vous-même ? La même foiblesse, et le même poids d'amour-propre, qui nous rend si sensibles à la douleur et à l'affliction, nous rendroit encore plus sensibles au danger des plaisirs et des prospérités humaines.

Ainsi, ce n'est pas excuser nos découragements et nos murmures, d'avouer que nous sommes foibles, et peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La foiblesse de notre cœur ne vient que de la foiblesse de notre foi : une âme chrétienne doit être une âme forte, à l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre ; mais elle ne sauroit être abattue : on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même ; mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi et de la grâce, qu'elle porte caché au fond de son cœur, et qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles et passagères. On peut lui faire répandre des larmes de sensibilité et de tristesse : car la religion n'éteint pas les sentiments de la nature ; mais son cœur désavoue à l'instant sa foiblesse, et fait de ses larmes charnelles, des larmes de pénitence et de piété. Que dis-je ? une âme chrétienne se réjouit même dans les tribulations : elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures,

comme les traits heureux de sa ressemblance avec Jésus-Christ, et qui dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Être foible, et révolté contre l'ordre de Dieu, dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi, et n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres et plus sensibles à la douleur; mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leurs souffrances, et non pour excuser leur révolte et leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur, que l'Évangile condamne. Plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi. La même sensibilité qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grâce qui soutient et qui console : les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grâce y trouve plus d'accès : les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement, que de la bonté du cœur; et ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre et sensible, c'est être farouche et désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Évangile demandent de la force; et si vous n'en avez pas assez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez

non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de Jésus-Christ vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure ; pour dire du bien de ceux qui nous calomnient ; pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît ; pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchants nous entraînent ; pour résister à des exemples que la foule autorise, et dont l'usage a presque fait des lois. Il faut de la force pour user chrétiennement de la prospérité ; pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout lorsqu'on possède tout, plein de désirs pour le ciel au milieu de tous les plaisirs et de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même ; pour réprimer un désir qui s'élève ; pour étouffer un sentiment qui plaît ; pour ramener sans cesse à la règle, un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Évangile, il n'en est pas un seul qui ne suppose une âme forte et généreuse : partout il faut se faire violence à soi-même : partout le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défricher ; une vigne où il faut porter le poids du jour et de la chaleur ; une carrière où il faut vaillamment et continuellement combattre : en un mot, le disciple de Jésus-Christ ne sauroit jamais être foible sans être vaincu, et

jusqu'aux moindres obligations de la foi, tout coûte, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant ; et si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est foible, c'est dire que l'Évangile tout entier n'est pas fait pour nous, et qu'on ne peut être non-seulement ni soumis ni patient; mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais outre cela, mes Frères, quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre foiblesse; qu'il répand ses châtiments, comme ses faveurs, avec poids et avec mesure; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier et nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose; qu'il nous châtie en père, et non pas en juge; que la même main qui nous frappe, nous soutient; que la même verge qui fait la plaie, y porte l'huile et le miel qui l'adoucit. Il connoît le caractère de nos cœurs, et jusqu'où va notre foiblesse; et comme il veut nous sanctifier, en nous affligeant, et non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appesantir sa main, pour ne rien diminuer, d'un côté, de notre mérite, si les souffrances étoient

trop légères, et pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout-à-fait, si elles étoient trop au-dessus de nos forces.

Eh ! quel autre dessein pourroit-il avoir, en répandant des amertumes sur notre vie? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures? Est-il un tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur et sa sûreté que dans les larmes et le sang des sujets qui l'adorent? Est-il un maître envieux et chagrin, et qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves? Faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit et qu'il nous châtie : sa tendresse souffre, pour ainsi dire, de nos maux ; mais comme son amour est un amour juste et éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant nos peines, il augmenteroit nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris et des souffrances de son malade, mais qui malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie : il n'est jamais plus doux et plus bienfaisant que lorsqu'il paroît plus sévère ; et il faut bien que les afflictions nous soient utiles et nécessaires, puisqu'un Dieu si bon et si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières

places de l'Égypte, ne pouvoit presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentoit renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectoit de leur parler plus durement, et qu'il feignoit de ne pas les connoître : *Quasi ad alienos durius loquebatur,.... avertitque se parumper, et flevit.* [1] C'est ainsi que Jésus-Christ nous châtie. Il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnoître en nous ses cohéritiers et ses frères : il nous frappe et nous traite durement, comme des étrangers ; mais cette contrainte coûte à son amour : il ne peut soutenir long-temps ce caractère de sévérité, qui lui est comme étranger : ses grâces viennent bientôt adoucir ses coups : il se montre bientôt tel qu'il est ; et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos durius loquebatur,... avertitque se parumper, et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre foiblesse ?

N'accusons donc de nos impatiences et de nos murmures, que la corruption, et non pas la foiblesse de notre cœur. Des filles foibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans ? Des enfants, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort ? Des

[1] Gen. 42. 7, 24.

vieillards, succombant déjà sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveler leur jeunesse conme celle de l'aigle, au milieu des tourments d'un long martyre? Vous êtes foible? Mais c'est cette foiblesse même qui est glorieuse à la foi et à la religion de Jésus-Christ; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, pour faire connoître en vous combien la grâce est plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force et de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puissance de la grâce; on attribueroit à l'homme une patience, qui doit être un don de Dieu : ainsi plus vous êtes foible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins et à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes foibles, quand il a voulu appesantir sa main sur elles; afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des sages et des philosophes. Ses disciples n'etoient que de foibles agneaux, lorsqu'il les envoya dans l'univers, et qu'il les exposa au milieu des loups. Les Agnès, les Luce, les Cécile, rendoient gloire à Dieu dans leur foiblesse à la force de sa grâce, et à la vérite de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser, comme ceux de Gedéon, pour faire éclater en eux avec plus de magnificence, la lumière et la puissance de la foi; et si vous entriez

dans les desseins de sa miséricorde et de sa sagesse, votre foiblesse, qui justifie à vos yeux vos murmures, feroit la plus douce consolation de vos peines.

Seigneur, lui diriez-vous tous les jours, je ne vous demande pas cette raison orgueilleuse, qui cherche dans la gloire de souffrir constamment, toute la consolation de ses peines : je ne vous demande pas cette insensibilité de cœur, ou qui ne sent pas ses maux, ou qui les méprise. Laissez-moi, Seigneur, cette raison foible et timide, ce cœur tendre et sensible, qui paroît si peu propre à soutenir ses tribulations et ses peines, augmentez seulement vos consolations et vos grâces. Plus je paroîtrai foible aux yeux des hommes, plus vous paroîtrez grand dans ma foiblesse; plus les enfants du siècle admireront la puissance de la foi, qui seule peut élever les âmes les plus foibles et les plus timides, à ce point de constance et de fermeté où toute la philosophie n'avoit jamais pu atteindre; et tirer leur force de leur foiblesse même. Premier prétexte, pris dans la foiblesse de l'homme, confondu : il faut découvrir l'illusion du second, qu'on tire de l'excès et du caractère des afflictions elles-mêmes.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien n'est plus ordinaire aux personnes que Dieu afflige, que de justifier leurs plaintes et leurs murmures, par l'excès et le caractère de leurs afflictions mêmes. Nous voulons toujours que nos croix ne ressemblent point à celles des autres ; et de peur que l'exemple de leur fermeté et de leur foi ne nous condamne, nous cherchons des différences dans nos malheurs pour justifier celle de nos dispositions et de notre conduite. On se persuade qu'on porteroit avec résignation des croix d'une autre nature ; mais que celles dont le Seigneur nous accable, sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation ; que plus on examine ce qui se passe parmi les hommes, plus on trouve son malheur singulier, et sa situation presque sans exemple ; et qu'il est difficile de conserver la patience et l'égalité dans un état, où le hasard paroît avoir rassemblé pour nous seuls, mille circonstances désolantes, qui ne s'étoient jamais trouvées auparavant pour les autres.

Mais pour ôter à l'amour-propre une si foible défense, et si indigne de la foi, je n'aurois qu'à répondre d'abord, que plus nos afflictions nous paroissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard; plus nous devons y

découvrir les ordres secrets et impénétrables d'un Dieu singulièrement attentif sur notre destinée ; plus nous devons présumer que sous des événements si nouveaux, il cache sans doute des vues nouvelles, et des desseins singuliers de miséricorde sur notre âme ; plus nous devons nous dire à nous-mêmes, qu'il ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, qui est le parti des réprouvés, puisqu'il nous mène par des voies si singulières et si peu battues. Cette singularité de malheurs doit être aux yeux de notre foi une distinction qui nous console : il a toujours conduit les siens, en matière d'afflictions, comme sur tout le reste, par des voies nouvelles et extraordinaires. Quelles aventures tristes et surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, d'un Joseph, d'un Moïse, d'un Job ? Suivez de siècle en siècle l'histoire des justes, vous y trouverez toujours dans les contradictions qui les ont éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable et de singulier, qui a même révolté depuis, la crédulité des âges suivants. Ainsi, moins vos afflictions ressemblent à celles des autres hommes, plus vous devez les regarder comme les afflictions des élus de Dieu : elles sont marquées du caractère des justes : elles entrent dans cette tradition de calamités singulières, qui forment leur histoire depuis le commencement des siècles. Des batailles perdues, lors même que la victoire nous paroissoit assurée ; des

villes imprenables tombées à la présence seule de nos ennemis; des états et des provinces conquises sur nous; un royaume le plus florissant de l'Europe frappé de tous les fléaux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère; la cour remplie de deuil, et toute la race royale presque éteinte : voilà, Sire, ce que le Seigneur dans sa miséricorde réservoit à votre piété, et les malheurs singuliers qu'il vous préparoit, pour purifier les prospérités d'un règne le plus glorieux dont il soit parlé dans nos histoires. Les événements pompeux et singuliers qui ont partagé toute votre vie, vous ont rendu le plus grand roi que la monarchie et les autres nations même aient jamais vu sur le trône; la singularité des événements malheureux dont Dieu vous afflige, ne sont destinés par la soumission et la constance chrétienne avec laquelle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi grand saint, que vous avez été un grand roi. Il falloit que tout fût singulier dans votre règne, les prospérités et les malheurs; afin que rien ne manquât à votre gloire devant les hommes, et à votre piété devant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparoit à notre siècle.

Et voilà, mon cher Auditeur, de quoi vous instruire et vous confondre en même temps. Vous vous plaignez de l'excès de vos malheurs et de vos peines : mais regardez au-dessus de vous, et voyez

si le sujet est excusable de se plaindre et de murmurer, tandis que le maître, encore moins épargné, est soumis et tranquille. Plus Dieu vous afflige, plus il vous aime ; plus il est attentif sur vous. Des malheurs plus ordinaires auroient pu vous paroître les suites de causes purement naturelles ; et quoique tous les événements soient conduits par les ressorts secrets de sa providence, vous auriez peut-être eu lieu de croire que le Seigneur n'avoit pas des vues particulières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions qui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais dans la situation accablante et singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-même, qu'il n'ait les yeux sur vous seul, et que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or, quoi de plus consolant dans nos peines? Dieu me voit ; il compte mes soupirs ; il pèse mes afflictions ; il regarde couler mes larmes ; il les rapporte à ma sanctification éternelle. Depuis qu'il a appesanti sa main sur moi d'une manière si singulière, et qu'il semble ne me laisser plus ici-bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins et de ses regards. Ah ! si je jouissois encore d'une situation heureuse et tranquille, il n'auroit plus les yeux sur moi : il m'oublieroit; et je serois confondu devant lui avec tant d'autres, qui

vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances, qui en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu, et en font l'unique ressource de mes peines! précieuses afflictions, qui en me faisant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir et des miséricordes de mon Seigneur!

Je pourrois vous répondre en second lieu, que des calamités communes et passagères n'auroient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne, mille ressources qui nous auroient fait oublier cette légère infortune : les plaisirs, les consolations humaines, les événements nouveaux, que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auroient bientôt charmé notre tristesse, nous auroient bientôt rendu le goût du monde et de ses vains amusements ; et notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, se seroit bientôt lassé de ses soupirs et de sa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins où la religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde : il a voulu mettre, entre notre foiblesse et nous, une barrière que ni les temps, ni les événements, ne pussent plus ébranler : il a prévenu notre inconstance, en nous rendant nécessaires des précautions, qui peut-être ne nous auroient pas toujours paru éga-

lement utiles. Il lisoit dans le caractère de notre cœur. que notre fidélité à fuir les périls et à nous séparer du monde, n'iroit pas plus loin que notre tristesse; que le même moment qui nous verroit consolés, nous verroit changés; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes; et que des afflictions passagères ne nous auroient fait que des justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances: il a mis des peines fixes et constantes, pour garants de la constance de notre foi; et de peur qu'en laissant notre âme entre nos mains, nous ne la rendissions encore au monde, il a voulu la mettre en sûreté, en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous falloit un grand coup pour nous réveiller de notre léthargie; que les afflictions légères dont le Seigneur s'étoit jusque-là servi pour nous visiter, n'avoient été pour nous, que des leçons foibles et impuissantes; et qu'à peine nous avoit-il frappés, que nous avions oublié la main qui nous avoit fait une plaie si salutaire. De quoi me plaindrois-je donc, ô mon Dieu! L'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes. Je ne pense pas que moins vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux, et que la rigueur de vos coups fait toute l'utilité et toute la sûreté de nos peines. Ce sera



donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas; que vous mesurez vos rigueurs et vos remèdes sur mes besoins, et non pas sur mes désirs; et que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut, qu'à l'injustice de mes plaintes: *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat.*[1]

Je pourrois vous répondre encore: Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines: mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions: mesurez la rigueur de ses châtiments sur l'énormité de vos offenses: comparez ce que vous souffrez, avec ce que vous méritez de souffrir: voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été; si la vivacité et la durée de vos douleurs, répond à celle de vos voluptés profanes; si l'état de contrainte où vous vivez, égale la licence et l'égarement de vos premières mœurs; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois: reprochez hardiment au Seigneur son injustice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités: vous jugez de vos souffrances par vos penchants; mais jugez-en par vos crimes. Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul

[1] Job, 6. 10.

moment dans votre vie mondaine, qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel; et vous murmurez contre la bonté d'un Dieu qui veut bien changer ces flammes éternelles que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides et passagères, et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources!

Quelle injustice! quelle ingratitude! Eh! prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère : prenez garde, qu'il ne punisse vos passions, en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise; que vous ne soyez pas trouvée digne à ses yeux de ces afflictions temporelles; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances; et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage, et qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice, et que le glaive qui va les égorger, et le bûcher qui doit les consumer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère : et puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici-bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie; rien ne doit paroître plus effrayant aux yeux de la foi, que d'être pécheur et de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu! que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances; et puisque mes crimes

ne sauroient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paroîtrez un Dieu terrible qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, et dont la colère ne peut être apaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur, et les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connoît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains, que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore; ces larmes charnelles, que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines : achevez plutôt de vous venger ici-bas : ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtiments seront sans fin et sans mesure. Soutenez seulement ma foiblesse; et en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces grâces qui consolent, et qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une âme affligée, je pourrois encore ajouter, mes Frères, que nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur; que c'est la vivacité de nos passions, qui forme celle de nos souffrances; que nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par les attachements outrés qui

nous lioient aux objets perdus ; qu'on n'est vivement affligé, que lorsqu'on étoit vivement attaché ; et que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrois ajouter, que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours ; que cette idée même de singularité dans nos malheurs, flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures ; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres ; que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce : nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, mes Frères, les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux : nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous ; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres ; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, et dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux : que dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume ; que dans des dissensions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse et dans la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne

saurions trouver parmi nos proches; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres; enfin, que nous trouvons mille dédommagements humains à nos malheurs; et que si l'on mettoit dans une balance, d'un côté nos consolations, de l'autre nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état, plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, mes Frères, il n'est presque que les grands et les heureux du monde, qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés, qui naissent et qui vivent dans la misère et dans l'accablement, passent dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux: la plus petite lueur de soulagement et de repos, leur redonne la sérénité et l'allégresse: les plus légères douceurs dont on console leurs peines, les leur font oublier: un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances; tandis qu'on voit ces âmes heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inouï un seul désir contredit; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs, un triste martyre; trouver dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels; sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent; enfin regarder tout ce qui trou-

ble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

Oui, mes Frères, ce sont les grands et les puissants qui seuls se plaignent; qui se croient toujours les seuls malheureux; qui n'ont jamais assez de consolateurs; qui au plus léger contre-temps voient rassembler autour d'eux, non-seulement tous ces amis mondains que leur rang et leur fortune leur donne, mais encore tous ces ministres pieux et éclairés, que l'esprit public distingue, et dont les saintes instructions seroient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les ressources du monde et de la religion manquent, et auxquels aussi elles seroient plus utiles. Mais, mes Frères, devant le tribunal de Jésus-Christ, on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, et dont les malheurs sont d'autant plus affreux, qu'ils sont plus obscurs et plus oubliés; et alors on vous demandera, si c'étoit à vous à murmurer et à vous plaindre : on vous demandera , si vous deviez tant faire valoir des calamités qui auroient été des consolations pour beaucoup d'autres : on vous demandera , s'il falloit tant murmurer contre un Dieu qui vous traitoit avec tant d'indulgence, tandis qu'il appesantissoit sa main sur une infinité de malheureux : on vous demandera, s'ils avoient moins de droit aux biens et aux plaisirs de la terre

que vous; si leur âme étoit moins noble et moins précieuse devant Dieu que la vôtre; en un mot, s'ils étoient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous?

Hélas! mes Frères, non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres et dépourvus, où la honte cache des misères si affreuses et si touchantes : allons dans ces asiles de miséricorde, où toutes les calamités paroissent rassemblées : c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions : c'est là que touchés de l'excès de tant de malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légèreté des nôtres : c'est là que nos murmures contre le Ciel se changeront en des actions de grâces, et que moins occupés des croix légères que le Seigneur nous envoie, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence, loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu! que le jugement des grands et des puissants sera formidable, puisque, outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions qui auroient dû en sanctifier encore l'usage et en expier les abus, deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes!

Mais comment se servir des afflictions, pour sanctifier les périls de son état, et pour opérer son

salut, puisqu'elles y paroissent mettre des obstacles invincibles? C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

TROISIÈME PARTIE.

Il est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, et que des chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse et la bonté de Dieu, qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste : et lorsque nous exhortons les âmes que Dieu afflige, à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien ; que les contradictions au milieu desquelles on vit, aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, loin de rappeler à l'ordre et au devoir ; et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable. Le plus coupable ; car c'est blasphemer contre la

Providence, de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait, ou ne le permet, que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle; tous les événements agréables ou fâcheux, qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut et de sanctification : tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique : tout ce que nous sommes, même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talents, notre siècle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres; tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même, n'est fait que pour le siècle à venir; tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel, où rien ne passera plus : tout ce que nous voyons, n'est que la figure et l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage et miséricordieux, qu'autant que par des rapports secrets et adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Église du ciel, cette assemblée immortelle d'élus, où il sera éternellement glorifié : il n'agit dans le temps que pour l'éternité : il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situa-

tions, non-seulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, et blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus coupable que ce prétexte; je dis encore que rien n'est plus insensé : car une âme ne revient à Dieu, que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable; et rien ne la détache plus efficacement de ce monde misérable, dit saint Augustin, que lorsque le Seigneur répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disoit un saint roi de Juda, je vous avois oublié dans la prospérité et dans l'abondance; les plaisirs de la royauté, et l'éclat d'un règne long et glorieux, avoient corrompu mon cœur; les louanges et les discours empoisonnés des méchants m'avoient jeté dans un sommeil profond et funeste : mais vous m'avez frappé, en répandant sur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfants, et des sujets que j'avois comblés de bienfaits; et je me suis éveillé : vous m'avez humilié, et j'ai eu recours à vous : vous m'avez affligé, et je vous ai cherché, et j'ai compris qu'il ne falloit pas mettre sa confiance dans les hommes; que la prospérité étoit un songe; la gloire, une erreur; les talents que les hommes admirent, des vices cachés sous les dehors brillants

des vertus humaines ; le monde tout entier, une figure qui ne nous repait que de vains fantômes, et qui ne laisse rien de réel dans le cœur ; et que vous seul méritez d'être servi, parce que vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent : ***In die tribulationis meæ Deum exquisivi.*** [1]

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions : elles facilitent tous les devoirs de la religion ; la haine du monde, en nous le rendant plus désagréable ; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver, ou leur perfidie, par des infidélités, ou leur fragilité, par des pertes inattendues ; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles ; le désir des biens éternels, et les retours consolants vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes : enfin toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'âme affligée ; ses bons désirs y trouvent moins d'obstacles, sa foiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de freins, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Église elle-même ne fut jamais plus fervente et plus pure, que lorsqu'elle fut affligée : les siècles de ses souffrances et de ses persécutions, furent les siècles de son éclat et de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs : ses jours

[1] Ps. 76. 3.

devinrent moins purs et moins innocents, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés et plus paisibles : sa gloire finit presque avec ses malheurs ; et sa paix, comme dit le Prophète, fut plus amère par le déréglement de ses enfants, que ses troubles ne l'avoient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima.* [1]

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige, vous découragent et vous refroidissent sur le désir de travailler à votre salut ; vous savez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints et plus fidèles : vous savez bien qu'alors enivré du monde et de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de Dieu, et que les douceurs de votre état n'étoient que les aiguillons de votre corruption, et les instruments de vos désirs injustes.

Mais telle est, mes Frères, l'illusion perpétuelle de notre amour-propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos désirs, et que nous jouissons d'une fortune douce et riante, nous alléguons les dangers de notre état pour justifier les égarements de nos mœurs mondaines : nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge et en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir et des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la

[1] Is. 38. 17.

fuite des plaisirs, et à tous les devoirs d'une vie triste et chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous sommes affligés ; que le corps est frappé de langueur ; que la fortune nous abandonne ; que nos amis nous trompent ; que nos maîtres nous négligent ; que nos ennemis nous accablent ; que nos proches deviennent nos persécuteurs : nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin et d'amertume ; que l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut ; que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs ; qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions et des plaisirs devenus nécessaires ; et ne pas achever de perdre la raison, en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes, et que nous préparons à votre justice des raisons puissantes pour confondre un jour l'illusion et la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, mes Frères, de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la religion nous propose des justes qui, dans le même état que nous, ont possédé leur âme dans la patience, et ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chère ; Judith trouva dans une semblable douleur l'accroissement

de sa foi et de sa piété, et changea les larmes de sa viduité en des larmes de retraite et de pénitence. Si une santé languissante vous rend la vie plus triste et plus amère que la mort même; Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré, des motifs de componction, des désirs d'éternité, et des espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impostures; Susanne offrit une âme constante à la plus noire calomnie; et sachant qu'elle avoit le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice des hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices; David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours; Esther trouva dans les caprices et dans les fureurs d'un époux infidèle, l'épreuve de sa vertu et le mérite de sa douceur et de sa patience. Enfin, placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des justes qui y ont opéré leur salut; et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, regardez autour de vous (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie), et vous verrez des âmes qui, chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, et trouvent des moyens de salut dans les mêmes événements, où vous trouvez vous-même, ou l'ecueil

de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je? vous verrez des âmes que la miséricorde de Dieu a rappelées de l'égarement, en répandant des amertumes salutaires sur leur vie; en renversant une fortune établie; en refroidissant une faveur enviée; en frappant une santé qui paroissoit inaltérable; en les éloignant des grâces méritées, par des préférences inattendues; en finissant, par une inconstance d'éclat, un engagement profane. Vous-même alors témoin de leur changement et de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion, par les facilités que le chagrin et l'affliction leur avoit ménagées; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avoient rendue comme nécessaire; vous avez dit qu'il étoit bien aisé de quitter le monde, quand le monde ne vouloit plus de nous; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verroit bientôt les plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion, et qu'on ne se donnoit à Dieu dans l'adversité, que parce qu'on n'avoit rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes! et aujourd'hui, qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible; qu'un cœur pressé, accablé d'amertume, n'est capable de rien, et ne peut sentir que sa douleur; et qu'on est plus révolté que touché dans cet état d'accablement et d'infortune: et après avoir censuré et rendu suspecte la piété dans les âmes

affligées, comme un parti trop facile, et qui n'avoit plus de mérite, parce qu'il ne coûtoit plus rien; vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, et d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devoit en être la plus sûre ressource. Après avoir abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instruments funestes de votre perte, et de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvoit vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh! quand sera-ce donc, ô mon Dieu! que mon âme s'élevant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles; ne leur attribuera plus des événements dont vous êtes le seul auteur; reconnoîtra dans les diverses situations où vous la placez, les ménagements adorables de votre providence; et au milieu de ses croix même, goûtera cette paix inaltérable que le monde avec tous ses plaisirs ne sauroit donner? *Quando consolaberis me?* [1]

Qu'il est triste, en effet, mes Frères, quand on est affligé et frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe; en

[1] Ps. 118. 82.

murmurant contre sa justice ; en s'éloignant de lui comme par une espèce de rage, de désespoir et de vengeance, et de chercher sa consolation dans ses propres fureurs ! Quel état affreux que celui d'une âme insensée que Dieu afflige, et qui pour se consoler s'en prend à Dieu même de son affliction ; cherche à soulager ses peines en multipliant ses offenses ; se livre au déréglement pour oublier ses chagrins ; et se fait de la tristesse accablante du crime, une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions !

Non, mes Frères, la religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La philosophie arrêtoit les plaintes ; mais elle n'adoucissoit pas la douleur. Le monde endort les chagrins ; mais il ne les guérit pas : et au milieu de ses plaisirs insensés, l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines : et en faut-il d'autre à une âme fidèle? Foibles créatures ! vous pouvez bien par de vains discours, et par ce langage ordinaire de compassion et de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps ; mais il n'est que le Dieu de toute consolation, qui sache parler au cœur : en vain j'ai voulu chercher parmi vous des adoucissements à l'excès de mes peines ; j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, et vos vaines consolations n'ont été pour moi que des

amertumes nouvelles : *Et qui consolaretur, et non inveni.*[1]

Grand Dieu ! c'est à vos pieds désormais, que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur : c'est avec vous seul, que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures. Jusqu'ici je me suis livré à des chagrins et à des tristesses tout humaines : mille fois j'ai souhaité que les projets insensés de mon cœur servissent de règle à votre sagesse : je me suis égaré dans mes pensées : mon esprit s'est formé mille songes flatteurs : mon cœur a couru après ces vains fantômes : j'ai désiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talents, plus de gloire, plus de santé : je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé ! comme si j'avois pu déranger au gré de mes souhaits l'ordre immuable de votre providence ! comme si j'avois été, ou plus sage, ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables ! Je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi : je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état, comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle ; et jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins : aussi mes joies n'ont jamais été tranquilles, et mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais,

[1] Ps. 68. 22.

ô mon Dieu ! vous allez être mon unique consolateur; et je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, et dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, et qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même temps la récompense immortelle.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LA FÊTE

DE LA CONCEPTION

DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Vadam, et videbo visionem hanc magnam.

J'irai, et je verrai cette grande merveille. Exod. 3. 3.

SIRE,

Le prodige qui parut aux yeux de Moïse sur le mont Sinaï, avoit de quoi le surprendre. Un buisson que les flammes enveloppent de toutes parts, et qu'elles ne consument pas : qu'est-ce donc qui suspend l'activité du feu à son égard ? pourquoi cet élément qui dévore par son ardeur tout ce qu'il rencontre, semble-t-il respecter ce buisson miraculeux ? Qui n'eût dit, comme Moïse : J'irai, et je verrai cette grande merveille : *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Église présente aujourd'hui à la piété des fidèles, est encore plus étonnant. C'est une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la masse corrompue du genre humain, qui, malgré la source souillée de laquelle elle tire son origine; malgré la dépravation du siècle au milieu duquel elle habite; malgré l'air empesté qu'elle y respire, conserve toute la pureté de son âme sainte, et demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu, qui est semblable à vous! vous êtes le Dieu qui opérez des merveilles.

Les justes même du premier ordre, malgré leurs craintes et leur vigilance, malgré les secours de la grâce qui les soutient, font plus d'une fois chaque jour la triste épreuve de leur foiblesse : un seul instant de la vie où ils prétendroient être sans péché, ils mentiroient au Saint-Esprit et contre eux-mêmes : et Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans son âme la justice et la sainteté, jusqu'au moment auquel elle est entrée dans l'éternité bienheureuse; Marie a toujours triomphé du péché, du monde et de tout ce qu'il a de séduisant : du monde et de ses fausses maximes, par lesquelles il fait entrer tant d'âmes dans la voie de perdition : du monde, et de toutes les contradictions qu'il suscite à la vertu, et par lesquelles tant de ces justes que l'Évangile appelle temporels, sont malheureusement renversés. Le feu du péché l'en-

vironne de tous les côtés; mais il ne sauroit lui faire sentir son ardeur criminelle. Quel prodige inouï! quelle gloire! quel privilége singulier accordé à Marie! J'irai, et je verrai cette grande merveille : *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Cependant, née avec un privilége si sublime, et qui mettoit entre elle et le péché un intervalle presque infini; Marie ne crut pouvoir s'y soutenir que par la fidélité et par la vigilance. La même plénitude de grâce, qui la mettoit si fort au-dessus de tous les périls, les lui rendit, ce semble, plus formidables. Ne portant point en elle ce fonds de foiblesse et de corruption, qui nous fait un danger de tout, et qui change en piéges nos vertus mêmes; les précautions les plus rigoureuses lui parurent le seul asile, et toute la sûreté de son innocence : la retraite, la prière, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même, furent les règles constantes de ses mœurs; et quoique tant de faveurs reçues du ciel lui donnassent une confiance si ferme, si bien fondée, que la grâce ne l'abandonneroit pas, elle vécut comme si elle avoit toujours craint de la perdre.

Quelle instruction et quel exemple! Si Marie délivrée de ce fonds de corruption, qui nous rend les chutes si faciles, et presque inévitables, fuit le monde, vit dans le recueillement et dans la prière; nous flattons-nous de pouvoir conserver au milieu de ses plaisirs et de ses périls, une innocence qui

trouve déjà au dedans de nous des ennemis si terribles à combattre? C'est la réflexion la plus naturelle où nous conduit ce mystère.

Or je trouve dans Marie, dont je veux aujourd'hui proposer la fidélité pour modèle aux âmes touchées de Dieu, et que la grâce a retirées du vice : j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grâce reçue; une fidélité de précaution, et une fidélité de correspondance : une fidélité de précaution, qui lui fait craindre toujours les moindres périls; une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin, à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grâce. Fidèle à conserver la grâce reçue; fidèle à l'augmenter, et à la suivre jusqu'où la grâce elle-même vouloit la mener : adressons-nous à elle, pour obtenir par son entremise cette double fidélité. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Trois écueils sont à craindre pour les âmes, qui touchées de leur salut, et vivement persuadées que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un songe, veulent commencer à lui être plus fidèles : premièrement, leur propre fragilité, qui les entraîne; secondement, le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagements et des mesures; enfin, l'oubli de la grâce, qui peu à peu les rend

moins attentives à la grandeur et à la singularité du bienfait, lequel au milieu de leurs égarements a changé leur cœur, et éclairé leurs ténèbres : or, à ces trois écueils si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions, qui vont aujourd'hui nous servir de modèle : premièrement, à la propre fragilité, une séparation entière du monde; à une vaine délicatesse sur les jugements publics, une insensibilité héroïque aux discours et aux pensées frivoles des hommes ; à l'oubli de la grâce, une reconnoissance continuelle et proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'est nous-mêmes. Nos plus saintes résolutions viennent presque toujours échouer contre nos propres penchants : la même vivacité de cœur qui fait les larmes et les regrets de notre pénitence, forme un moment après notre inconstance et nos dégoûts ; et, sans que les objets extérieurs s'en mêlent et nous séduisent, la vertu toute seule s'affoiblit dans le cœur même où elle s'étoit d'abord formée.

Cependant une des illusions les plus ordinaires dont le démon se sert pour séduire les âmes qui commencent à servir Dieu, c'est de leur persuader qu'il n'est pas nécessaire de rompre ouvertement avec un certain monde, pour mener une vie chrétienne; qu'on peut se trouver au milieu de ses

plaisirs, sans y prendre part; que le cœur une fois changé, les occasions auparavant funestes à l'innocence, deviennent des objets indifférents; et qu'alors les dangers même, vus de près, ne sont plus que des instructions et des remèdes.

C'est pour confondre une erreur si injurieuse à la piété, que l'Église nous propose aujourd'hui l'exemple de Marie. Prévenue de toutes les bénédictions de la grâce, défendue par le privilége de sa conception miraculeuse, ayant la promesse de Dieu pour garant de son innocence, elle ne se voit en sûrete que loin du monde et de ses périls. La fuite des occasions devance même en elle l'âge, où les périls sont à craindre: la retraite de Nazareth fut le premier asile, où de bonne heure elle mit à couvert de la contagion le trésor de la grâce. Là, séparée du monde; unie à Dieu par les plus saints mouvements d'une charité déjà consommée; héritière des désirs de tous les patriarches ses ancêtres; chargée des vœux de toute la synagogue, elle soupiroit sans cesse après la venue du Libérateur: elle gémissoit sur la désolation de Jérusalem, et sur les infidélités de son peuple: elle conjuroit le Seigneur de visiter enfin Israël dans sa misericorde; et en s'occupant sans cesse de celui qui devoit être le salut de Juda et la lumiere des nations, elle le formoit déjà dans son cœur par la foi, disent les Pères, avant que la vertu du Tres-Haut l'eût formé

dans son sein, par l'opération secrète de sa puissance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de son temps, où le commerce des nations, et la royauté d'un étranger, avoient fort altéré dans la Judée la simplicité des premières mœurs, et l'observance de la loi de Dieu, ne lui firent rien rabattre de l'austérité de ses précautions et de sa conduite. Fille de David, épouse de Joseph, mère du Messie, confiée ensuite au Disciple bien-aimé : dans tous les différents états de sa vie, elle se cache, elle vit loin du monde sous les yeux de Dieu seul ; la prière et la retraite lui paroissent le seul moyen de conserver la grâce reçue. Première instruction.

C'est en effet une erreur, de croire que le monde et ses périls sont bien moins à craindre, depuis qu'on leur offre un cœur changé, et une âme qui s'en défie. Premièrement, vous exposez la grâce reçue ; et c'est une témérité presque toujours punie par la perte du bienfait que vous exposez. Secondement, c'est une ingratitude, et une marque du peu de cas que vous faites des miséricordes du Seigneur sur vous : or l'ingratitude est toujours suivie du refroidissement, et souvent de l'indignation du bienfaiteur. Je pourrois ajouter, que plus la grâce d'une conversion sincère a purifié votre cœur, plus les occasions deviennent pour vous dangereuses. Autrefois, lorsque vous suiviez des routes injustes, vivant dans le commerce des sens et des

passions, votre âme en étoit moins touchée : la familiarité des plaisirs en émoussoit, pour ainsi dire, la vivacité : vous voyiez mille fois le péril sans réflexion, et d'un œil tranquille : le dégoût vous tenoit presque lieu de sûreté : le crime, si j'ose parler ainsi, vous servoit de rempart contre le crime. Mais aujourd'hui que connoissant le don de Dieu, vous vous abstenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaisirs ont pour vous un nouveau venin ; plus vous les fuyez, plus leur présence est à craindre ; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impression sur votre cœur. Un ennemi, qui nous paroît redoutable, nous a déjà à demi vaincus, dès que nous le défions imprudemment : les plus légères occasions, qui à peine autrefois arrêtoient vos regards, vont aujourd'hui blesser votre innocence. Tout ce qu'on s'interdit, commence à devenir plus aimable ; les plaisirs auxquels on a renoncé, s'offrent avec de nouveaux charmes ; le crime désaccoutumé trouve toujours le cœur plus sensible : vous comptez sur votre vertu ; et la vertu elle-même qu'on expose au milieu des périls, est souvent la plus dangereuse tentation de l'âme fidèle.

Jéhu, prince impie, regarde sans être touché, l'orgueilleuse Jézabel, environnée de faste et de volupté, et uniquement attentive à lui plaire ; et David juste et fidèle, voit périr son innocence dans l'indiscrétion d'un seul regard. La vertu est quel-

quefois plus voisine de la chute que le vice même; et vous le permettez ainsi, ô mon Dieu! afin que les âmes qui sont à vous, opèrent leur salut dans la fuite des périls et dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs, si vous êtes touché de Dieu, quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde au milieu duquel vous vivez? Quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, et vous promettre que les occasions les plus séduisantes ne vous surprendroient jamais dans ces moments d'inattention ou de foiblesse, qui voient quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de plusieurs années de vertu; qu'y trouvez-vous qui puisse encore vous plaire? A quoi vous y occupez-vous, qu'à des inutilités dont votre foi gémit en secret? Qu'y entendez-vous, que des discours, ou qui combattent vos nouveaux sentiments, ou qui les affoiblissent? Que sont pour vous ses plaisirs, que des complaisances qui vous coûtent? ses liaisons les plus honorables, que des bienséances qui vous gênent? ses assemblées les plus agréables, que des scènes qui vous embarrassent? qu'est le monde tout entier pour vous, qu'une éternelle contrainte? O âme fidele! s'écrie saint Augustin, que faites-vous donc au milieu d'un monde qui n'est plus fait pour vous? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi?* Que vous seriez malheureuse, si vous aimiez encore le monde! mais que vous l'êtes da-

vantage, si, ne l'aimant plus, vous vous obstinez encore de vivre au milieu de ses périls! Sortez donc de ce monde corrompu; c'est-à-dire, faites-vous-y de nouvelles liaisons, de nouveaux plaisirs, des occupations nouvelles : unissez-vous-y à ce petit nombre d'âmes justes, qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde; c'est dans leur société, dit saint Augustin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure et paisible, cette sûreté, que vous n'avez jamais pu trouver dans les sociétés mondaines. Séparez-vous donc généreusement de ce qu'il ne vous est plus permis d'aimer : ayez la force de fuir ce que la foi vous a déjà fait mépriser; et ne ménagez plus les vains jugements d'un monde qui ne connoît pas Dieu, et qui est déjà lui-même jugé. Seconde précaution, dont Marie va nous fournir le modèle.

Oui, mes Frères, la crainte des jugements humains est le second obstacle que le démon oppose à toutes les saintes inspirations de la grâce. On sent qu'il faudroit faire mille démarches, pour répondre aux mouvements de salut que la bonté de Dieu met dans notre cœur; mais le monde, qui en parlera, qui les condamnera, qui s'en moquera, nous arrête : on le méprise, et on le craint.

Or Marie, persuadée qu'il est impossible d'allier ce que la grâce exige de nous avec les usages et

les assujettissements que le monde nous impose ; et qu'on ne tarde pas d'être infidèle à Dieu, quand on veut tempérer par des égards humains les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point si ses démarches vont paroître singulières aux hommes ; mais si elles sont des moyens nécessaires pour conserver la grâce reçue. Ainsi, quoique la virginité fût un opprobre dans la synagogue, et qu'on regardât comme des personnes dignes du dernier mépris, celles qui renonçoient à l'espérance d'être les mères du Messie : Marie connoissant que c'étoit la voie par où Dieu vouloit la conduire, embrasse cet état humiliant ; et sans avoir égard à sa naissance, à l'espoir de ses proches frustrés par cette résolution, aux discours du monde ravi de trouver quelque chose d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien, pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie et de foiblesse : elle consacre avec foi sa virginité à Dieu, qui la demande, et suit la voix du ciel, sans se mettre en peine des vaines pensées des hommes. Oui, mes Frères, on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injustes du monde.

Et au fond, mon cher Auditeur, vous, qui touché de la grâce, mais trop attentif aux jugements humains, gardez encore des mesures avec un monde que vous n'aimez plus ; que prétendez-vous, en relâchant ainsi en faveur de ses préjugés, mille

choses de la fidélité que vous devez à Dieu? Si vous prétendez par-là éviter ses censures, et le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez. Plus le monde vous trouvera observateur de ses maximes, plus il deviendra censeur de votre piété; plus vous conserverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ses censures : les mêmes complaisances que vous obtiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire, feront le sujet de ses dérisions : il ne blâme dans ceux qui se déclarent pour la piété, que ce qu'il y trouve encore du sien; il se moque de ces âmes flottantes, qui sont de tout, du monde et de la vertu, et qu'on ne sauroit définir; il rit de ceux qui après l'avoir abandonné veulent encore lui plaire; et tout ennemi qu'il est de la vertu, ses censures tombent d'ordinaire, plutôt sur les défauts de la vertu, que sur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement? qu'il soit sincère et universel. Voulez-vous qu'il applaudisse à votre nouvelle pénitence? qu'elle soit proportionnée à vos anciens égarements : qu'il ne vous trouve pas un pénitent sensuel, indolent, tiède, encore à demi mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent, et déclaré sans ménagement pour le vice : qu'il ne puisse pas dire de vous, qu'une vertu commode a succédé à des passions extrêmes;

que vous avez mis la paresse à la place des plaisirs violents; et qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie, qu'un éloignement plus marqué de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez. Tandis que Samson vécut ennemi déclaré des Philistins, et loin de leurs villes, il passa parmi eux pour un homme suscité de Dieu, et destiné à rclever la gloire d'Israël : mais à peine se rapproche-t-il de ce peuple infidèle; à peine fait-il alliance avec lui, et imite-t-il ses mœurs, qu'il devient la fable de Gaza, et sert de jouet public à leurs assemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu. Non-seulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ses usages; mais il exige d'eux plus de modestie, plus de retenue, plus de charité, plus de désintéressement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privation, s'il est possible, que l'Évangile même. Il est sévère jusqu'à l'excès dans les règles qu'il impose aux justes; il leur dispute les plus petits adoucissements; il leur fait un crime des fautes les plus légères; il se scandalise de leurs libertés les plus innocentes; il voudroit les condamner à une retraite éternelle, à une tristesse sans délassement, à une insensibilité entière sur leurs propres intérêts; il voudroit, ce semble, qu'ils ne fussent plus des hommes, pour les mettre au nombre des justes; et son injustice va plutôt

à outrer leurs obligations, qu'à justifier leurs foiblesses. C'est ici que le monde est un docteur austère : les pharisiens taxent d'intempérance les repas innocents de Jésus-Christ ; Michol regarde avec des yeux censeurs les saintes saillies de la joie de David ; les grands de Jérusalem trouvent de l'ambition dans les larmes et les prédictions de Jérémie. Le monde grossit tout, envenime tout, dans les actions des gens de bien : toujours indulgent pour lui-même, il conserve toute sa sévérité pour eux ; comme si en poussant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchoit qu'à se persuader à lui-même qu'ils sont impraticables, et à se justifier les transgressions qui l'en éloignent.

Enfin la dernière précaution dont Marie se sert pour conserver la grâce reçue, est une précaution de reconnoissance continuelle; et c'est ici le troisième écueil à craindre dans une vie nouvelle. On ne sent pas assez la grandeur du bienfait qui nous a retirés du désordre : or ce défaut de reconnoissance prend sa source, premièrement, d'un orgueil secret, qui fait qu'on attribue en partie son changement, à un naturel heureux, à un fonds de droiture et de probité, qui même au milieu de nos désordres nous faisoit rougir du vice, mettoit à nos passions certaines bornes que la plupart des autres pécheurs franchissent, et nous rendoit le devoir respectable dans le temps même que nous le

faisions céder au plaisir. Or Marie, née avec tant d'avantages, et formée, ce semble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raisons des bienfaits de Dieu : *Il a opéré en moi de grandes choses*, dit-elle, *parce qu'il s'est souvenu de sa miséricorde.*[1] Tout retour sur elle-même lui paroîtroit une noire ingratitude : et ne trouvant que sa bassesse qui ait pu attirer sur elle les regards de son Dieu, plus elle s'envisage, plus elle découvre la grandeur du bienfait, et ne trouve en elle-même que de nouvelles raisons de reconnoissance.

Dieu aime qu'on sente tout le prix des grâces qu'il nous fait. Il est jaloux de ses dons, comme de sa gloire ; et rien ne suspend ses miséricordes, comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raisons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux, et sensible au bien, est un don lui-même de la grâce ; quelle injustice de diminuer par-là la grandeur du bienfait, qui a changé notre cœur, et la reconnoissance que nous en devons à notre bienfaiteur ! D'où vient que tant d'autres pécheurs nés encore plus heureusement que nous ; plus portés que nous par le caractère de leur cœur à la pudeur et à l'innocence ; plus touchés de la vertu et des vérités saintes qui l'inspirent : d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaines ; qu'ils continuent d'of-

[1] Luc, I. 49, 54.

fenser un Dieu qu'ils connoissent ; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils respectent ; qu'ils se prètent encore comme malgré eux à la destinée de leurs penchants ; et que malgré même la voix de la nature, qui semble les rappeler au devoir, ils se laissent encore entraîner au monde, et au charme de ses plaisirs criminels ? Que dis-je ? d'où vient que ces inclinations heureuses qu'ils ont portées en naissant, deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence ; que c'est là-dessus qu'ils se promettent toujours une conversion à venir ; que se trouvant plus de sensibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitents, parce qu'ils n'avoient pas vécu endurcis ? Je n'en dis pas assez, mes Frères : examinez ce qui se passe dans le monde, et vous verrez que ce sont d'ordinaire les caractères les plus doux, les plus sensibles, les plus capables de vertu ; les cœurs les plus tendres, les plus sincères, les plus généreux, qui se laissent corrompre par les plaisirs. Qu'avez-vous donc offert, en offrant à la grâce une âme bonne et facile ; que plus de dispositions aux plaisirs, plus d'obstacles à la vertu ? Plus la nature sembloit vous avoir favorisé, plus vous étiez loin du royaume de Dieu ; plus vous devez bénir la main miséricordieuse qui a changé pour vous en moyens de sanctification les mêmes penchants qui, dans les autres, sont le piége de leur innocence ; qui a

tourné votre vivacité pour le plaisir en une sainte ardeur pour la justice ; votre tendresse pour les créatures, en une amoureuse componction pour lui ; vos sensibilités profanes, en de saintes larmes : et s'il vous est permis de jeter quelques regards sur ce naturel heureux que vous avez reçu en naissant, c'est pour vous confondre devant Dieu, de l'avoir fait servir si long-temps à l'injustice, et de n'avoir fait d'autre usage des talents naturels qui vous distinguent des autres hommes, que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime, et dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu, pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes ? un infortuné que vos dons ont rendu plus coupable ; un pécheur, qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes, la source de mes misères ; un monstre d'ingratitude, qui ai pris plaisir d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu, avec tout ce qu'une volonté corrompue peut inspirer de plus extrême pour le vice.

La seconde raison pourquoi ce sentiment de reconnoissance, qui doit être continuel dans les âmes que Dieu a touchées, se ralentit en nous, c'est que le souvenir de nos misères passées s'affoiblit et s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence, nous n'osions presque nous regarder nous-mêmes : les horreurs de notre âme, encore toutes

vives, pour ainsi dire, faisoient frémir notre foi : nos désordres s'offroient encore à nous avec toute leur noirceur : il falloit même qu'un confesseur prudent et charitable les déguisât presque à nos yeux pour rassurer nos frayeurs, et ménager notre foiblesse ; et notre seule tentation alors étoit de trop sentir notre misère. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec nous-mêmes : nos vertus prétendues nous ont caché nos crimes passés; et quelques jours consacrés à des œuvres de pénitence, et des larmes d'un moment, ont effacé de notre souvenir les horreurs d'une vie entière d'iniquité. C'est ainsi que la reconnoissance du bienfait qui nous purifia, s'est affoiblie avec le souvenir des souillures dont nous étions alors couverts.

Telle est la destinée de la plupart des conversions, et de là vient qu'il en est si peu de durables. Dieu veut qu'on sente tous les moments de la vie le prix inestimable de la grâce qui changea notre cœur; et il cesse d'être miséricordieux, dès que vous cessez d'être sensible à ses miséricordes. David, après les rigueurs de sa pénitence, et les larmes de ses cantiques, ne voyoit encore en lui que le meurtrier d'Urie, et le violateur de la sainteté du lit nuptial : son péché depuis long-temps expié, comme une ombre importune, reparoissoit sans cesse à ses yeux ; et ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son règne, ni le nombre de ses vic-

toires, ni sa fidélité depuis constante dans la loi de Dieu, ni son zèle pour la majesté du culte, ni les louanges même des prophètes, qui sembloient avoir oublié sa faute, pour ne se souvenir que de sa piété, et de tant de saintes actions qui l'avoient depuis réparée, n'en avoient pu effacer le souvenir de son esprit et de son cœur : *Et peccatum meum contra me est semper.*[1]

O Dieu! disoit sans cesse ce roi pénitent, quand je rappelle en votre présence la multitude de mes iniquités; les grâces dont vous m'avez toujours favorisé, lors même que je violois votre loi sainte avec plus d'ingratitude et de scandale; mon cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voient plus avec plaisir tout cet éclat et toute cette grandeur qui m'environne : *Cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum.*[2] Oui, Seigneur, tous les plaisirs de la royauté ne sauroient plus égayer ce fonds de tristesse, que la douleur de vous avoir offensé laisse dans mon âme : *Afflictus sum.*[3] Toute la gloire de mon règne ne sauroit remplacer l'humiliation secrète que le souvenir de mes foiblesses me fait sentir devant vous : *Humiliatus sum.*[4] Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur! pour toutes les bénédictions dont vous m'avez toujours prévenu? Vous ne m'avez jamais abandonné dans mes éga-

[1] Ps. 50. 5. — [2] Ibid. 37. 11. — [3] Ibid. vers. 9. — [4] Ibid.

rements ; vous m'avez suscité des prophètes qui m'ont annoncé vos volontés saintes ; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité ; vous m'avez toujours favorisé contre mes ennemis ; vous avez multiplié ma race, et affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maison ; vous m'avez rendu redoutable à mes voisins, et cher à mes peuples : Que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits? et mes larmes pourront-elles jamais suffire pour expier mes crimes, ou pour reconnoître vos grâces? *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?*[1] C'est ainsi que David persévéra jusqu'à la fin, et fit du souvenir continuel de son peché, toute la sûreté de sa pénitence.

Enfin, la dernière raison pourquoi nous laissons affoiblir notre reconnoissance, après les premières démarches d'une conversion, c'est que nous ne faisons pas assez d'attention que Dieu, en changeant notre cœur, nous a préférés à une infinité d'âmes, moins criminelles que nous sans doute, et qu'il laisse cependant encore dans les voies de la perdition.

Or cette préférence que Dieu fait de Marie, non en la retirant du crime, mais en la preservant, devient le motif le plus puissant de sa reconnoissance. Elle se souvient que tandis que le Seigneur néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne

[1] Ps. 115. 12.

jeter les yeux sur la bassesse de sa Servante,[1] la choisir, et la combler de dons et de grâces. C'est cette préférence de miséricorde et de dilection de Dieu envers elle, qui, faisant la plus douce occupation de ses pensées, nourrit sa foi, réveille son amour, affermit sa fidélité.

Rien en effet ne fait mieux sentir le prix de la grâce à une âme, en qui Dieu a opéré un saint dégoût du monde et une horreur de ses égarements passés, que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout sexe, les complices même de ses anciens plaisirs, encore livrés à l'aveuglement et à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle seule est choisie, discernée par une bienveillance singulière de Dieu, retirée de ses désordres, éclairée et appelée à la connoissance de la vérité. Ah! c'est alors que cette âme touchée de la grandeur de ce bienfait : Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu, dit-elle, qui ait pu m'attirer une distinction si singulière de grâce et de miséricorde? Qu'avois-je par-dessus tant d'âmes, que vous laissez périr à mes yeux dans le monde, que plus de misères à guérir, et plus d'opposition à votre grâce? Que vous ai-je fait pour être ainsi préférée? J'ai gardé moins de ménagement dans mes passions; j'ai résisté plus long-temps à vos inspirations saintes; j'étois liée par des chaînes plus

[1] Luc, I. 48.

pesantes et plus honteuses ; voilà, ô mon Dieu, tout mon mérite : une abondance d'iniquité a attiré sur moi une surabondance de grâce : vous avez choisi la plus foible et la plus criminelle de vos créatures, pour faire éclater davantage en moi la puissance de votre bras, et les merveilles de votre miséricorde. O Dieu si propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnoissance le demande, et que l'excès de votre bonté le mérite! Voilà, mes Frères, en quoi consiste cette fidélité de précaution, si nécessaire pour conserver la grâce reçue ; mais à la fidélité de précaution, Marie ajouta une fidélité de correspondance.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est pas assez d'avoir évité par des précautions salutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne ; il faut encore suivre les voies où la grâce nous appelle, et avancer sans cesse dans le chemin du salut, où nous sommes entrés.

Quelles sont en effet les sources les plus ordinaires de nos rechutes? C'est premièrement, de ne pas suivre toute la force et toute l'étendue de la grâce, qui nous a rappelés de l'égarement : c'est en second lieu, de sortir de la voie par où elle vou-

loit nous conduire : c'est enfin, de se décourager en avançant, et s'affoiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre foiblesse nous oppose. Or Marie offre à la grâce une correspondance de perfection, une correspondance d'état, et une correspondance de persévérance qui achève de nous instruire.

Je dis, premièrement, une correspondance de perfection : et c'est ici où Marie apprend aux âmes touchées de leur salut, à ne pas mettre de bornes dangereuses à la grâce, qui les a retirées des égarements du monde et des passions. Jamais aucune créature ne mena sur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite, que cette sainte fille de Juda. Nul reste d'attachement étranger ne partagea ou n'affoiblit jamais dans son cœur l'amour qu'elle eut pour Jésus-Christ ; elle l'aima plus que sa propre réputation, puisque les soupçons de Joseph ne purent tirer de sa bouche un aveu dont son humilité eût été blessée ; plus que sa patrie, puisque sans balancer, elle le suit en Égypte ; plus qu'une gloire humaine, puisque, comme ses autres proches, elle ne le presse pas de se manifester au monde ; plus que son repos, puisqu'elle ne l'abandonne jamais dans ses courses ; enfin plus qu'elle-même, puisqu'elle l'immole sur le Calvaire, et que la tendresse naturelle y cède à la grandeur de sa foi. La grâce l'appeloit aux séparations les plus rigoureuses, aux vertus les plus parfaites, aux dé-

marches les plus héroïques : elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie et plus commune.

Or, rien de plus rare parmi les personnes revenues de leurs égarements, que cette sorte de correspondance à la grâce. Je sais que chacun a son propre don ; que la mesure de la grâce n'est pas la même pour toutes les âmes, et qu'on exigera moins du serviteur à qui on aura moins donné : mais je dis que vous en particulier, que Dieu a touché, vous êtes infidèle à la grâce, en vous abstenant de vos anciens crimes, il est vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tièdes, sensuelles, et communes.

Et voici sur quoi je fonde cette vérité : sur les lumières dont Dieu vous favorise, et qui ont suivi votre pénitence. En ouvrant les yeux sur l'énormité de vos fautes passées, vous les avez ouverts en même temps sur l'étendue de vos devoirs : vous connoissez les règles de la foi : vous voyez jusqu'où l'Évangile pousse le détachement, la haine du monde, le mépris de soi-même, l'amour de la croix, la violence des sens et de l'esprit : vous voyez sur la plupart des usages les plus établis dans le monde, mille choses que les mondains ne voient pas : à chaque action vous discernez le meilleur, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire, ce qu'il faudroit faire pour entrer dans l'esprit de la foi. Or je dis, que vous serez jugé sur ce que vous aurez

connu ; et que devant Dieu vos lumières seront la mesure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité, sur les sentiments que Dieu vous donne. Car, rappelez ici ces premiers moments de pénitence, où vous commençâtes à détester les égarements de votre vie passée ; vous sentîtes un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour les saintes austerités ; vous gémissiez au fond du cœur des engagements qui vous lioient encore au monde, des plaisirs qu'il falloit encore s'y permettre, des usages qu'une certaine bienséance vous obligeoit de suivre : vous vous disiez à vous-même qu'une âme chrétienne devoit bannir ces restes de mondanité ; mais qu'une âme pécheresse, condamnée comme vous aux larmes de la pénitence, devoit regarder ces mœurs adoucies comme des crimes. N'est-il pas vrai que malgré la foiblesse qui vous a fait persévérer jusqu'ici dans cet état, ces sentiments de foi ne se sont pas encore effacés de votre cœur ; que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté et votre infidélité aux grâces reçues ; que vous sentez qu'il manque encore quelque chose à ce que Dieu demande de vous ; que malgré l'erreur publique, qui loue votre piété, vous sentez encore devant Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grâce vous appelle ; et que les louanges des hommes, qui supposent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que

rendre votre condamnation plus sévère? N'est-il pas vrai que toute votre vie, quoique innocente aux yeux des hommes, n'est qu'une suite de remords; que vous ne goûtez pas cette paix de l'innocence, qui est le plus doux fruit de la grâce, et que vous abstenant du crime, vous êtes cependant privé de toutes les consolations de la vertu?

Or, la vocation du ciel est écrite, pour ainsi dire, dans les inquiétudes de votre âme. Si cette vie toute naturelle, encore à demi mondaine, que vous menez, étoit la situation où Dieu vous veut; si la grâce ne vous appeloit pas à une séparation du monde plus entière, à une vigilance plus sévère sur vos sens; vous seriez tranquille dans votre état; vous n'y éprouveriez que ces désirs d'un état encore plus parfait, inséparables de la justice chrétienne; vous n'y sentiriez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui sans cesse voudroit prendre son essor pour s'élever au-dessus de lui-même, et qui à l'instant est rentraîné par sa propre foiblesse: vous goûteriez combien il est doux d'être à Dieu, et de le servir: votre vertu n'est triste et inquiète, que parce qu'elle est tiède et infidèle. Un autre, peut-être appelé à un moindre degré de grâce et de justice, se préservera de toute chute grossière dans cet état d'imperfection; ses penchants moins vifs, son caractère moins extrême, son cœur moins aisé à émouvoir, ne trou-

vera pas dans les mêmes périls, au milieu desquels vous vivez, les mêmes écueils. Mais pour vous, dont les inclinations plus fragiles, l'âme plus susceptible d'impressions, ne peut être en sûreté que loin des périls, et défendue par toutes les précautions de la foi ; vous sentirez insensiblement votre vertu s'affoiblir, votre horreur pour le vice diminuer : chaque jour ajoutera un nouveau degré à votre foiblesse : chaque objet affoiblira votre cœur par de nouvelles impressions : chaque victoire même que vous remporterez, diminuera vos forces ; et vous tomberez d'autant plus dangereusement, que mille chutes invisibles avoient dejà précédé dans votre cœur, avant qu'un abandon sensible de Dieu vous eût fait apercevoir à vous-même que vous étiez tombé. On n'est pas long-temps fidèle, quand on n'est pas dans l'état où Dieu nous demande.

Enfin, j'établis cette vérité sur vos mœurs passées : voulez-vous savoir quelles doivent être les bornes de votre vertu? rappelez quelle avoit été la mesure de vos vices. La règle est sûre : faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime ; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet enivrement, cet oubli de vos intérêts et de votre gloire, ces delicatesses dans vos engagements profanes, ce cœur toujours occupé de ses passions, et se faisant une félicité de ses peines ; voilà ce que vous aviez été

pour le monde : soyez tel pour Jésus-Christ : donnez à votre cœur des objets plus saints ; mais laissez-lui pour un Dieu, qui seul est digne d'être aimé, la même vivacité, la même constance, la même délicatesse que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne sais quoi d'héroïque dans vos passions déplorables ; d'être plus sincère, plus généreux, plus fidèle, plus grand que le reste des hommes : servez Jésus-Christ avec la même noblesse, sans crainte, sans ménagement, sans partage, sans bassesse : portez la même grandeur d'âme aux pieds de ses autels : ne vous bornez pas à un genre de vertu foible et vulgaire, et ne dégradez pas votre cœur en le donnant à Jésus-Christ ; lui dont la grâce l'élève et l'ennoblit, lorsqu'il est rampant et timide.

Oui, mes Frères, les passions dans les personnes d'un certain rang surtout, sont toujours vives, éclatantes, extrêmes ; la pénitence, foible, languissante, timide. On revient des égarements grossiers ; on règle ses mœurs, on se réconcilie avec les choses saintes ; mais on ne répare pas le passé. On protégera, si vous voulez, les gens de bien ; on les honòrera de sa familiarité ; on secondera leur zèle ; on protégera des entreprises utiles à la piété : mais on ne connoît pas les larmes, les rigueurs, les saints renoncements, et les sacrifices de la pénitence. On a les vertus publiques, dont

l'amour-propre ne souffre rien ; on n'a pas les personnelles, qui seules réforment l'homme intérieur, et opèrent le véritable changement du cœur. Telle est la pénitence des grands surtout : ils deviennent plus favorables à la piété ; mais ils ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes : ils sont plus religieux ; mais ils ne sont pas pénitents. Or, la première chose que Dieu demande d'un pécheur, quelque élevé qu'il soit dans le monde, sont ses soupirs, ses larmes, et ses souffrances. David ne se contenta pas de conduire l'arche sainte en triomphe à Jérusalem, d'avoir amassé à grands frais les matériaux d'un temple magnifique, d'honorer la sainteté de Nathan et du pontife Abiathar : il pleura son péché sous la cendre et sous le cilice : il interrompit mille fois son sommeil pour arroser son lit de ses larmes, et confesser devant le Seigneur l'énormité et l'ingratitude de sa chute : il passa le reste de ses jours dans des sentiments de componction et d'amertume, et ne crut pas que son élévation le dispensât des règles essentielles de la pénitence. Il faut souffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles ; et vos passions ne sont encore qu'à demi éteintes, tandis qu'elles ne sont pas encore punies.

Voilà des règles de foi et d'équité : jugez-vous là-dessus. Ce n'est pas assez d'être sorti de Sodome, et des voies de l'iniquité; il faut suivre la grâce jus-

qu'où elle veut nous conduire. Loth étoit sorti de cette ville réprouvée, que Dieu venoit de livrer aux flammes de sa vengeance; mais ce n'étoit là que le commencement de son salut : l'ange veut le mener jusqu'au haut de la montagne; il n'ose le suivre : la difficulté du chemin alarme sa foiblesse; il demande qu'il lui soit permis de s'arrêter à côté, dans une ville située sur le penchant : *Quia nec possum in monte salvari :.... est civitas juxtà,*[1] Il croit par ce tempérament s'être mis en sûreté, avoir évité et le péril de Sodome et la fatigue de la montagne; mais les tempéraments en matière de devoir sont toujours dangereux : Dieu l'abandonne; il tombe dans l'ivresse, et donne lieu au plus détestable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui se repose, et la vertu qui s'égare; et quand on ne fuit qu'à demi le vice, on est bien près de le retrouver encore sur ses pas. Première infidélité, qui rend la grâce de la conversion inutile.

La seconde, c'est de se frayer à soi-même des voies selon sa vanité ou son caprice, et ne pas suivre celles par où la grâce vouloit nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correspondance d'état. Élevée au degré le plus sublime de la grâce, et en droit d'aspirer aux voies les plus extraordinaires, elle ne sort pas de la voie simple et naturelle de son état : toute sa piété se borne à élever

[1] Gen. 19. 19, 20.

son Fils avec un soin religieux dans sa retraite de Nazareth ; à rendre à Joseph les devoirs de respect et d'obéissance qu'un lien sacré exigeoit d'elle ; à monter tous les ans à Jérusalem, pour y célébrer la pâque avec son peuple ; à se soumettre aux observances communes de la loi. Toujours fidèle à suivre la grâce dans les divers événements de sa vie, elle ne se dit jamais à elle-même, qu'une situation différente seroit plus favorable à la piété ; elle ne trouve jamais dans les circonstances où Dieu la place, des raisons pour justifier ce que Dieu condamne ; et la voie par où la grâce la conduit, lui paroît toujours la plus propre au salut. Or, c'est ici où les plus saintes intentions s'abusent, et où la piété elle-même devient souvent notre plus dangereuse illusion : personne presque ne veut aller à Dieu par la voie que sa grâce elle-même lui a marquée.

Il en est qui trouvent toutes les autres croix légères, excepté celles que la Providence leur ménage. Ils ne seroient pas si touchés de la perte de leurs biens et de leur fortune ; mais ils ne peuvent se taire sur la mauvaise foi d'un ennemi, qui les flétrit, et qui les calomnie : ce sont là des ressentiments qui paroissent justes : on seroit fidèle partout ailleurs, où la main de Dieu ne nous place pas ; ici, qui étoit la seule voie par où la grâce vouloit nous sanctifier, on sort des mains de la Providence, et on se soustrait à ses ordres.

Au milieu du monde et de la cour, où notre état nous appelle, on se dit à soi-même, que dans la retraite et loin des périls on seroit plus fidèle : au fond de la retraite, où le devoir quelquefois nous retient, on se persuade que la piété seule, et livrée à elle-même, languit et se relâche, et que le commerce des gens de bien, et les secours publics de la vertu l'amusent et la soutiennent. Dans les soins publics, une condition privée paroît plus propre au salut : est-on personne privée? l'inutilité devient un prétexte spécieux, et on croit qu'une vie désoccupee ne peut presque être innocente. Sous le joug du mariage, on se plaint que les antipathies inséparables presque d'un assujettissement durable et mutuel, mettent un obstacle invincible au salut; dans un état de liberté, on se figure qu'un établissement fixeroit le cœur, et serviroit de frein aux passions insensées. Chacun transporte les devoirs essentiels dans l'état où il n'est pas; nul n'est fidèle à la grâce de son état propre. Seigneur, disoient les Israélites dans le désert, est-ce pour nous creuser des tombeaux, que vous nous avez conduits dans ces lieux arides? donnez-nous à combattre des ennemis, dont nous puissions nous défendre, et non pas des rochers brûlants, et la faim et la soif qui nous dévore : *Cur eduxisti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem fame?* [1] Seigneur,

[1] Exod. 16. 3.

disoient les mêmes Israélites sortis du désert, et arrivés dans le pays de Chanaan, pourquoi nous avez-vous tirés du désert ? nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage ; ici, nous allons être la proie de ces peuples vaillants et innombrables qui nous environnent ; et vous nous menez dans une terre toute couverte de géants et de monstres qui dévorent ses habitants : *Terra devorat habitatores suos.*[1] Dans le désert, où il ne falloit que de la patience, la valeur et la force dans les combats leur paroissoient aisées : dans la Palestine, où il étoit question de combattre, il leur sembloit plus doux de souffrir les incommodités du désert. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que par une illusion perpétuelle nous nous fuyons toujours nous-mêmes, et qu'infidèles à l'état où votre main nous place, nous substituons au devoir présent, qui seroit pénible à la nature, des sacrifices chimériques qui flattent l'imagination, et qui ne coûtent rien au cœur.

Enfin à cette correspondance d'état, Marie ajoute une correspondance de persévérance. Elle offrit jusqu'à la fin à toutes les rigueurs de Dieu sur elle, une foi toujours plus vive et plus constante. Si Jésus-Christ encore enfant, pour éprouver, ce semble, sa tendresse, se dérobe à ses yeux et se cache dans le temple ; loin de se rebuter, elle court,

[1] Num. 13. 33.

comme l'épouse après son bien-aimé qu'elle a perdu; et ses empressements ne finissent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux noces de Cana, la réponse de Jésus-Christ, si dure en apparence, ne décourage point sa foi; et elle attend tout de lui dans le moment même où il semble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle; et sa fidélité, fondée sur des règles solides, ne dépend pas des différentes conduites de Jésus-Christ à son égard.

D'ordinaire on n'est soutenu dans un commencement de piété, que par un certain goût sensible, qui accompagne presque toujours les premières démarches d'une nouvelle vie; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature, autant que de la grâce, et qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur foible et timide, que dans une plénitude d'amour et de componction. Aussi ce goût venant bientôt après à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même : on s'affoiblit, on perd courage; on regarde derrière soi; on n'est pas loin d'une rechute; on retombe : telle est la destinée de la plupart des âmes. Leur piété est une piété toute de goût et de sensibilité; un je ne sais quel attrait inséparable de la nouveauté, et qui a toujours bien plus d'empire sur les âmes légères et inconstantes : ce n'est pas une conviction réelle et profonde des vérités saintes, une terreur

véritable des jugements de Dieu, une sainte horreur d'elles-mêmes, un mépris héroïque du monde et de ses plaisirs, un changement universel du cœur; et de là, ces tristes scènes qui attristent l'Église, qui déshonorent la vertu, et qui se passent tous les jours à nos yeux; de là, ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'âmes, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ses plaisirs.

Or, quand on se donne à Dieu, mes Frères, il faut s'attendre à des dégoûts et à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui-même nous impose; fonder sa fidélité, non sur le goût qui passe, mais sur les règles saintes, sur les maximes de la foi, sur la vérité qui ne passe point: se convaincre dans la lumière de Dieu, que le monde est un songe; que le péché est le seul malheur de l'homme; que l'innocence est le vrai bonheur même de la terre; que les biens et les maux présents ne sont pas des biens et des maux véritables; que nos titres, nos dignités, en un mot, que tout ce que nous sommes aux yeux des hommes, périra avec les hommes, mais que nous ne serons éternellement que ce que nous sommes aux yeux de Dieu. Le goût passe; mais la vérité demeure toujours. Et au fond, le monde, auquel vous avez renoncé, n'avoit-il pas ses dégoûts et ses amertumes? ses plaisirs n'a-

voient-ils pas leurs moments d'ennui et de tristesse? les voies des passions, dont vous êtes sorti, étoient-elles toujours semées de fleurs? vous avez pu aimer si long-temps le monde perfide, injuste, pénible, ennuyeux, rebutant, et au premier moment de dégoût, vous vous lasseriez de la vertu et de l'innocence? O âme fidèle! est-ce que les dégoûts de la vertu sont plus insupportables que ceux du crime? Mais ceux-ci laissent au fond du cœur je ne sais quoi de sombre et de funeste, qui fait qu'on ne peut se supporter soi-même; ils répandent un torrent d'amertume sur tout l'intérieur de la conscience; ils ne laissent au pécheur aucune ressource au dedans de lui; et en le rendant à lui-même, ils lui rendent tous ses malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne sont que des agitations superficielles, qui laissent toujours au fond de la conscience une paix et une tranquillité secrète : ce sont des nuages passagers, qui dérobent pour un moment à une âme son Seigneur et son Dieu, mais qui n'éteignent pas en elle les lumières de la foi qui luit encore dans ce lieu obscur, et qui la console en secret de ses peines.

Voyez-en la différence dans les livres saints. Saül, lassé de lui-même et de ses crimes, est un infortuné qui ne peut plus porter le poids de sa conscience : il se tourne de tous les côtés, et rien

ne peut calmer les fureurs de son âme : la harpe d'un berger amuse sa tristesse, mais ne la guérit point : les enchantements d'une pythonisse fascinent ses yeux, mais ne peuvent tromper son cœur : les spectacles de la royauté diversifient son ennui, mais n'endorment pas ses noirs chagrins : il cherche à se séduire, et il ne le peut pas : il se fuit, et partout il se retrouve : partout il porte avec lui ses inquiétudes et ses dégoûts ; et loin d'adoucir dans les plaisirs qui l'environnent, l'amertume de son âme, il répand cette amertume sur tous les plaisirs qui pourroient l'adoucir. Telles sont les inquiétudes du crime.

David au contraire, éprouvant ces dégoûts auxquels Dieu livre quelquefois les âmes justes : Quand est-ce, ô mon Dieu, dit-il, que vous verserez dans mon âme ces consolations indicibles, qui font sentir à un cœur qui vous aime, combien vous êtes doux, et combien il est heureux d'être à vous. *Quando consolaberis me?*[1] Ah ! si votre loi sainte ne me soutenoit dans cet état d'obscurcissement et de peine, je ne pourrois me défendre contre moi-même, et ma foiblesse l'emporteroit bientôt sur la grandeur de vos bienfaits, sur la vérité de vos promesses, et sur la fidélité que je vous ai mille fois jurée : *Nisi quod lex tua meditatio mea est, tunc forte periissem in humilitate mea.*[2] L'un, abandonné de

[1] Ps. 118. 82. — [2] Ibid. vers. 92.

Dieu, et lassé de lui-même, ne trouve plus de ressource que dans les horreurs de sa propre conscience; l'autre, éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de son cœur, porte avec lui une consolation à toutes ses peines : en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaisirs; le juste ne perd rien en ne perdant que les consolations sensibles de la vertu, parce qu'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu! qu'il est aisé en effet de se consoler, quand on vous possède encore! que les amertumes mêmes de la vertu sont bien préférables à toutes les fausses joies du crime! et que les rigueurs dont vous éprouvez les âmes fidèles, sont bientôt compensées par des consolations que le monde ne connoît pas, et qu'il ne sauroit donner! Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui Marie : heureux! si offrant comme elle une correspondance fidèle à la grâce, nous en méritons la consolation dans le ciel.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur. Joan. 1. 23.

SIRE,

C'EST afin de pouvoir entrer dans nos cœurs, que Jésus-Christ nous fait annoncer par Jean-Baptiste, que nous ayons à lui préparer les voies, en écartant tous les obstacles qui élèvent comme un mur de séparation entre sa miséricorde et notre misère. Or, ces obstacles, ce sont les crimes dont nous nous souillons si souvent, qui subsistent toujours, parce qu'il faudroit les expier par la pénitence, et nous ne les expions pas : ces obstacles, ce sont les passions auxquelles notre cœur insensé

se laisse emporter, qui sont toujours vivantes, parce que pour les détruire il faudroit les combattre, et nous ne les combattons pas : ces obstacles, ce sont ces occasions contre lesquelles notre innocence a échoué tant de fois, et qui sont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos résolutions, parce qu'au lieu de céder au penchant secret qui nous entraîne vers elles, il faudroit les fuir, et nous ne les fuyons pas : en un mot, la vraie et l'unique manière de préparer à Jésus-Christ la voie de nos cœurs, c'est de changer de vie, et de nous convertir sincèrement.

Mais quoique l'affaire de notre conversion soit la plus importante dont nous puissions être chargés ici-bas ; puisque ce n'est que par-là que nous pouvons attirer Jesus-Christ dans nos cœurs : quoique ce soit l'unique qui nous intéresse véritablement ; puisque notre bonheur eternel en dépend : cependant, ô aveuglement déplorable ! ce n'est jamais une affaire pressée pour nous ; elle est toujours renvoyée à un autre temps, comme si les temps et les moments étoient en votre disposition. Qu'attendez-vous, Chrétiens, mes Frères? Jesus-Christ ne cesse de vous faire prédire par ses ministres les malheurs qui menacent votre impénitence, et le délai de votre conversion : depuis long-temps il vous annonce par notre bouche, que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Il ne se contente pas même de vous avertir en public par la voix de ses ministres ; il vous parle au fond de vos cœurs, et vous dit sans cesse en secret : N'est-il pas temps enfin de sortir du crime où vous êtes abîmé depuis tant d'années, et d'où il n'est presque plus qu'un miracle qui puisse vous retirer? N'est-il pas temps de rendre la paix à votre cœur, d'en bannir ce chaos de passions, qui ont fait tous les malheurs de votre vie; de vous préparer du moins quelques jours heureux et tranquilles, et après avoir tant vécu pour un monde qui vous a toujours laissé vide et inquiet, vivre enfin pour un Dieu, qui seul peut mettre la joie et la tranquillité dans votre âme? Ne voulez-vous pas enfin penser à vos intérêts éternels, et après une vie toute frivole, revenir au vrai, et prendre en servant Dieu, le seul parti sensé que l'homme puisse prendre sur la terre? N'êtes-vous pas lassé de vous soutenir vous-même contre les remords qui vous déchirent, contre la tristesse du crime qui vous accable, contre le vide du monde qui vous poursuit partout? et ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs et vos inquiétudes avec vos crimes?

A cette voix secrète qui s'élève depuis long-temps au fond de nos cœurs, que répondons-nous? quels prétextes opposons-nous? Premièrement, que Dieu ne nous donne pas encore les secours nécessaires pour sortir de l'état malheureux où nous vivons :

secondement, que nous sommes actuellement trop engagés dans les passions pour penser à une nouvelle vie. C'est-à-dire, que nous nous formons deux prétextes pour différer notre conversion : le premier tiré du côté de Dieu, le second pris dans nous-mêmes. Le premier, qui nous justifie en accusant Dieu de nous manquer; le second, qui nous rassure en nous accusant nous-mêmes de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainsi nous différons notre conversion, parce que nous croyons que les grâces nous manquent, et que Dieu ne veut pas encore de nous; nous différons notre conversion, parce que nous nous flattons que nous serons un jour un peu plus revenus du monde et des passions, et plus en état de commencer une vie plus régulière et plus chrétienne : deux prétextes qui sont tous les jours dans la bouche des pécheurs, et que je me propose de combattre après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglements, et tâchent de rendre sa sagesse et sa bonté responsables de leurs foiblesses injustes. On peut dire que cet aveuglement entra dans le monde avec le péché: le premier homme ne chercha point ailleurs l'ex-

cuse de son crime; et loin d'apaiser, par un humble aveu de sa misère, le Seigneur auquel il venoit de désobéir, il l'accusa d'avoir été lui-même, en l'associant à la femme, la cause de sa désobéissance.

Et voilà, mes Frères, l'illusion de presque toutes les âmes qui vivent dans le crime, et qui renvoient à l'avenir la conversion que Dieu demande d'elles. Elles nous redisent sans cesse que la conversion ne dépend pas de nous; que c'est au Seigneur à changer leur cœur, et à leur donner la foi et la grâce qui leur manque. Ainsi elles ne se contentent pas de l'irriter en différant de se convertir; elles l'insultent même en l'accusant de leur endurcissement et du délai de leur pénitence. Confondons aujourd'hui l'égarement et l'impiété de cette disposition; et pour rendre l'âme criminelle plus inexcusable dans son impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous vous convertiriez si vous aviez la foi, si vous étiez bien persuadé de la religion; mais que la foi est un don de Dieu, que vous l'attendez de lui seul, et que dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coûtera pas beaucoup de commencer tout de bon, et de prendre votre parti. Premier prétexte; on n'a pas la foi, et c'est à Dieu seul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord, comment l'avez-vous donc perdue cette foi si précieuse? Vous

l'aviez reçue dans votre baptême; une éducation chrétienne l'avoit conservée dans votre cœur; elle avoit crû avec vous; c'étoit un talent inestimable que le Seigneur vous avoit confié, en vous discernant de tant de nations infidèles, et en vous marquant du sceau du salut au sortir du sein de votre mère. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu? qui a effacé de dessus votre front ce signe d'élection éternelle? n'est-ce pas le déréglement des passions, et les ténèbres qui en ont été la juste peine? doutiez-vous de la foi de vos pères avant que d'être impudique et dissolu? n'est-ce pas vous-même qui avez éteint dans la boue ce flambeau céleste que l'Église en vous régénérant vous a mis à la main, pour vous servir de guide à travers les ténèbres et les périls de cette vie? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu de la dissipation que vous avez faite de ses grâces? c'est à lui à vous redemander son propre don; à vous faire rendre compte du talent qu'il vous avoit confié; à vous dire: Serviteur injuste et ingrat, qu'avois-je fait pour les autres, que je n'eusse fait pour vous? J'avois embelli votre âme du don de la foi, et du caractère de mes enfants: vous avez jeté cette pierre précieuse devant des animaux immondes: vous avez éteint la foi et la lumière que j'avois mise au dedans de vous: je l'ai conservée long-temps malgré vous-même dans votre cœur: je l'ai fait survivre à tous les efforts im-

pies que vous avez faits pour l'éteindre, parce qu'elle étoit devenue incommode à vos désordres : vous savez ce qu'il vous en a coûté pour secouer le joug de la foi, et en venir au point où vous êtes : et ce terrible état, qui est la plus juste peine de vos crimes, en deviendroit aujourd'hui la seule excuse? Et vous dites que ce n'est pas votre faute que de manquer de foi, puisqu'elle ne dépend pas de l'homme, vous qui avez eu tant de peine à l'arracher du fond de votre âme? Et vous prétendez que c'est à moi à vous la donner, si je veux que vous me serviez, moi qui vous la redemande, et qui ai tant de lieu de me plaindre que vous l'ayez perdue? Entrez en jugement avec votre Seigneur, et justifiez-vous, si vous avez quelque chose à lui répondre.

Et pour mieux vous faire sentir, mon cher Auditeur, toute la foiblesse de ce prétexte : vous vous plaignez que vous manquez de foi : vous dites que vous souhaiteriez de l'avoir ; que rien n'est plus heureux que d'être vivement persuadé, et que rien ne coûte dans cet état. Mais si vous souhaitez d'avoir la foi; si vous croyez que rien n'est plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités du salut, et de l'illusion de tout ce qui se passe; si vous enviez la destinée des âmes qui sont parvenues à cet état souhaitable; si cela est, voilà donc la foi que vous attendez, et que vous croyez avoir

perdue. Que vous faut-il connoître encore de plus pour finir une vie criminelle, que le bonheur de ceux qui en sont sortis pour travailler à leur salut? Vous dites que vous souhaiteriez d'avoir la foi : mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être souhaitée ; du moins vous en avez assez pour connoître que le plus grand bonheur de l'homme est de tout sacrifier à ses promesses. Or, les âmes qui reviennent tous les jours à Dieu, n'y sont pas attirées par d'autres lumières : les justes qui portent son joug, ne sont pas soutenus et animés par d'autres vérités : nous-mêmes qui le servons, n'en connoissons pas davantage.

Cessez donc de vous séduire vous-même, et d'attendre ce que vous avez déjà. Ah! ce n'est pas la foi qui vous manque, c'est la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impose : ce ne sont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce sont vos passions. Vous ne vous connoissez pas vous-même ; vous êtes bien aise de vous persuader que vous manquez de foi, parce que ce prétexte que vous opposez à la grâce est moins humiliant pour l'amour-propre, que celui des vices honteux qui vous retiennent. Mais remontez à la source ; vos doutes ne sont nés que de vos déréglements : réglez donc vos mœurs, et la foi ne vous offrira plus rien que de certain et de consolant : soyez chaste, pudique, tempérant, et je vous réponds de la foi que vous croyez avoir per-

due : vivez bien, et il ne vous en coûtera plus rien de croire.

Et une preuve que je vous dis vrai, c'est que si, pour revenir à Dieu, il ne devoit vous en coûter que de soumettre votre raison à des mystères qui nous passent ; si la vie chrétienne ne vous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre ; si la foi ne proposoit point de devoirs pénibles à remplir; si pour changer de vie, il ne falloit pas renoncer aux passions les plus vives et aux attachements les plus chers ; si c'étoit ici une affaire purement d'esprit et de croyance, et que le cœur et les penchants n'y souffrissent rien, vous n'auriez plus de peine à vous rendre ; vous regarderiez comme des insensés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure spéculation qu'il n'en coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La foi ne vous paroît donc difficile, que parce qu'elle règle les passions, et non parce qu'elle propose des mystères. C'est donc la sainteté de ses maximes qui vous révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets : vous êtes donc corrompu ; mais vous n'êtes pas incrédule.

Et en effet, malgré vos doutes prétendus sur la foi, vous sentez que l'incrédulité déclarée est un parti affreux ; vous n'oseriez vous y fixer : c'est un

sable mouvant sous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trouvez point de consistance, et où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme et assuré : vous dites tous les jours vous-même qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu ; qu'au fond, quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; et que dans une incertitude même effective des vérités de la foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr et le plus sage. Votre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, et qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel et effectif sur la foi, et une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes : vos incertitudes sont donc plutôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'ayez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre ; travaillez plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire et qui vous condamne. Revenez à votre cœur ; réconciliez-vous avec vous-même ; laissez parler une conscience qui plaide encore sans cesse au dedans de vous pour la foi contre vos propres déréglements ; en un mot, écoutez-vous vous-même, et vous serez fidèle.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne falloit que croire, il n'en coûteroit pas beaucoup. C'est ici un second prétexte des pécheurs qui diffèrent; c'est la grâce qui manque, et on l'attend : la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme, et c'est à Dieu seul à changer le cœur.

Or, je dis que ce prétexte si vulgaire, si souvent répété dans le monde, et dans la bouche presque de tous ceux qui vivent dans le crime; si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste ; si nous avons égard à Dieu, à qui il s'en prend, il est téméraire et ingrat; si nous l'examinons en lui-même, il est insensé et insoutenable.

Premièrement, si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste; car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne sentez aucun goût pour la dévotion, et qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais, plein de passions comme vous êtes, êtes-vous raisonnable d'attendre et d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété? Vous voulez que votre cœur, encore plongé dans le désordre, sente les douceurs pures et les attraits chastes de la vertu? Vous ressemblez à un homme qui ne se nourriroit que de fiel et d'absinthe, et qui se plaindroit après cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'est à Dieu à vous donner du goût pour son service, s'il veut que vous le serviez, vous

qui abrutissez tous les jours votre cœur par des excès indignes ; vous qui mettez tous les jours un nouveau chaos entre Dieu et vous par de nouveaux déréglements ; vous enfin qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre âme, par de nouvelles débauches, ces sentiments mêmes de vertu naturelle, ces impressions heureuses d'innocence et de régularité nées avec nous, qui auroient pu servir à vous rappeler à la vertu et à la justice. O homme! n'êtes-vous donc injuste que lorsqu'il s'agit d'accuser la sagesse et la justice de votre Dieu ?

Mais je dis plus : quand Dieu opéreroit dans votre cœur ce goût et ces sentiments de salut que vous attendez ; dissolu et corrompu comme vous êtes, sentiriez-vous seulement l'opération de sa grâce ? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous, dissipé comme vous êtes par les plaisirs d'une vie toute mondaine ? quand il vous toucheroit, ce sentiment de grâce auroit-il quelque suite pour votre conversion, éteint qu'il seroit d'abord par la vivacité et l'emportement des passions profanes ? Et en effet, il opère encore dans votre cœur, ce Dieu plein de longanimité et de patience ; il répand encore au dedans de vous les richesses de sa bonté et de sa miséricorde. Ah ! ce n'est pas sa grâce qui vous manque : mais vous la recevez dans un cœur si plein de corruption et de misère, qu'elle n'y fait

rien, pour ainsi dire, qu'elle n'y excite rien; c'est une étincelle de feu, qui tombe dans un abîme de boue et de puanteur, et qui s'éteint dans le moment même qu'elle est tombée.

Rentrez donc en vous-même, mon cher Auditeur, et comprenez toute l'injustice de vos prétextes. Vous vous plaignez que Dieu vous manque, et que vous attendez sa grâce pour vous convertir: mais est-il un pécheur dans la bouche de qui cette plainte soit plus injuste que dans la vôtre? Rappelez ici tout le cours de votre vie; suivez depuis le premier âge jusques aujourd'hui. Le Seigneur vous avoit prévenu dès votre enfance de ses bénédictions: il avoit mis en vous un naturel heureux, une âme bonne et toutes les inclinations les plus favorables à la vertu: il vous avoit ménagé, dans l'enceinte même d'une famille, des secours et des exemples domestiques de foi et de piété. Les miséricordes du Seigneur ont été encore plus loin: il vous a préservé de mille périls: il vous a fait survivre à des occasions, où les malheurs de la guerre ont vu périr à vos côtés vos amis, et peut-être les complices de vos désordres: il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les afflictions, les dégoûts et les disgrâces: il vous a enlevé les objets criminels de vos passions dans le temps même que votre cœur y tenoit plus fortement: il a conduit votre destinée avec tant de miséricorde, que vos passions ont tou-

jours été traversées de mille obstacles ; que vous n'avez jamais pu parvenir à l'accomplissement de tous vos souhaits criminels, et qu'il a toujours manqué quelque chose à votre bonheur injuste : il vous a formé des engagements et des devoirs sérieux, qui vous ont imposé malgré vous l'obligation d'une vie sage et réglée devant les hommes : il n'a pas permis que votre conscience se soit endurcie dans le déréglement ; et vous n'avez jamais pu réussir à calmer vos remords et à vivre tranquille dans le crime : il n'y a pas eu de jour, où vous n'ayez senti le vide du monde et l'horreur de votre état : au milieu même de vos plaisirs et de vos excès, la conscience s'est réveillée, et vous n'avez calmé vos inquiétudes secrètes qu'en vous promettant un changement à venir. Un Dieu juste et miséricordieux vous presse, et vous poursuit partout, depuis que vous l'avez abandonné : il s'est attaché à vous, dit un prophète, comme le ver s'attache au vêtement, pour ronger sans cesse votre cœur, et vous faire de l'importunité de sa morsure, un remède salutaire. A l'heure même que je vous parle, il opère au dedans de vous, et ne met dans ma bouche ces vérités saintes, et ne m'envoie ici vous les annoncer, que pour vous rappeler peut-être vous seul. Qu'est donc votre vie tout entière, qu'un enchaînement de grâces? Qui êtes-vous vous-même, qu'un enfant de dilection et l'ouvrage des

miséricordes du Seigneur? Injuste que vous êtes! et vous vous plaignez après cela que sa grâce vous manque, vous sur qui seul le Seigneur semble jeter des regards sur la terre; vous dans le cœur de qui il opère si continuellement, comme s'il n'avoit que vous seul à sauver de tous les hommes; vous pour qui seul il semble ménager la plupart des événements qui arrivent autour de vous; vous en un mot, dont tous les moments sont de nouvelles grâces, et dont le plus grand crime sera d'en avoir trop reçu, et d'en avoir toujours abusé.

Mais pour achever de vous confondre, sur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grâce vous manque? Vous le dites sans doute, parce que vous sentez qu'il vous en coûteroit trop dans l'état où vous êtes pour revenir à Dieu. Mais vous croyez donc qu'avoir la grâce, c'est se convertir sans qu'il en coûte rien, sans qu'on se fasse aucune violence, sans s'en apercevoir presque soi-même? vous croyez donc qu'avoir la grâce, c'est n'avoir plus de passions à combattre, plus de chaînes à rompre, plus de tentations à surmonter; que c'est renaître par la pénitence, sans pleurs, sans douleur, sans difficulté? Ah! je vous réponds que sur ce pied-là vous ne l'aurez jamais cette grâce chimérique : car il vous en coûtera toujours pour vous convertir; il faudra toujours, quelle que puisse être la grâce,

faire des efforts héroïques, réprimer vos penchants, vous arracher aux objets les plus chers, et sacrifier tout ce qui vous captive encore. Voyez s'il n'en coûte rien à ceux qui reviennent tous les jours à Dieu ; et cependant ils ont la grâce, puisque c'est elle qui les délivre et change leur cœur. Informez-vous d'eux si la grâce aplanit tout, facilite tout ; si elle ne laisse plus rien à souffrir à l'amour-propre. Demandez-leur s'ils n'ont pas eu mille combats à soutenir, mille obstacles à vaincre, mille passions à modérer ; et vous saurez si avoir la grâce, c'est se convertir sans y mettre rien du sien. Voyez s'il n'en coûta rien autrefois à Augustin : quels efforts pour s'arracher à sa boue, pour rompre la chaîne de fer qui lioit sa volonté rebelle ! et cependant en quel cœur la grâce opéra-t-elle jamais avec plus d'abondance et de force que dans le sien ? La conversion est donc un sacrifice pénible, un baptême laborieux, un enfantement douloureux, une victoire qui suppose des combats et des fatigues. La grâce les adoucit, je l'avoue ; mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre : et si pour changer de vie, vous attendez une grâce de cette nature, je vous déclare qu'il n'y en eut jamais, et que c'est être résolu de périr, que d'attendre si follement son salut et sa délivrance.

Mais si le prétexte du défaut de la grâce est injuste du côté du pécheur qui l'allègue, il n'est pas

moins téméraire et ingrat par rapport à Dieu à qui il s'en prend.

Car vous dites que Dieu est le maître, et que lorsqu'il voudra de vous, il saura bien vous trouver. C'est-à-dire, que vous n'avez qu'à le laisser faire tout seul, et que sans que vous vous mettiez en peine de votre salut, il saura bien, quand il voudra, changer votre cœur; c'est-à-dire, que vous n'avez qu'à passer agréablement la vie dans les plaisirs et dans le crime, et que sans que vous vous en mêliez, sans y penser seulement, sans apporter à la conversion que vous attendez, d'autre disposition qu'une vie entière de désordre, et des résistances éternelles à sa grâce, il saura bien vous prendre quand son moment sera venu ; c'est-à-dire, que votre salut, cette grande affaire, cette unique affaire que vous avez sur la terre, n'est plus votre affaire, et que le Seigneur, qui ne vous a donné à conduire que celle-là, qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de les négliger toutes pour vaquer à celle-là toute seule, vous en a pourtant absolument déchargé pour la prendre tout entière sur lui seul. Montrez-nous donc cette promesse dans quelque nouvel Évangile; car vous savez qu'on ne la trouve pas dans celui de Jésus-Christ. Le pécheur, dit un prophète, n'a rien que d'insensé à répondre pour se justifier, et son cœur prend de mauvaise foi le parti de ses crimes contre Dieu même : *Stul-*

tus fatua loquetur, et cor ejus faciet iniquitatem, ut perficiat simulationem, et loquatur ad Dominum fraudulenter.[1]

Enfin, ce prétexte est insensé en lui-même. Car vous dites que la grâce vous manque : je vous ai déjà répondu que vous vous trompez ; que si vous êtes de bonne foi, vous devez reconnoître que la grâce ne vous a pas manqué ; que vous avez ressenti plus d'une fois ses impressions salutaires ; qu'elle auroit triomphé de vos passions, si votre dureté et l'impénitence de votre cœur n'y avoient toujours opposé une résistance opiniâtre ; que Dieu, qui veut que tous les hommes soient sauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raisonnables, qu'afin qu'elles le louent, le bénissent, le glorifient ; en un mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous, mon cher Auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voies de conversion, qui vous auroient ramené infailliblement dans le droit chemin, si vous n'aviez pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il vous appeloit. La grâce vous manque, dites-vous : eh bien ! que prétendez-vous par-là ? Seroit-ce de donner à entendre que Dieu qui est notre père, et dont nous sommes les enfants, qui a pour nous une affection qui surpasse infiniment celle de la mère la plus tendre pour un fils unique ; qu'un Dieu si bon nous laisse, faute de secours,

[1] Is. 32. 6.

dans l'impossibilité de faire le bien? Mais pensez-vous qu'un tel langage seroit un blasphème contre la sagesse de Dieu, et la justification de tous les crimes? Ignorez-vous donc, que quelque plaie qu'ait fait à notre liberté la chute d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laissée; qu'il n'y auroit plus de loi et de devoirs imposés à l'homme, s'il n'avoit pas le pouvoir réel et véritable de les accomplir; que la religion, loin d'être un secours et une consolation, ne seroit plus qu'un désespoir et un piége; que si malgré tous les soins que Dieu a de notre salut, nous périssons, c'est toujours la faute de notre volonté, et non pas le défaut de sa grâce; que nous sommes tout seuls les auteurs de notre perte et de nos malheurs; qu'il n'a tenu qu'à nous de les éviter; et que mille pécheurs n'ayant pas plus de grâce et de secours que nous, ont rompu leurs chaînes, et rendu gloire à Dieu et à ses miséricordes, par une vie toute nouvelle.

Mais quand ces vérités de la foi seroient moins sûres, et qu'il seroit vrai, mon cher Auditeur, que la grâce vous manque, il seroit donc vrai que Dieu vous a abandonné tout-à-fait; que vous êtes marqué d'un caractère de réprobation, et que votre état ne sauroit être pire. Car n'avoir point de grâce, c'est la plus terrible de toutes les situations, et le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle. Et cependant c'est cette pensée affreuse elle-même qui

vous rassure, qui justifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre conversion sans trouble, sans remords, qui sert même d'excuse à vos désordres : c'cst-à-dire, que vous êtes ravi de ne la point avoir cette grâce précieuse ; que vous vous dites avec complaisance à vous-même : Dieu ne veut point encore de moi ; je n'ai qu'à vivre, en attendant, tranquillement dans le crime ; sa grâce ne viendra pas encore sitôt ; c'est-à-dire, que vous ne la souhaitez pas, et que vous seriez même fâché qu'elle vînt rompre des chaînes que vous aimez encore. N'avoir pas la grâce, devroit être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puissant pour sortir de votre état déplorable ; et c'est le seul qui vous calme, et qui vous arrête.

D'ailleurs, plus vous différez, moins vous en aurez de grâce : car plus vous différez, plus vos crimes se multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous, ses miséricordes s'épuisent, ses moments d'indulgence s'écoulent, votre mesure se remplit, le terme terrible de son indignation approche : et s'il est vrai que vous n'ayez pas assez de grâce aujourd'hui pour vous convertir, vous n'en aurez pas assez dans quelque temps pour comprendre même que vous ayez besoin de conversion et de pénitence.

Ce n'est donc pas à la grâce qu'il faut vous en prendre, c'est à vous-même. Augustin, dans ses foibles désirs de conversion, s'en prenoit-il au Sei-

gneur du délai de sa pénitence? Ah ! il n'en cherchoit pas la raison ailleurs que dans la foiblesse et le déréglement de son cœur. Je traînois, dit-il lui-même, un cœur malade et déchiré de remords, n'accusant que moi seul de mes malheurs, et des délais que j'apportois à une vie nouvelle : *Sic ægrotabam, et excruciabar, accusans memetipsum.*[1] Je me roulois dans mes propres chaînes, sans faire aucun effort, comme si elles avoient dû se rompre d'elles-mêmes : *Volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum.* Pour vous, Seigneur, vous ne cessiez de châtier mon cœur par des amertumes secrètes, y opérant sans cesse par une sévérité miséricordieuse, des remords cuisants qui troubloient toute la douceur de ma vie : *Et instabas tu in occultis meis, Domine, severa misericordia flagella ingeminans timoris et pudoris.*[2] Cependant les amusements du monde que j'avois toujours aimés, et que j'aimois encore, me retenoient : *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ amicæ meæ;*[3] et ils me disoient tout bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaisirs? *Dimittisne nos?* Dès ce moment vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait jusqu'ici tout l'agrément de votre vie : *A momento isto non erimus tecum ultra in æternum?* Quoi! désormais il ne vous sera plus permis de voir les personnes qui vous ont été les plus chères; il faudra

[1] Confess. l. 8, ch. 11. n. 1. — [2] Ibid. — [3] Ibid. n. 2.

vous séparer de vos amis de plaisir, vous bannir de leurs assemblées, vous interdire les joies les plus innocentes et toutes les douceurs de la société? *A momento isto non tibi licebit hoc et illud ultra in æternum?* Mais croyez-vous pouvoir soutenir l'ennui d'une vie si triste, si vide, si unie, si différente de celle que vous avez jusques ici menée? *Putasne sine istis poteris?*

Voilà où ce pécheur à demi touché, trouvoit les raisons de ses délais et de ses résistances, dans la crainte de renoncer à ses passions, et de ne pouvoir soutenir la démarche d'une nouvelle vie, et non dans le défaut de la grâce : et voilà précisément où vous en êtes, et ce que vous vous dites tous les jours en secret à vous-même.

Car, après tout, supposons que la grâce vous manque, qu'en concluez-vous? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, si la mort vous surprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas? vous n'oseriez le dire. Que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos désordres, en attendant que Dieu vous touche, et que la grâce vous soit donnée? mais il est extravagant d'attendre la grâce en s'en rendant tous les jours indigne. Que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre conversion, puisqu'elle ne dépend pas de vous? mais tous les pécheurs qui diffèrent et qui meurent impénitents seroient donc justifiés, et

l'enfer ne seroit plus que pour les justes qui se convertissent. Que vous ne devez plus vous occuper de votre salut, et le laisser au hasard sans vous en mettre en peine? mais c'est le parti du désespoir et de l'impiété. Que le moment de votre conversion est marqué, et qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un instant? mais vous n'avez donc qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ou vous aller précipiter au milieu des ondes, sous prétexte que le moment de votre mort est marqué, et que cette témérité ne le hâtera et ne le retardera pas d'un seul instant. O homme! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie et à l'impiété de ce prétexte; est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de la bonté de votre Dieu? ignorez-vous que sa patience à souffrir vos désordres, loin de les autoriser, doit vous rappeler à la pénitence? et cependant c'est sa longanimité même qui vous rassure dans le crime; et par l'endurcissement de votre cœur, vous amassez un trésor abondant de colère pour le jour terrible qui vous surprendra, et où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

La seule conséquence sensée qu'il vous seroit donc permis de tirer, supposé que la grâce vous manque, c'est que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir; ne rien oublier pour fléchir un Dieu irrité, et qui s'est retiré de votre cœur; vaincre par

vos importunités sa résistance ; éloigner en attendant, tout ce qui éloigne sa grâce de votre cœur ; lui préparer les voies ; écarter tous les obstacles qui vous l'ont rendue jusqu'ici inutile ; vous interdire les occasions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils, et qui achèvent de fermer votre cœur aux saintes inspirations : voilà une manière chrétienne et sage de rendre gloire à Dieu, de confesser qu'il est le seul maître des cœurs, et que tout don vient de lui. Mais de dire. comme vous dites tous les jours sans rien changer à vos mœurs désordonnées : Quand Dieu voudra de moi, il saura bien me trouver ; c'est dire : Je ne veux point encore de lui ; je puis encore me passer de lui ; je vis heureux et tranquille : quand il me forcera, et que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai ; mais en attendant je jouirai de ma bonne fortune, et du privilége qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuse préparation à cette grâce précieuse qui change le cœur ! voilà pourtant tout ce qui la fait attendre avec confiance à l'âme impénitente.

Tels sont les prétextes que le pécheur qui diffère sa conversion, tire du côté de Dieu. Venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

DEUXIÈME PARTIE.

Il est étonnant, mes Frères, que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instants si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquents, l'avenir si terrible ; on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur, ou notre fortune, les précautions sont promptes et présentes ; il n'est que le péril qui soit douteux et éloigné : ici le péril est certain et présent, et les précautions sont toujours incertaines et reculées. Il semble ou que le salut soit une chose arbitraire, ou que notre vie soit entre nos mains, ou que le temps de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un grand malheur, si fort tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travailler jamais à changer de vie. Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience ; qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste ; et cependant qu'ils diffèrent tous d'en sortir sur des pré-

textes si puérils, que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter et de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie, qu'on craint de ne pouvoir soutenir : voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même, pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premièrement l'âge. On veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paroît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie où la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr et plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, et que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il seroit naturel de vous demander d'abord, qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ; que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions ; et que le Seigneur, que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin, et lorsque vous y penserez le moins ? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort ? Voyez,

sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course; qui comme la fleur des champs aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé! on va peut-être au premier jour vous redemander votre âme; et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils? et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, et je vous demande sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur, et vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon? ah! c'est alors que ses dissolutions montèrent au plus haut point, et que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes. L'âge prépara-t-il Saül à sa conversion? ah! c'est alors qu'il ajouta à ses égarements passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement et le désespoir. L'âge apporta-t-il quel-

que remède aux désordres de Jézabel et de l'incestueuse Hérodias ? c'est alors qu'elles parurent plus ambitieuses, plus voluptueuses, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout seul qui les suit, vous en aura retiré ; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le désordre ; mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne sera pas changé : vous serez encore mondain, ambitieux, voluptueux, sensuel : vous vivrez tranquille dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde, n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience, qu'à substituer une indolence et une sagesse mondaine aux passions, et à effacer cette sensibilité de religion que le premier âge laisse dans l'âme encore alors craintive et timorée ; vous mourrez impénitent.

Et si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zèle, et non une vérité fondée sur l'expérience, examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux : voyez toutes les âmes qui ont vieilli dans le monde, et que l'âge tout seul a retirées des plaisirs ; l'amour du monde ne meurt qu'avec elles : sous des dehors différents, et que la bienséance

seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchants, la même vivacité pour les plaisirs ; un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années : on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et les temps nous ont ôté : on regarde avec envie une jeunesse florissante et les amusements qui la suivent : on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état : on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, et sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais : le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire, et nous mettre hors d'état de nous en passer ; et l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais quand ce malheur ne seroit point à craindre, le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges ? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne, et qu'il nous ait laissé pour le monde et pour la vanité ? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnoit de lui offrir ? Pourquoi lui retrancheriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres ? La

vie est-elle trop longue, pour être tout entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée, et qui nous en promet une immortelle? le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Être souverain? Vous ne lui réservez donc que les restes et le rebut de vos passions et de votre vie? et c'est comme si vous lui disiez: Seigneur, tant que je serai propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous, et que je vous cherche: tant que le monde voudra de moi, je ne saurois me résoudre à vouloir de vous: quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous; je vous dirai, Me voici; je vous prierai d'accepter un cœur que le monde rejettera, et qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à vous: mais jusque-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait: au fond, vous n'êtes bon à servir, que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à rien: on est sûr du moins qu'on vous trouve toujours; tous les temps vous sont les mêmes: mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre; et il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, et tandis qu'il est encore temps. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage! et croyez-vous qu'alors il acceptera

des hommages si forcés et si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires, lui qui n'a pas besoin de l'homme, et qui lui fait grâce lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs, et ses hommages les plus sincères ?

Le prophète Isaïe insultoit autrefois en ces termes à ceux qui adoroient de vaines idoles : Vous prenez un cèdre sur le Liban, leur disoit-il ; vous en retranchez la plus belle et la meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe et à l'ornement de vos palais ; et quand vous ne savez plus à quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine idole, et vous lui offrez des vœux et des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam.*[1] Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour : Vous retranchez de votre vie les plus belles et les plus florissantes années, pour satisfaire vos goûts et vos passions injustes ; et quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste, et qu'il devient inutile au monde et aux plaisirs, alors vous en faites une idole ; vous le faites servir à la religion ; vous vous en formez une vertu fausse, superficielle, inanimée, à laquelle vous consacrez à regret les restes de vos passions et de vos désordres : *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu ! est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus

[1] Is. 44. 19.

pures blesse et offense, ou comme une vaine idole qui ne sentiroit pas l'indignité et la simulation des hommages qu'on lui offre? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, mes Frères, on ne recueille dans un âge avancé, que ce qu'on a semé les premières années de la vie. Si vous semez dans la corruption, dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu ; que les caractères ne changent point ; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts et tous les penchants du premier âge ; et que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, et de s'accoutumer, comme dit un prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.*[1]

Et en effet, mes Frères, quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie ; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux et paisibles ; quel bonheur de prévenir d'avance et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur, et qui font tout le malheur et toute l'amertume de notre vie ! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de

[1] Thren. 3. 27.

n'avoir mis en soi que des idées douces et innocentes, de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels, qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusque dans la vertu, survivent toujours à nos crimes, et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Quel bonheur de s'être fait dans ses premières années des plaisirs innocents et tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter, de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violents et criminels, et de ne s'être pas rendu insupportable par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.* Que ces premières années passées dans la pudeur et dans l'horreur du vice, attirent de grâces sur tout le reste de la vie! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies! et qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ses soins et de ses complaisances paternelles! *Bonum est viro, cum portaverit jugum ab adolescentia sua.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il est heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, et d'avoir pu se préserver de tous les inconvénients de l'âge et

des plaisirs. Mais on n'en est pas là : on a suivi la route ordinaire ; le torrent du monde et des passions ont entraîné : on se trouve même encore actuellement dans des engagements trop vifs, et qu'il n'est point en soi de rompre ; on attend une situation plus favorable; et on se promet que lorsque la passion qui nous captive sera éteinte, on ne se rengagera plus dans de nouveaux liens, et on se rangera tout de bon au devoir et à la vertu. Second prétexte : les passions et les engagements dont on ne peut encore sortir.

Mais premièrement, cette situation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive? Qui vous a révélé le cours et la durée des passions qui vous arrêtent actuellement? Qui leur a marqué un terme, et leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez jusque-là, et vous y verrez briser votre impétuosité, et la fureur de vos vagues? *Usque huc venies?*[1] Quand finiront-elles ; le savez-vous? pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour? qu'elles finiront du moins avant que vous finissiez vous-même? Seriez-vous le premier pécheur surpris dans ses passions déplorables? Tous les hommes presque qui meurent à vos yeux, ne meurent-ils pas dans ce triste état? meurt-on autrement dans le monde? les ministres appelés au secours des mou-

[1] Job, 38. 11.

rants trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs, qui depuis long-temps quittes de leurs habitudes se préparoient à ce dernier moment? Qu'y trouvons-nous, que des âmes encore liées de mille chaînes, que la mort seule va dissoudre? que des consciences inexplicables, si j'ose parler ainsi, et encore enveloppées dans le chaos d'une vie toute désordonnée? Qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles sur cette terrible surprise, et de vaines protestations qu'on auroit pris d'autres mesures si l'on avoit pu la prévoir? Quels sont les soins ordinaires qui occupent notre ministère dans ces derniers moments? d'éclaircir des consciences, que nous ne devrions plus alors que consoler; d'aider à rappeler des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier; de faire expliquer au pécheur mourant ses désordres, nous qui devrions alors le soutenir et l'animer par le souvenir de ses vertus; en un mot, d'ouvrir les abîmes de son cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'âme prête à se dégager de son corps, que le sein d'Abraham et les trésors d'une gloire immortelle. Voilà les tristes offices que nous vous rendrons peut-être un jour : vous nous appellerez à votre tour; et au lieu que nous aurions dû nous consoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au fidèle une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos passions n'iroient pas jusqu'à cette dernière heure, plus vous différez, plus vous jetez de profondes racines dans le crime, plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur, plus ce levain de corruption que vous portez au dedans de vous, se dilate, s'étend, aigrit et corrompt toute la capacité de votre âme. Jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étoient d'abord que des libertés timides, et où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence : ce n'étoient ensuite que des actions douteuses, et où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense : le désordre suivit de près ; mais les excès marqués en étoient encore rares : vous vous les reprochiez aussitôt à vous-même : vous ne pouviez les porter long-temps sur la conscience encore effrayée de son état : insensiblement les chutes se sont multipliées : le désordre est devenu un état fixe et habituel : la conscience n'a plus crié que foiblement contre l'empire de la passion : le crime vous est devenu nécessaire : il n'a plus réveillé de remords : vous l'avez avalé comme de l'eau, qui coule sans se faire sentir, et sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez, plus le venin gagne ; plus un reste de force que la pudeur, que la raison, que la grâce avoit mise en vous, s'affoiblit ; plus ce qui étoit encore sain dans votre âme, s'infecte et se souille.

Quelle folie donc de laisser vieillir et corrompre des plaies, sous prétexte qu'elles seront plus aisées à guérir! et que faites-vous en différant, que rendre vos maux plus incurables, et ôter à l'espérance de votre conversion, toutes les ressources qui pourroient vous rester encore?

Vous vous flattez peut-être sur ce qu'il n'est point de passions éternelles, et que le temps et le dégoût en font revenir tôt ou tard.

A cela je vous réponds, premièrement, que vous pourrez bien à la vérité vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent; mais que vos passions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous former de nouveaux liens; mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur. Il n'est point de passions éternelles, je l'avoue; mais la corruption et le désordre le sont presque toujours : les passions que le dégoût tout seul finit, laissent toujours le cœur tout prêt pour une autre; et d'ordinaire c'est un nouveau feu qui chasse et éteint le premier. Rappelez-vous vous-même ce qui vous est arrivé jusqu'ici : vous croyiez qu'un tel engagement fini, vous seriez libre et en état de revenir à Dieu; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos désordres, et le commencement de votre pénitence : cet engagement a fini; la mort, l'inconstance, le dégoût, ou quelque autre accident l'a rompu; et cependant vous ne vous êtes pas con-

verti : de nouvelles occasions se sont présentées : vous vous êtes formé de nouveaux liens : vous avez oublié vos premières resolutions ; et votre dernier état est devenu pire que le premier. Les passions que la grâce n'éteint pas, ne font que rallumer le cœur pour des passions nouvelles.

Je vous réponds, secondement : Quand même tous vos engagements criminels seroient finis ; quand il n'y auroit plus d'objet particulier qui occupât votre cœur ; si le temps et le dégoût tout seul vous ont mené là, vous n'en serez pas plus avancé pour votre conversion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien : vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence et d'insensibilité, plus éloigné du royaume de Dieu, que la vivacité même des passions insensées : votre cœur libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, si j'ose parler ainsi, d'un grand vide qui l'occupera tout entier. Il vous sera même d'autant plus difficile de sortir de cet état, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous trouverez sans force, sans goût, sans aucun sentiment pour le salut ; et le défaut d'objet, en vous laissant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour le Seigneur. C'est un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer, que de la tempête même : car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par

un coup heureux, peuvent nous jeter dans le port; mais le calme, plus il est grand, plus il conduit sûrement au naufrage.

Mais enfin, on voudroit bien changer, et prendre le parti d'une vie plus raisonnable et plus chrétienne. On sent le vide du monde et des plaisirs ; on se prête aux amusements et à une certaine dissipation sans goût et comme à regret ; on souhaiteroit d'y renoncer, et de travailler sérieusement à son salut : mais cette première démarche fait peur. C'est un coup d'éclat qui nous engage envers le public, et qu'on craint de ne pouvoir soutenir : on est d'un rang où le plus petit changement sera remarqué, et l'on craint de n'aller donner, comme tant d'autres, qu'une scène qui ne durera pas, et qui ne nous laissera que le ridicule de la dévotion, sans nous en laisser le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous soutenir, mon cher Auditeur? Eh quoi! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour; et en vous convertissant aujourd'hui vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra? Vous comptez sur ses miséricordes en l'outrageant, et vous n'osez y compter en le glorifiant? Vous croyez ne rien risquer de son côté en continuant à l'offenser, et vous vous en défiez en commençant à le servir? O homme! où est ici cette raison et cette équité de jugement dont vous vous piquez si fort?

et faut-il que sur l'affaire de votre salut seulement, vous soyez un abîme de contradiction, et un paradoxe incompréhensible?

D'ailleurs, n'aurions-nous pas raison de vous dire : Commencez toujours ; essayez si en effet vous ne pourrez pas vous soutenir dans le service de Dieu. La chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? Est-ce qu'un homme que la tempête a jeté au milieu de la mer, et qui seroit à la merci des flots, et sur le point d'un triste naufrage, ne tente pas premièrement, s'il pourra aborder au port à la nage, avant de se laisser submerger aux ondes? ne fait-il point d'efforts? n'essaie-t-il rien? se dit-il à lui-même pour ne rien tenter, peut-être je ne me soutiendrai pas ; les forces peut-être me manqueront en chemin? Ah! il essaie, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va jusqu'au dernier moment de sa force, et ne succombe enfin que lorsque gagné par la violence des flots, il est forcé de céder au malheur de sa destinée. Vous périssez, mon cher Auditeur; les ondes vous gagnent, le torrent vous entraîne; et vous balancez si vous essaierez de vous sauver du danger ; et vous mettez à sonder vos forces, les seuls moments qui vous restent pour pourvoir à votre sûreté? et vous perdez à délibérer, un temps qui ne vous est laissé que pour vous dégager du péril qui presse, et où tant d'autres périssent à vos yeux?

Mais enfin, je veux que dans la suite les difficultés de la vertu lassent votre foiblesse, et que vous soyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins passé quelque temps sans offenser votre Dieu ; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'apaiser ; toujours auriez-vous du moins consacré quelques jours à bénir son saint nom ; toujours ce seroit du moins autant de retranché de votre vie criminelle, et de ce trésor d'iniquité que vous amassez pour le jour terrible des vengeances ; toujours vous seriez-vous acquis le droit de représenter à Dieu votre foiblesse, et de lui dire : Seigneur, vous voyez mes désirs et mon impuissance ; que n'ai-je un cœur plus constant pour vous, ô mon Dieu ! plus ferme dans l'amour de la vérité, plus insensible au monde, et moins aisé à se laisser séduire ! Fixez, Seigneur, mes incertitudes et mes inconstances : ôtez au monde l'empire qu'il a sur mon cœur ; reprenez-y vos anciens droits ; et ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie, me couvrent de honte, Seigneur, et font que je n'ose plus lever les yeux vers vous, et vous promettre une fidélité constante. J'ai si souvent trahi là-dessus mes promesses, après vous avoir juré un amour éternel : ma foiblesse m'a si souvent fait oublier le bonheur de cet engagement, que je n'ai plus le courage de vous répondre de

moi-même. Mon cœur m'échappe à chaque instant; et mille fois, au sortir même de vos pieds, et les yeux encore baignés des larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avoit fait répandre, une occasion m'a séduit, et les mêmes infidélités que je venois de détester; m'ont retrouvé comme auparavant foible et infidèle : avec un cœur si léger et si incertain, que puis-je vous assurer, grand Dieu! et qu'oserois-je me promettre à moi-même? J'ai cru si souvent qu'enfin mes résolutions alloient être constantes : je me suis trouvé dans des moments de grâce et de componction si vifs et si touchants, et qui sembloient me répondre que ma fidélité seroit éternelle; que je ne vois plus rien qui soit capable de me fixer, et qui puisse me faire espérer cette solidité de vertu, à laquelle jusqu'ici je n'ai pu atteindre. Laissez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état : le caractère de mon cœur me décourage et m'épouvante : je sais que l'inconstance dans vos voies est un préjugé de perdition, et que vous maudissez dans vos livres saints, les âmes incertaines et légères. Mais, Seigneur, tandis que je serai encore sensible aux saintes inspirations de votre grâce, j'essaierai encore de rentrer dans vos voies; et si j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faisant des efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu! qui ne permettez pas que l'âme qui vous cherche sincèrement périsse,

et qui êtes le seul Seigneur digne d'être servi ; qu'en cherchant une affreuse tranquillité dans une révolte fixe et déclarée, et en renonçant à l'espérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE

DE L'AVENT.

SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ses sentiers. Luc. 3. 4.

SIRE,

VOILA ce que l'Église ne cesse de nous répéter en ce saint temps, pour nous disposer à la naissance de Jésus-Christ. Préparez, dit-elle à tous ses enfants, préparez la voie du Seigneur, qui descend du ciel pour visiter son peuple, et pour le racheter ; rendez droits ses sentiers ; que les vallées soient remplies ; que les montagnes et les collines soient abaissées ; que les chemins tortus deviennent droits, et les raboteux unis. Ou, pour dire la même chose

sans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand mystère que nous allons célébrer, par l'abaissement du cœur, la douceur de la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie, par le renoncement à votre propre sagesse et à votre propre justice, mortifiant la chair, et humiliant l'esprit.

Qu'il me soit permis de vous tenir le même langage à vous, Chrétiens mes Frères, qui dans cette solennité viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence. pour donner à Jésus-Christ dans vos cœurs une nouvelle naissance en le recevant à la table sacrée : *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire est la plus sainte de la religion, et la source des plus grandes grâces : ne la faites donc pas sans y apporter tous les soins et toutes les précautions qu'elle exige : ne vous exposez point à perdre par votre faute les avantages inestimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La communion doit faire naître Jésus-Christ dans nos cœurs : mais quelle différence y auroit-il entre le juste et le pécheur, entre celui qui discerne le corps du Seigneur, et celui qui traite sa chair sainte comme une viande commune, s'il naissoit également dans le cœur de tous ceux qui le reçoivent ? Ne vous y trompez pas, mes Frères, il y a une manière de recevoir Jésus-Christ. qui nous

rend sa présence inutile ; et plût à Dieu qu'en le recevant de cette manière, nous nous privassions seulement des grâces qui accompagnent une sainte communion ! Ah ! mes Frères, si la communion ne fait pas naître Jésus-Christ dans nos cœurs, elle l'y fait mourir ; si elle ne nous rend point participants de son esprit et de ses grâces, elle est pour nous l'arrêt de notre condamnation ; si elle n'est pas pour notre âme un fruit de vie, elle est un fruit de mort : alternative terrible qui doit nous faire trembler, mais qui ne doit pas nous éloigner entièrement de la table sacrée. Le pain qu'on y distribue est la véritable nourriture de nos âmes, la force des forts, le soutien des foibles, la consolation des affligés, le gage de la bienheureuse immortalité : combien seroit-il donc dangereux de s'en priver? Mais il le seroit infiniment davantage de le manger sans s'y être préparé. C'est pourquoi je vous le répète de nouveau avec l'Église, mes très-chers Frères : *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigneur : disposez-vous de longue main à le recevoir ; bannissez de vos cœurs tout ce qui peut lui déplaire ; instruisez-vous des dispositions qu'il exige de ceux qui le reçoivent ; faites tous vos efforts pour les acquérir ; point d'autre moyen de ne pas vous exposer à une communion indigne, et d'attirer Jésus-Christ dans vos âmes.

Matière importante qui demande toute votre at-

tention. D'un côté il s'agit de vous faire éviter un crime aussi affreux que la profanation du corps et du sang adorable du Fils de Dieu : de l'autre, il est question de vous apprendre à recueillir de la communion toutes les grâces qu'elle est capable de produire dans nos cœurs. Quelles sont donc ces dispositions si essentielles pour communier dignement et avec fruit? je les réduis à quatre, qui feront le sujet et le partage de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE RÉFLEXION.

L'Eucharistie est une manne cachée : elle est la viande des forts, un gage sensible et permanent de l'amour de Jésus-Christ, la continuation et l'accomplissement de son sacrifice. Or cette manne cachée, il faut savoir la discerner des viandes communes, de peur de s'y méprendre : *Non dijudicans corpus Domini;* [1] première disposition. C'est la viande des forts; on doit donc s'éprouver avant que d'oser s'en nourrir : *Probet autem seipsum homo;* [2] seconde disposition. Le gage de l'amour de Jésus-Christ; on ne peut donc le recevoir qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire, en sentant réveiller à sa présence tout ce que le souvenir d'un objet

[1] 1. Cor. 11. 29. — [2] Ibid. vers. 28.

cher a de plus délicieux et de plus tendre : ***Hoc facite in meam commemorationem ;***[1] troisième disposition. C'est l'accomplissement de son sacrifice ; il est donc juste d'annoncer sa mort toutes les fois qu'on y participe, et d'y porter un esprit de croix et de martyre : ***Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis donec veniat ;***[2] quatrième disposition. Une foi respectueuse qui nous fasse discerner, une foi prudente qui nous fasse éprouver, une foi ardente qui nous fasse aimer, une foi généreuse qui nous fasse immoler : c'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'institution de l'Eucharistie, et de celle de tous les saints, sur l'usage de ce sacrement adorable.

Première disposition : une foi respectueuse qui nous fasse discerner. Ne croyez pas, mes Frères, que je veuille parler ici de cette foi qui nous distingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorsque les préjugés de l'enfance y ont accoutumé la raison, et que la soumission est comme née avec nous ? il en coûteroit même pour secouer ce joug ; et il ne faut pas un moindre effort pour passer de la foi à l'erreur, que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau, qui le voit, non pas en énigme et comme à travers un cristal,

[1] 1. Cor. 11. 24. — [2] Ibid. vers. 26.

mais face à face, si j'ose le dire, et tel qu'il est en lui-même : de cette foi qui, malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire, et de n'en pouvoir soutenir la présence : de cette foi qui, sans approfondir témérairement sa majesté, est pourtant accablée de son éclat; qui voit les anges du ciel se couvrir de leurs ailes, et les colonnes du firmament trembler devant ce Roi d'une majesté terrible : de cette foi, à qui les sens n'ajouteroient rien, et qui est heureuse, non pas parce qu'elle croit sans voir, mais parce qu'elle voit presque en croyant. Je parle de cette foi respectueuse, qui est saisie d'une horreur de religion à la seule présence du sanctuaire, qui approche de l'autel comme Moïse du buisson sacré, comme les Israélites de la montagne foudroyante ; de cette foi, [illegible] t tout le poids de la présence d'un Dieu, et [illegible] yée, s'écrie comme Pierre : Retirez-vous [illegible] Seigneur, parce que je ne suis qu'un [illegible], et [illegible] mme pécheur. Je parle de cette [illegible] t le [illegible] va jusques à la frayeur, et qui [illegible] in [illegible] on la rassure ; qui du plus loin [illegible] e dé[illegible] sus-Christ sur l'autel, sent un [illegible] de [illegible] ui la frappe, l'interdit, la trou-[illegible] lui [illegible] dre qu'elle ne vienne s'y présen-[illegible] e.

[illegible] e discernement de foi que l'Apôtre

demande de vous, mes Frères. Grand Dieu ! mais en reste-t-il de cette foi sur la terre ? Eh! vous avez beau paroître encore au milieu du monde, il ne vous connoît pas mieux qu'autrefois : vos disciples mêmes ne vous connoissent souvent que selon la chair ; et pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoutument et ne vous discernent presque plus. Lorsque vous paroîtrez dans les airs sur une nuée éclatante, les hommes sécheront de frayeur, les impies se cacheront dans des antres profonds, et demanderont aux montagnes de s'écrouler sur leurs têtes : eh ! n'êtes-vous pas dans le sanctuaire comme sur une nuée de gloire ? les cieux ne s'ouvrent-ils pas sur vous ? les esprits célestes, toutes les fois que le prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne descendent-ils pas du ciel pour être encore vos ministres, et vous environner de leurs hommages ? Sur ce tribunal mystérieux, ne jugez-vous pas les hommes ? ne jetez-vous pas des yeux de discernement sur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples ? n'y séparez-vous pas les boucs des brebis ? n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort et de vie ? n'y tenez-vous pas des foudres d'une main, et des couronnes de l'autre ? ne m'y démêlez-vous pas, et n'écrivez-vous pas sur mon front avec une main invisible les caractères de mon élection, ou de ma réprobation éternelle ? Hélas ! et tandis peut-être que vous m'y condamnez, je présume d'en

approcher ; tandis que vous me rejetez de votre face, je m'y présente avec confiance; tandis que vous ouvrez l'abîme pour y marquer peut-être ma place, je viens la prendre à votre table avec témérité ; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfants de colère, je viens me mettre au nombre des enfants de votre amour : votre chair vivifiante est une chair de péché pour moi ; l'Agneau sans tache qui rompt les sept sceaux du livre de mort, est le dernier sceau qui remplit et ferme celui de mes iniquités ; et vous qui deviez être mon Sauveur, vous devenez mon crime.

Ah! mes Frères, on ne pouvoit autrefois voir Dieu sans être frappé de mort sur l'heure : un peuple entier de Betsamites, pour avoir seulement jeté sur l'arche des yeux trop curieux, fut exterminé : l'ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parce qu'il avoit osé entrer dans le sanctuaire de Jérusalem : il n'étoit pas permis aux Israélites dans le désert, d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnoit sa loi ; les foudres et les éclairs en défendoient l'accès : la terreur et la mort précédoient partout la face du Dieu d'Abraham. Quoi! parce qu'il ne sort plus des tourbillons de feu du fond de nos sanctuaires, pour punir les profanateurs et les indiscrets, le respect et la frayeur ne nous y accompagnent pas ! Foibles hommes, sur qui les sens ont tant de pouvoir, et

qui ne sont religieux que lorsque le Dieu qu'ils adorent est terrible ! Car, dites-moi, si nous discernions le corps du Seigneur ; si la foi de sa présence faisoit sur nous les grandes impressions qu'elle feroit sans doute, si nous le voyions à découvert ; eh ! viendrions-nous tranquilles et presque insensibles nous asseoir à sa table ? Quelques moments employés souvent à réciter, avec un cœur tiède et un esprit égaré, de légères formules, suffiroient-ils pour nous préparer à une action si redoutable ? Une communion seroit-elle l'affaire d'une matinée dérobée, peut-être, ou à l'inutilité d'un sommeil accoutumé, ou aux soins de l'ajustement ? Ah ! ce souvenir nous occuperoit, nous agiteroit, nous frapperoit un mois par avance : il nous faudroit du temps pour nous rassurer, si j'ose le dire, contre nôtre propre respect, et contre l'idée de sa majesté : les jours qui précéderoient ce festin sacré, seroient des jours de retraite, de silence, de prière, de mortification : chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verroit croître nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée seroit de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassements, de notre sommeil même : notre esprit plein de foi ne pourroit s'en désoccuper ; nous ne verrions plus que Jésus-Christ : la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliqueroit à peine ; nous aurions des yeux, et nous ne ver-

rions pas ; cette image seule fixeroit toute notre attention. Voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sais qu'une âme mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solennité où la bienséance et la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel. Mais, ô mon Dieu, vous qui sondez les cœurs d'où naissent ces troubles, sont-ce là de ces frayeurs de foi et de religion qui doivent conduire à votre table une humble créature ? Ah ! c'est une tristesse qui opère la mort ; ce sont des inquiétudes qui naissent des embarras d'une conscience qu'il faut éclaircir. On est sombre et inquiet comme le jeune homme de l'Évangile à qui vous aviez fait une loi de vous suivre : on craint ces jours heureux comme des jours funestes : on regarde les solennités des chrétiens comme des mystères tristes et lugubres : on se fait une fatigue des délices de votre banquet : on n'y entre que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Évangile ; c'est-à-dire, qu'il faut que les lois de votre Église aillent arracher ces infidèles, comme par force, des places publiques, des plaisirs du siècle et du grand chemin de la perdition, et les traînent malgré eux à la salle du festin : on remet, autant qu'on peut, ce devoir de religion ; cette seule pensée empoisonne tous les plaisirs. Vous voyez ces âmes infidèles traîner le poids d'une conscience irrésolue ; balancer long-temps entre

leurs devoirs et leurs passions ; adoucir enfin par le choix d'un confesseur indulgent l'amertume de cette démarche ; aller paroître devant vous, ô Dieu qui devenez leur nourriture dans ce mystère d'amour, avec autant de répugnance, que s'ils alloient se présenter à un ennemi ; et ne se sentir peut-être pas d'autre peine dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui se donne à elles. Ah ! Seigneur, aussi rejetez-vous invisiblement ces victimes coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires : aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes : et si vous étiez encore capable de ces saints frémissements que vous laissâtes paroître sur le tombeau du Lazare ; ah ! on vous verroit frémir encore lorsque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne sont à vos yeux que des sépulcres ouverts, comme elles ont frémi long-temps avant que de se résoudre à venir vous rendre cet hommage.

Avouons-le donc, mes très-chers Frères, la foi qui nous fait discerner le corps de Jésus-Christ est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce sacrement, et n'en approfondit pas la vertu et les mystères : on croit, mais d'une foi oiseuse qui borne tout son mérite à se soumettre et à ne pas contredire : on croit, mais d'une foi volage qui se

dément dans les œuvres : on croit, mais d'une foi humaine qui est le don de nos pères selon la chair, plutôt que le don du Père des lumières : on croit, mais d'une foi populaire qui ne nous laisse que des idées foibles et puériles : on croit, mais d'une foi superstitieuse qui n'aboutit qu'à des hommages vains et extérieurs : on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne sent rien : on croit, mais d'une foi insipide qui ne discerne plus : on croit, mais d'une foi commode qui n'a point de suites : on croit, mais d'une foi peu éclairée, qui manque, ou au respect en se familiarisant, ou à l'amour en s'éloignant : on croit, mais d'une foi qui captive l'esprit, et qui laisse errer le cœur : on croit enfin, mais d'une foi tranquille et vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh! discerner votre corps, Seigneur, par la foi, c'est avoir plus de goût pour ce pain céleste que pour toutes les viandes de l'Égypte ; c'est en faire l'unique consolation de notre exil, le plus tendre adoucissement de nos peines, le remède sacré de nos maux, le désir continuel de nos âmes ; c'est y trouver la sérénité dans ses obscurcissements, la paix dans ses troubles, le calme dans les agitations de l'adversité, un asile contre nos disgrâces, un bouclier pour opposer aux traits enflammés de Satan, un rafraîchissement contre les aiguillons d'une chair rebelle, une ardeur nouvelle

contre les tiédeurs inévitables à la piété. Discerner votre corps, Seigneur, c'est apporter plus de soins, plus d'attention, plus de circonspection à vous recevoir, qu'à toutes les autres actions de la vie. Discerner votre corps, Seigneur, c'est respecter les temples où on vous adore, les ministres qui vous servent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-dessus le témoignage de sa conscience; et c'est ici la seconde disposition, une foi prudente qui nous fasse éprouver : que l'homme s'éprouve : *Probet autem seipsum homo.*

DEUXIÈME RÉFLEXION.

Je sais que notre cœur nous échappe à nous-mêmes; que l'esprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui se passe dans l'homme; que les passions nous séduisent, les exemples nous rassurent, les préjugés nous entraînent; que nos penchants décident toujours de nos lumières; que le cœur a toujours raison; que s'éprouver soi-même, ce n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs. Tel est l'homme, ô mon Dieu! entre les mains de ses seules lumières : sans cesse il prend le change, et tout se farde et se métamorphose à ses yeux : il ne vous connoît qu'à demi; il ne se connoît qu'à peine : il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne : il prend les ténèbres pour la

lumière; il va d'égarement en égarement; il ne sort pas de ses erreurs quand il revient à lui-même : il n'est que les lumières de votre foi qui puissent redresser ses jugements, ouvrir les yeux de son âme, être la raison de son cœur, lui apprendre à se connoître, éclairer les mystères de l'amour-propre, développer les artifices de ses passions, et en faire cet homme spirituel qui juge de tout. C'est donc sur les règles de la foi qu'il faut s'éprouver, mes Frères; les doctrines humaines, les adoucissements de l'usage, les exemples de la multitude, nos propres lumières, sont des guides trompeurs; et si jamais il importa de ne point prendre le change, sans doute c'est dans une conjoncture où le sacrilége est la peine de la méprise.

Mais sur quoi nous éprouverons-nous? sur quoi! sur la sainteté de ce sacrement et sur notre propre corruption. C'est la chair de Jésus-Christ, c'est le pain des anges, c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel, que ceux, ou qui n'ont pas souillé leurs vêtements, ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Et qui êtes-vous, âme téméraire, que je vois approcher avec tant de sécurité? Y portez-vous votre pudeur, votre innocence? avez-vous toujours possédé le vase de votre corps dans l'honneur et dans la sainteté? n'avez-vous pas traîné votre cœur sur la boue de mille passions? votre âme n'est-elle pas aux yeux de Dieu, ce tison

noirci dont parle le Prophète, que des flammes impures ont, dès vos premiers ans, flétrie, consumée, et qui n'est plus qu'un reste hideux de leur violence? n'êtes-vous pas tout couvert de plaies honteuses? paroît-il sur votre corps un seul endroit qui ne soit marqué de quelques crimes? Où placerez-vous la chair de l'Agneau? Quoi! elle reposera sur votre langue? cette chair pure, sur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur et l'infection; cette chair immolée avec tant de douceur, sur l'instrument de vos vengeances et de votre amertume; cette chair crucifiée, sur le siége de vos sensualités et de vos débauches? Quoi! il descendra dans votre cœur? mais y trouvera-t-il où reposer sa tête? n'avez-vous pas fait de ce temple saint une caverne de brigands? Quoi! vous l'allez placer parmi tant de désirs impurs, d'attachements profanes, de projets d'ambition, de mouvements de haine, de jalousie, d'orgueil; c'est au milieu de tous ces monstres, que vous lui avez préparé sa demeure? Ah! vous le livrez à ses ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ses bourreaux.

On s'est éprouvé, me dit-on; on s'est confessé avant que d'approcher. Ah! mes Frères, et de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités, vous allez recevoir Jésus-Christ? et le cœur encore fumant de mille passions mal éteintes, et

que le lendemain va voir rallumer, vous osez venir offrir votre présent à l'autel, et participer aux mystères saints? et l'imagination souillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au prêtre, vous allez goûter le froment des élus? Quoi! au sortir du tribunal, la communion vous tient lieu de pénitence? vous allez de plain-pied du crime à l'autel? Au lieu de répandre des larmes avec les pénitents, vous venez vous consoler avec les justes? au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au festin délicieux? au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des saints? Un pénitent n'arrivoit autrefois à la table du Seigneur, qu'à travers des années entières d'humiliation, de jeûne, de prière, d'austérité; et on se purifioit dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une discipline pénible: on devenoit des hommes nouveaux; il ne restoit plus rien de la première vie, qu'un regret sincère: on ne reconnoissoit enfin de traces des crimes passés, que dans les traces de la pénitence et des macérations qui venoient de les expier; et l'Eucharistie étoit le pain céleste que l'homme pécheur ne mangeoit alors qu'à la sueur de son front. Et aujourd'hui on croit qu'avoir confessé ses crimes, c'est les avoir punis; qu'une absolution qui suppose un cœur contrit et humilié, le crée et le

donne elle-même ; que toute la pureté qu'exige la chair de Jésus-Christ de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert la pourriture et l'infection de ses plaies. Communions indignes, mes Frères ; vous mangez et vous buvez votre jugement : on a beau vous rassurer ; l'homme peut-il vous justifier, lorsque Dieu vous condamne ?

D'ailleurs, c'est un azime pur ; il faut être exempt de levain pour en manger. Or, de bonne foi, ces personnes du monde que les circonstances d'une solennité déterminent à s'approcher de l'Eucharistie, ont-elles quitté le vieux levain en se présentant à l'autel ? n'y portent-elles pas toutes les passions encore vivantes dans leurs racines ? jugez-en par les suites. On se retrouve le même au sortir de là ; les haines ne sont point éteintes ; l'empire de la volupté n'est point affoibli ; la vivacité pour les plaisirs n'est point émoussée ; la pente pour le monde n'est pas moins rapide ; la cupidité n'a rien perdu de ses droits. On ne voit pas plus de précautions qu'auparavant contre les périls éprouvés ; les commerces recommencent ; les entretiens se renouent ; les passions se réveillent ; tout va même train, et on n'a par-dessus son premier état, que la profanation de ce redoutable mystère. D'où vient cela ? c'est que se confesser simplement, n'est point s'éprouver.

De plus, c'est la viande des forts. Une âme foible,

chancelante, mal affermie ; qui tourne à tout vent ; qui plie au premier obstacle ; qui se brise au premier écueil ; qui échappe à toute heure à la grâce ; qui a une longue expérience de sa fragilité ; qui n'apporte jamais à l'autel que des promesses cent fois violées, que des sensibilités de dévotion, que le premier plaisir étouffe ; qui depuis ses premiers ans est dans le commerce des foiblesses et des choses saintes, et a toujours vu succéder les crimes au repentir, et les sacrements aux rechutes : une âme de ce caractère, est-ce une âme forte ? ne doit-elle pas s'éprouver, croître, se fortifier, s'exercer dans la charité ? à peine en état de soutenir le lait, doit-elle imprudemment se charger d'une viande solide, qui ne sert de nourriture qu'à l'homme parfait ?

Il est marqué dans la loi, [1] que si la victime qu'on venoit d'immoler étoit mise dans un vaisseau de terre, le vaisseau seroit brisé sur-le-champ ; mais que s'il étoit d'airain, il seroit lavé et nettoyé. Ces circonstances marquées avec tant de soin, seroient-elles dignes de l'Esprit-Saint, si elles ne renfermoient des instructions et des mystères ? Une âme fragile qui reçoit la victime véritable, ne ressemble-t-elle pas à ce vaisseau de terre qui se brise, pour ainsi dire, et qui ne peut soutenir la violence de ce feu sacré ? au lieu qu'une âme solide

[1] Levit. 6. 28.

comme l'airain s'y purifie, y perd ses plus légères souillures, et en devient plus belle et plus brillante. Qu'arrive-t-il, selon Jésus-Christ, lorsque l'on met du vin nouveau dans des vaisseaux vieux et usés? ne se rompent-ils pas? le vin n'est-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds? quelle est cette parabole? Vous mettez le vin mystique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les âmes chastes dans une sainte ivresse; vous le mettez dans un cœur usé, que des passions envieillies ont affoibli. Ah! je ne suis point surpris, s'il n'en peut pas soutenir la force, si le sang de Jésus-Christ ne sauroit s'y arrêter, si à la première occasion vous le répandez et le foulez aux pieds: il falloit y accoutumer votre cœur peu à peu, le préparer par la retraite, par la prière, par la fuite des occasions, par des victoires journalières sur vous-même; et par ces longues et sages épreuves, le fortifier et le rendre capable de recevoir Jésus-Christ.

C'est la Pâque des chrétiens: or, Jésus-Christ ne célèbre sa Pâque qu'avec ses disciples: *Cum discipulis meis facio Pascha.*[1] Or, qu'est-ce qu'être son disciple? c'est se renoncer soi-même, porter sa croix, le suivre. Êtes-vous mortifié dans vos désirs, patient dans vos afflictions? marchez-vous sur les traces que Jésus-Christ vous a frayées? Être

[1] Matth. 26. 18.

son disciple, c'est s'aimer les uns et les autres : et combien de fois êtes-vous venu manger ce pain d'union; combien de fois vous êtes-vous présenté à ce festin de charité, portant dans le cœur un fiel secret d'amertume contre votre frère? combien de fois êtes-vous venu offrir votre présent à l'autel, sans vous être réconcilié avec lui?

Enfin c'est un Dieu si pur, que les astres sont souillés devant lui; si saint, qu'après la chute de l'Ange, il fallut que le ciel s'écroulât, que les abîmes s'ouvrissent, et qu'il mît un chaos éternel entre le péché et lui; si jaloux, qu'un seul désir étranger le blesse. Ainsi, mes Frères, il faut vous éprouver sur vos penchants : ne nourrissez-vous pas encore ces désirs du siècle dont parle l'Apôtre? rendez gloire à Dieu, et sondez votre cœur en sa présence. Je vais me nourrir de Jésus-Christ, et le changer en ma propre substance; mais lorsqu'il sera entré dans mon âme, lui qui en discerne les intentions et les penchants les plus secrets, n'y trouvera-t-il rien d'indigne de la sainteté de sa présence? Il ira d'abord à la naissance et aux principes de mes égarements; il examinera si la source en est tarie ou le cours seulement suspendu; il verra quelles sont encore les inclinations dominantes de mon âme, quel est le poids qui fait encore pencher le cœur : hélas! pourra-t-il dire comme autrefois lorsqu'il entra dans la maison de

Zachée : Aujourd'hui le salut est arrivé dans cette maison? Suis-je revenu de bonne foi de cette passion si fatale à mon innocence; de cette aigreur que je viens de détester aux pieds du prêtre; de cette idolâtrie des richesses qui me jette dans des gains injustes; de cette fureur du jeu qui nuit à ma santé, à mes affaires, à mon salut; de cette humeur inégale et fâcheuse que la plus légère contradiction enflamme; de cette vanité qui me tire du rang où mes ancêtres m'avoient laissé; de cette envie qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux, la réputation ou la prospérité de mes égaux; de cet air fier et censeur qui juge de tout, et ne se juge jamais soi-même; de cet ascendant de mollesse, de volupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds et mon être propre? L'aveu que je viens de faire de mes foiblesses au ministre de Jésus-Christ les a-t-il déracinées de mon cœur? suis-je une nouvelle créature? il n'y a qu'un homme ressuscité qui puisse aspirer à ce pain céleste dont je vais me nourrir : le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu! ne porté-je pas le nom de vivant étant encore mort en effet? le fort armé entrant dans mon âme la possédera-t-il en paix, et n'y trouvera-t-il pas sept esprits immondes qui l'en chasseront? Éclairez-moi, Seigneur, et ne souffrez pas que votre Christ, que votre Saint descende dans la corruption. Voilà, mes Frères, comme il faut s'éprouver.

Le Seigneur avoit défendu autrefois aux Juifs d'offrir du miel et du levain dans les sacrifices : voyez si en approchant de l'autel, vous n'y portez pas le levain de vos crimes et le miel de la volupté ; c'est-à-dire, et ce goût du monde et du plaisir, et ce caractère mou et sensuel, ennemi de la croix, inalliable avec le salut. N'approchez pas, si vous ne vous sentez pas assez pur : cette chair sainte, dit le Prophète, ne vous ôteroit point votre malice ; elle en ajouteroit une nouvelle : votre religion seroit vaine, votre culte idolâtre, votre sacrifice un sacrilége.

Éprouvez-vous donc vous-même, et après cela mangez de ce pain céleste. Mais il n'en faut pas demeurer au simple discernement et à l'épreuve. Jusque-là vous n'avez fait qu'éloigner les obstacles ; mais vous n'avez pas mis les dernières dispositions : vous avez retranché tout ce qui pouvoit bannir Jésus-Christ de votre âme ; vous n'avez pas acquis ce qui pouvoit l'attirer : vous avez pris des mesures pour ne point le recevoir indignement ; vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit : il ne suffit pas d'être exempt de crime ; il faut être revêtu de justice et de sainteté : c'est peu de ne le point trahir avec Judas ; il faut l'aimer avec les autres disciples : c'est peu, en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché ; il faut être grave, doux, humble,

ferme, chaste, fidèle, chrétien. Toutes les fois que vous ferez ceçi, faites-le en mémoire de moi : c'est la troisième disposition, communier en mémoire de Jésus-Christ.

TROISIÈME RÉFLEXION.

Qu'est-ce que communier en mémoire de Jésus-Christ? c'est en premier lieu, mes Frères, retracer en soi-même tout ce qui se passa dans le cœur de Jésus-Christ, dans l'institution de ce sacrement adorable. J'ai désiré ardemment, disoit-il à ses disciples, de manger cette Pâque avec vous : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum;* [1] il soupiroit après ce moment heureux ; il ne le perdoit pas de vue ; il se consoloit dans ce souvenir de toutes les amertumes de sa passion : *Antequam patiar.* Que vouloit-il nous apprendre par-là, mes Frères? Ah ! c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé ; un cœur impatient, empressé, avide; une faim et une soif de Jésus-Christ, un goût réveillé par l'amour; en un mot, ce que j'ai appelé une foi ardente qui nous fasse aimer. Ce pain, dit un Père, demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit esuriem.* [2] Ah! Seigneur, dit alors l'âme fidèle avec saint Augustin, eh! qui me donnera que vous

[1] Luc. 22, 15. — [2] S. Aug. in Joh. Evang. Tract. XXVI. 1.

veniez dans mon cœur pour en prendre possession ; pour en remplir tout le vide ; pour y régner seul ; pour y demeurer avec moi jusques à la consommation des siècles ; pour m'y tenir lieu de tout ; pour y faire mes plus chastes délices ; pour y répandre mille secrètes consolations ; pour le rassasier, l'enivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaisirs, tous les hommes, l'univers entier, et me laisser tout à vous, jouir de votre présence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment ? Peut-être, Seigneur, la maison de mon âme n'est pas encore assez parée pour vous recevoir ; mais venez en faire vous-même tout l'ornement. Peut-être y apercevez-vous des souillures qui vous en éloignent ; mais vous les purifierez par votre divin attouchement. Peut-être y découvrez-vous encore des ennemis invisibles ; mais n'êtes-vous pas le fort armé ? votre seule présence les dissipera, et tout sera en paix quand une fois vous vous en serez mis en possession. Peut-être a-t-elle des rides qui l'enlaidissent ; mais vous renouvellerez sa jeunesse, comme celle de l'aigle. Peut-être est-elle encore flétrie des taches de ses anciennes infidélités ; mais votre sang achèvera de les effacer. Venez, Seigneur, et ne tardez pas ; tous les biens m'arriveront avec vous : méprisé, persécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien, du

moment que vous viendrez les adoucir : honoré, favorisé, élevé, environné d'abondance, ces vaines prospérités ne me toucheront plus, ne me paroîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels sont les désirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas! les uns y apportent un dégoût et une répugnance criminelle : il leur faut des occasions pour les y déterminer; d'eux-mêmes ils ne s'en aviseroient jamais. Mais, que dis-je, des occasions? il faut des foudres et des anathèmes; il faut que l'Église tonne, foudroie. Bon Dieu! que la tiédeur des chrétiens ait réduit votre Église à leur faire une loi de la participation à votre corps et à votre sang! qu'il ait fallu des peines et des menaces pour les conduire à l'autel, et les obliger de s'asseoir à votre table! que toute la félicité du chrétien sur la terre soit devenue pour lui un précepte pénible! que le privilége le plus glorieux dont vous puissiez favoriser les hommes, soit pour eux une gêne et une contrainte! Ah! Seigneur, quand vous donnâtes à votre Église le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet usage? et son autorité étoit-elle destinée à traîner ses enfants à l'autel, ou à en séparer ses ennemis? Les autres en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une âme toute de glace : gens qui vivent dans le commerce des plaisirs et des sacre-

ments ; qui participent à la table de Satan et à celle de Jésus-Christ ; qui ont des jours marqués pour le Seigneur, et des jours destinés au siècle : gens à qui une communion ne coûte qu'une journée de gêne et de réserve ; qui ce jour-là ne jouent pas, ne voient pas, n'étalent pas, ne médisent pas, ne s'assemblent pas. Mais ce régime ne va pas plus loin ; toute la dévotion finit avec la solennité : c'est une action de cérémonie ; on est content de soi-même, après cette courte suspension ; on rentre tranquillement dans ses premières voies, car c'étoit un article dont on étoit convenu avec soi-même ; on vit uniment dans ce tranquille mélange de saint et de profane : les sacrements nous calment sur les plaisirs ; les plaisirs, pour être plus tranquilles du côté de la conscience, nous conduisent aux sacrements ; et l'on est à demi bon pour être mondain sans scrupule. Ainsi on porte à l'autel un goût affadi par les amusements et les joies du siècle, par l'embarras des affaires, par le tumulte des passions : on ne sent pas les douceurs ineffables de cette viande céleste ; on retrouve jusqu'au pied du trône de la grâce, les images des plaisirs dont on vient de sortir : des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous embarrassent, des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous rentraîner dans le monde, font sur le cœur des impressions bien plus vives que la présence de Jésus-Christ. Mais n'est-ce

pas, Seigneur, contre ces chrétiens monstrueux, que votre prophète indigné vous disoit autrefois : *Ah! Seigneur, que votre table leur devienne un piége, une punition, une pierre d'achoppement et de scandale?*[1]

En second lieu, communier en mémoire de Jésus-Christ, c'est vouloir réveiller par la présence de ce gage sacré tout ce que son souvenir peut faire d'impression sur un cœur qui l'aime. L'absence ralentit les liaisons les plus vives : Jésus-Christ prévoyoit bien que montant au ciel, ses disciples insensiblement oublieroient ses bienfaits et ses divines instructions. Hélas! Moïse ne reste que quarante jours sur la montagne, et déjà les Israélites ne se souviennent plus des prodiges qu'il avoit opérés pour les délivrer de l'Égypte. Qu'est devenu ce Moïse? s'entre-disoient-ils; faisons-nous des dieux qui nous précèdent, et qui nous défendent contre nos ennemis. Jésus-Christ, pour parer à ces inconstances du cœur humain, voulut en montant dans la céleste Sion, nous laisser un gage de sa présence : c'est là qu'il veut que nous venions nous consoler de son absence sensible; c'est là que nous devons retrouver un souvenir plus vif de ses merveilles, de sa doctrine, de ses bienfaits, de sa divine personne; c'est là que sous des signes mystérieux, nous venons le voir naissant à Bethléem,

[1] Ps. 68. 23.

élevé à Nazareth, conversant avec les hommes et parcourant les villes de la Judée, faisant des signes et des prodiges que nul autre avant lui n'avoit jamais faits, appelant à sa suite des disciples grossiers pour en faire les maîtres du monde, confondant l'hypocrisie des pharisiens, annonçant le salut aux hommes, laissant partout des traces de sa puissance et de sa bonté, entrant en triomphe à Jérusalem, conduit sur le Calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort et de l'enfer, menant avec lui dans le ciel ceux qui étoient captifs comme les trophées de sa victoire, et formant ensuite son Église par l'effusion de son Esprit et l'abondance de ses dons; en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ses mystères.

Vous enviez, dit saint Chrysostôme, le sort d'une hémorroïsse qui touche ses vêtements, d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre et de le servir dans les courses de son ministère, de ses disciples avec qui il conversoit familièrement, des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grâce et de salut qui sortoient de sa bouche: vous appelez heureux ceux qui le virent; bien des prophètes et des rois l'ont souhaité en vain: mais vous, mes Frères, venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes,

et vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas! nos pères alloient dans une terre sainte y adorer les traces de ses pieds, et les lieux qu'il avoit consacrés par sa présence. Ici, leur disoit-on, il proposoit la parabole du bon pasteur et de la brebis égarée : ici il réconcilioit une femme adultère : ici il consoloit une pécheresse : ici il sanctifioit les noces et les festins par sa présence : ici il multiplioit des pains pour rassasier un peuple affamé : ici il défendoit à ses disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle : ici il s'abaissoit jusqu'à converser avec une femme de Samarie : ici il souffroit les enfants autour de lui, et blâmoit ceux qui vouloient les éloigner : ici il rendoit la vue aux aveugles, il redressoit les boiteux, il délivroit les possédés, il faisoit parler les muets et ouïr les sourds. A ces paroles nos pères se sentoient saisis d'une joie sainte ; ils versoient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion : ce spectacle, ces images, leur rapprochoient le temps, les actions, les mystères de Jésus-Christ, rallumoient leur ardeur, consoloient leur foi ; les pécheurs y trouvoient une douce confiance, les foibles une nouvelle force, les justes de nouveaux désirs.

Ah ! Chrétiens, non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers ; le salut est proche de vous ; la parole que nous vous prêchons sera, si vous vou-

lez, sur votre bouche et dans votre cœur : ouvrez les yeux de la foi, regardez sur ces autels ; ce ne sont pas des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est Jésus-Christ lui-même : approchez en mémoire de lui ; venez-y rallumer tout ce que votre cœur a jamais senti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le souvenir de sa douceur, qui ne lui permettoit pas de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportements et vos impatiences : que le souvenir de ses travaux et de sa vie pénible vous confonde sur votre mollesse : que le souvenir de sa modestie et de son humilité qui lui faisoit prendre la fuite lorsqu'on vouloit le faire roi, vous guérisse de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles : que le souvenir de son jeûne de quarante jours vous détrompe sur les fausses raisons qui vous portent, ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir : que le souvenir de son zèle contre les profanateurs du temple, vous apprenne avec quel respect et quelle sainte frayeur vous devez y entrer : que le souvenir de la simplicité et de la frugalité de ses mœurs condamne les vaines superfluités et les excès des vôtres : que le souvenir de ses retraites et de ses prières vous avertisse de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le secret de votre maison, de passer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indis-

pensable de la prière : que le souvenir de sa tendresse et de sa compassion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux : que le souvenir de ses saints entretiens vous instruise à converser innocemment, saintement, utilement avec les hommes : en un mot, que le souvenir de toutes ses vertus plus vif alors, plus présent au cœur, à l'esprit, vous corrige de toutes vos foiblesses : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes foiblesses; mais se familiariser de telle sorte avec la chair de Jésus-Christ, qu'elle ne réveille plus en nous de sentiments nouveaux, et nous laisse toujours tels que nous sommes; mais se nourrir d'une viande divine, et ne point croître; mais s'approcher souvent de cette fournaise ardente, et n'y pouvoir réchauffer votre tiédeur; mais se présenter avec des fautes cent fois détestées et encore chères, avec des habitudes d'imperfection, qui quoique légères en elles-mêmes, ne le sont plus pourtant par l'attachement et la pente qui nous les rend inévitables, et par la circonstance du sacrement qu'on se met en danger de profaner; mais faire profession de piété, d'éloignement du monde, être presque tous les jours dans le commerce des choses saintes, et s'être fait comme un point fixe de vertu au delà duquel on ne va jamais, se traî-

ner toujours autour des mêmes confessions et des mêmes chutes, et n'être pas plus avancé après dix années d'exercice de piété qu'on l'étoit d'abord, avoir même fait quelques pas en arrière et relâché de sa première ferveur; mais sans cesse user de ce remède divin, et ne sentir rien de changé à ses maux; mais entasser sacrement sur sacrement, si je l'ose dire, et ne jamais vider son cœur pour faire place à cette viande céleste; mais nourrir des envies, des animosités, des délicatesses, des attachements secrets, un fonds d'immortification, des désirs de plaire, de paroître, de parvenir; mais se permettre d'habitude dans ses entretiens, des vivacités, des discours libres sur autrui, des épanchements tout mondains, des inutilités éternelles, des sentiments tout profanes, des airs vains et piquants, des détours qui blessent la sincérité, des déguisements qui familiarisent avec le mensonge, des impatiences et des éclats; mais cultiver des liaisons que la piété couvre peut-être, et que le penchant tout seul assortit et soutient; mais être sur sa gloire, sur ses intérêts, sur ses droits, d'une jalousie outrée; mais se sentir révolté au plus léger mépris, et ne pouvoir digérer un seul geste désobligeant; mais être d'une attention infinie sur soi-même, et dans une parure simple et modeste s'y rechercher; choisir ce qui convient avec plus de soin peut-être qu'une âme mon-

daine, et là-dessus vivre du pain des anges : ô mon Dieu ! en voilà plus qu'il ne faut pour nous faire trembler.

Mais est-ce manger ce pain indignement, que de le manger avec tant de foiblesses et d'imperfections? Eh ! qui le sait, Seigneur, que vous-même? Tout ce que nous savons, c'est que ce n'est pas communier en mémoire de vous ; c'est qu'il y aura des justices au grand jour qui paroîtront comme un linge souillé à vos yeux; c'est que plusieurs de ceux qui avoient même prophétisé en votre nom, seront rejetés ; c'est que tout est à craindre dans cet état. Pierre n'est admis à votre cène qu'après que vous lui avez lavé les pieds; et cependant vous nous assurez qu'il étoit tout pur. Madeleine est éloignée, et vous lui défendez de vous approcher au sortir du tombeau, parce qu'un goût encore trop sensible étoit le principe de son empressement; et cependant elle avoit beaucoup aimé, et lavé vos pieds sacrés et ses péchés de ses larmes. Et nous, Seigneur, pleins de misères, vides de fruits sincères de pénitence, tout pétris de mollesse et de sensualités, tièdes et sans goût, immuables dans un certain état de piété languissante et imparfaite, plus soutenue par l'habitude et par les engagements d'une profession sainte, que par votre grâce et une foi vive et solide : hélas ! nous faisons de votre corps notre nourriture ordinaire. Quels abîmes,

Seigneur! quelle suite de crimes peut-être qu'on ignore, dont on ne se repent point, qu'on multiplie à l'infini, qui sont comme le germe sur lequel on ente ensuite mille nouvelles profanations! Quels abîmes encore une fois! et que votre lumière nous manifestera au grand jour de terribles secrets! Que suis-je à vos yeux, ô mon Dieu? je ne puis ni vous déplaire, ni vous plaire à demi; ma condition ne souffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence et le crime; si je ne suis pas un saint, je suis un monstre; si je ne suis pas un vase d'honneur, je suis un vase d'ignominie; si je ne suis pas un ange de lumière, il n'y a point à balancer, je suis un ange de ténèbres; et si je ne suis pas un temple vivant de votre esprit, il faut que j'en sois le profanateur. Bon Dieu! quels puissants motifs de vigilance, d'attention sur moi-même, de circonspection, de frayeur, en approchant de vos autels; d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifestation de vos jugements adorables! Mais ce n'est pas encore assez de communier en mémoire de Jésus-Christ, mes Frères; et pour nous retracer le souvenir de sa vie, il faut encore, et c'est la dernière disposition, rappeler le souvenir de sa mort, et l'annoncer toutes les fois que l'on mange son corps et que l'on boit son sang; et c'est ce que j'appelle une foi généreuse qui nous fasse immoler.

QUATRIÈME RÉFLEXION.

Toutes les fois que vous mangerez le corps, et que vous boirez le sang du Seigneur, vous annoncerez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne. Comment cela? à la lettre on annonce sa mort, parce que ce mystère fut un prélude de sa passion; parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer; parce que Jésus-Christ empressé de souffrir ce baptême de sang, dont il devoit être baptisé, en prévint l'accomplissement, et d'avance s'immola lui-même par la séparation mystique de son corps et de son sang; parce que l'Eucharistie est le sacrifice permanent de l'Église, le fruit et la plénitude de celui de la croix; parce qu'enfin Jésus-Christ y est comme dans un état de mort; il a une bouche, et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas; des pieds, et ne marche pas. Mais, mes Frères, en ce sens-là l'impie comme le juste, annonce sa mort toutes les fois qu'il mange son corps : c'est un mystère, et non pas un mérite; c'est la nature du sacrement, et non pas le privilége de celui qui le reçoit; c'est une suite de son institution, et non pas une disposition pour en approcher. Or le dessein de l'Apôtre est ici de prévenir les abus, d'apprendre aux fideles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les mys-

tères que renferme ce sacrement les dispositions qu'il demande. Il y a donc une manière d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit toute se passer dans nos cœurs, qui nous dispose, qui nous prépare, qui assortit la situation de notre âme à la nature de ce mystère, qui nous fait porter sur notre corps la mortification de Jésus-Christ, qui nous immole et nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raisons que nous avons touchées, et changeons la lettre en esprit.

On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parce que ce mystère fut un prélude de sa passion. Dans les premiers temps, l'Eucharistie étoit un prélude du martyre. Du moment que la fureur du tyran s'étoit déclarée, et que la persécution commençoit à s'élever, tous les fidèles couroient se munir de ce pain de vie : ils emportoient ce cher dépôt dans leurs maisons : la mort leur paroissoit moins terrible, lorsqu'ils avoient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité : ils la désiroient même; et les consolations ineffables que la présence de Jésus-Christ, cachée sous des voiles mystiques, répandoit déjà dans leur âme, les faisoient soupirer après ce torrent de voluptés dont il enivrera ses élus, lorsqu'ils le verront face à face. Étoient-ils traînés dans les prisons, chargés de fers comme les scélérats, eux dont le monde n'étoit pas digne; ils cachoient avec soin dans leur

sein la divine Eucharistie; ils s'en nourrissoient dans l'attente du martyre; ils s'engraissoient de cette viande céleste, comme des victimes pures, afin que leur sacrifice fût plus agréable au Seigneur. Des vierges chastes, des fidèles fervents, des ministres saints, participoient tous ensemble dans les cachots au pain de bénédiction. Aussi quelle joie dans leurs chaînes! quelle sérénité dans ces lieux sombres et affreux! quels cantiques d'actions de grâces dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvoient partout que de tristes images de la mort, et les préparatifs des plus cruels supplices! Combien de fois disoient-ils à Jésus-Christ présent au milieu d'eux dans ce sacrement adorable : Ah! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur, puisque vous êtes avec nous : que des armées entières nous environnent, nous ne serons point troublés; nos ennemis peuvent perdre notre corps, et même nous le rendrez-vous glorieux et immortel; mais qui peut perdre ceux que le Père vous a donnés? heureuses chaînes que vous daignez soutenir! saintes prisons que vous consacrez par votre présence! ténèbres aimables où vous remplissez nos âmes de tant de lumières! mort précieuse qui va nous unir à vous, et déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux! De là, quelle force dans les tourments! pleins de la chair de Jésus-Christ, teints de son sang, ils sortoient, dit saint Chrysostôme,

de leurs cachots comme des lions encore tout sanglants, et altérés de mort et de carnage; ils voloient sur les échafauds; ils y portoient une sainte fierté; lançoient çà et là des regards de constance et de magnanimité qui glaçoient les tyrans les plus barbares, et désarmoient leurs propres bourreaux; ils annonçoient donc la mort du Seigneur en se préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos siècles et la religion des Césars ne nous laissent plus le même espoir; la mort n'est plus la récompense de la foi, et l'Eucharistie ne fait plus de martyrs : mais n'avons-nous pas des persécuteurs domestiques? notre foi n'a-t-elle à craindre que les tyrans? et n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de sang? En approchant donc de l'autel, mes Frères, une âme fidèle soupire après la dissolution de son corps terrestre : car pourroit-elle aimer cette vie, et annoncer la mort de Jésus-Christ, et retracer dans ces signes mystiques sa sortie du monde pour aller à son Père? elle se plaint que son exil est trop prolongé, elle porte au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre. Ah! Seigneur, puisque vous êtes mort et crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous? que puis-je trouver sur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus? le mystère lui-même qui devoit me consoler par votre présence, me fait souvenir de votre mort : ces voiles qui

vous couvrent, sont un artifice de votre amour; et vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le désir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous, qu'un vide affreux du Dieu que je cherche? que me répondez-vous, lorsque mon cœur séduit se tourne de votre côté pour y charmer ses inquiétudes? Retourne, me dites-vous, à celui qui nous a faites; nous gémissons en attendant qu'il vienne nous délivrer de ce triste assujettissement qui nous fait servir aux passions et aux erreurs des hommes : ne le cherche point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas; il est ressuscité, il n'est plus ici; s'il paroît, ce n'est que pour mourir encore tous les jours : reprends les désirs et les affections que tu voulois nous donner, et les détourne vers le ciel; l'époux a été enlevé, la terre désormais n'est plus pour un chrétien qu'un séjour de soupirs et de larmes : voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici-bas, Seigneur? quels sont les liens et les charmes qui peuvent m'attacher à la terre? Inquiète dans les plaisirs, impatiente dans l'absence; ennuyée des entretiens et des commerces des hommes, effrayée de la solitude; sans goût pour le monde, sans goût pour la vertu; faisant le mal que je hais, ne faisant pas le bien que je voudrois : qui me retient? qui diffère la dissolution de ce corps de peché? qui m'empêche de voler avec les ailes de

la colombe sur la sainte montagne ? Je serois heureuse, Seigneur, je le sens ; je pourrois à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux : je ne goûte de véritable joie qu'aux pieds de vos autels ; ce sont là les moments les plus heureux de ma vie ; mais ils durent si peu, il faut se rengager si vite dans les ennuis et les désagréments du siècle ! mais il faut s'éloigner de vous pour si long-temps ! non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur sur la terre, et la mort est un gain à qui sait vous aimer.

Sont-ce là nos sentiments, mes Frères, quand nous approchons des autels ? Où sont aujourd'hui les chrétiens, qui, comme les premiers fidèles, attendent la bienheureuse espérance, et hâtent par leurs soupirs la fin de leur exil, et l'avénement de Jésus-Christ ? C'est un raffinement de piété qu'on n'entend point ; c'est un langage presque de contemplatif ; et cependant c'est le fondement de la religion et la première démarche de la foi. On regarde la nécessité de mourir comme une peine cruelle ; la seule idée de la mort qui consoloit tant nos pères, nous fait frémir : la fin de la vie est le terme de nos plaisirs, au lieu d'être celui de nos peines : on la ménage aux dépens de la loi de Dieu et des obligations de l'Église : les soins qui aboutissent au corps sont infinis ; nos précautions sur ce point vont jusques à la foiblesse : ou s'il arrive quelquefois de

souhaiter ce dernier moment, c'est lassitude de la vie et de ses chagrins, c'est une disgrâce, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires qui ne nous laisse plus espérer de plaisirs en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût et un souhait d'amour-propre; on s'ennuie d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à Jésus-Christ : et là-dessus on vient manger la cène du Seigneur, se renouveler le souvenir de sa passion, et annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne; quelle indignité!

En second lieu, on annonce sa mort dans ce mystère, parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer. Or, qu'exige de nous ce souvenir? ah! mes Frères, un désir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de communions monstrueuses qui crucifient de nouveau Jésus-Christ. Tant de ministres perfides l'offrent dans tous les lieux où son nom est connu, avec des mains sacriléges; tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, ravisseurs, de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans des bouches profanes : nous devons sentir les outrages qu'y souffre Jésus-Christ; nous confondre devant lui, sur ce que le plus signalé de ses bienfaits est devenu l'occasion des plus grands crimes; trembler sur nous-mêmes; admirer sa bonté, la-

quelle pour l'utilité d'un petit nombre d'élus, a bien voulu s'exposer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les siècles et de tous les temps qui l'ont déshonoré, et qui le déshonorent; détourner par les larmes de notre cœur, et par mille gémissements secrets, les fléaux que les communions indignes ne manquent jamais d'attirer sur la terre. Car, si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts soudaines, n'étoient qu'une suite de ce sacrement profané; ah! vous nous frappez depuis long-temps, Seigneur; vous versez sur nos villes et sur nos provinces la coupe de votre fureur; vous armez les rois contre les rois, et les peuples contre les peuples; on n'entend parler que de combats et de bruits de guerre; vous faites pleuvoir du ciel la stérilité sur nos campagnes; le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles, et ôte aux pères la consolation de leurs vieux ans; nous gémissons sous des charges qui en éloignant de nos murs l'ennemi de l'état, nous livrent à la faim et à la misère; les arts sont presque inutiles au peuple; les gains et les trafics languissent; et l'industrie peut à peine fournir aux besoins; les calamités secrètes et connues de vous seul, sont encore plus touchantes que les publiques; nous avons vu la faim et la mort moissonner nos citoyens et changer nos villes en déserts affreux; l'ennemi de votre

nom profite de nos dissensions et usurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux si longs et si terribles, grand Dieu ? où se forment ces nuées de fureur et d'indignation qui éclatent depuis si long-temps sur nos têtes ? N'êtes-vous pas armé pour punir les sacriléges ? les attentats que l'on commet tous les jours aux pieds de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colère ? Eh ! frappez-nous donc, Seigneur ; vengez votre gloire ; ordonnez à l'ange qui est dans les airs de ne pas arrêter son bras, qu'il n'épargne pas les maisons où sont encore empreintes les traces d'un sang profané : votre courroux est juste. Mais non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes ; donnez la paix à nos jours ; écoutez les cris des justes qui vous la demandent : *Seigneur,* vous disent-ils avec le Prophète, *nous attendions la paix, et ce bien n'est pas encore venu.*[1] Faites cesser les profanations que les guerres traînent toujours après elles ; ne punissez plus les sacriléges en les multipliant sur la terre ; rendez la majesté à tant de temples profanés, le culte et la dignité à tant d'églises dépouillées, la splendeur et la magnificence à tant d'autels renversés, la paix à nos villes, l'abondance à nos familles, la consolation et l'allégresse à Israël ; rendez les enfants aux pères, et

[1] Jérém. 8. 15.

aux épouses désolées leurs époux ; et si nos malheurs ne vous touchent pas, laissez-vous toucher du moins à ceux de votre Église.

On annonce en troisième lieu, la mort du Seigneur dans ce mystère, parce que Jésus-Christ s'y immole lui-même, par la séparation mystique de son corps et de son sang. Que s'ensuit-il de là? qu'il faut être aux pieds des autels comme si nous étions aux pieds de la croix : entrer dans les dispositions des disciples et des femmes de Jérusalem qui recueillirent les derniers soupirs de Jésus mourant, et furent présents à la consommation de son sacrifice. Or, quel éloignement n'avoient-ils pas pour un monde qui crucifioit leur maître? qu'avoient-ils encore à ménager avec ses meurtriers? craignoient-ils de se déclarer les disciples de celui qui se déclaroit si hautement leur Sauveur, et au prix de tout son sang? ne disoient-ils pas au Père céleste : Eh! frappez-nous nous-mêmes, Seigneur, qui sommes les coupables, et épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes passées qui attachoient un si bon maître à la croix! quelle impression sensible de ses souffrances dans leur cœur! Ainsi, mes Frères, ménager encore le siècle, n'oser se déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de Jésus-Christ, se mesurer dans ses démarches de dévotion de telle sorte, qu'il y règne encore un air et un goût du monde, qui se mêle, pour

ainsi dire, dans les intérêts de notre vertu ; ne pas confesser Jésus-Christ la tête levée ; n'oser se dispenser d'un spectacle où il est moqué, d'une assemblée où il est offensé, d'une démarche dont l'innocence ne peut sortir entière, d'une bienséance dont les devoirs de la religion souffrent, de je ne sais quel train de vie dont le monde vous fait une nécessité, de certaines maximes qui blessent l'Évangile, et que l'usage vous donne pour des lois ; prétendre user de ces ménagements, et néanmoins venir manger la pâque avec les disciples de Jésus-Christ ; conserver encore des intelligences avec ses ennemis, et s'asseoir à sa table ; estimer les maximes qui le crucifient, et vouloir être les spectateurs et les compagnons fidèles de sa croix ; ah ! c'est une contradiction.

Il a vaincu le monde ; il l'a attaché à sa croix ; il a fait expirer avec lui ses erreurs et ses maximes : donc, annoncer sa mort dans la communion, c'est rappeler le souvenir de sa victoire. Et si le monde vit et règne encore dans votre cœur, mon Frère, ne détruisez-vous pas le fruit de sa mort ? ne disputez-vous pas à Jésus-Christ l'honneur de son triomphe ? et au lieu d'annoncer sa mort, ne venez-vous pas la renouveler avec ses ennemis ?

D'ailleurs, on annonce en quatrième lieu sa mort dans ce mystère, parce qu'il est la consommation du sacrifice de la croix, et qu'il nous en applique

le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, et par conséquent à la communion? les souffrances, les mortifications, une vie pénitente et intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? Oserez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par les plaisirs, flatté, caressé; oserez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée? Oserez-vous incorporer Jésus-Christ mourant et couronné d'épines, dans des membres délicats et sensuels? cet assortiment ne seroit-il pas monstrueux? Oserez-vous en changeant sa chair en votre propre substance, la transformer en une chair molle et voluptueuse? eh! ce seroit un attentat. Pour vous nourrir de la chair de Jésus-Christ, il faut que vos membres puissent devenir ses membres; que son corps puisse prendre la figure du vôtre. Or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont des membres souffrants : et si vous vivez sans souffrir; si vous ne portez pas la mortification de Jésus-Christ sur votre corps; si peut-être vous n'avez jamais fait à vos sens et à vos désirs aucune violence; si vos jours se passent dans une tranquille mollesse; si les afflictions vous impatientent; si tout ce qui contrarie votre humeur vous révolte; si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes; si celles que le ciel vous ménage, ne sont pas bien reçues; comment voulez-vous unir votre chair à la chair de Jésus-

Christ? On n'y pense point, mes Frères; et cependant une vie molle et sensuelle ne peut être qu'un préjugé d'une communion indigne.

Enfin, on annonce la mort du Seigneur dans ce mystère, parce qu'il y est lui-même comme dans un etat de mort. Il a une bouche, et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas; des pieds, et ne marche pas. Regardez donc, mon Frère, et faites selon ce modèle : voilà comme vous devez annoncer sa mort en participant à son corps : il faut y porter des yeux instruits à être fermés pour la terre; une langue accoutumée au silence, ou à des discours de Dieu, comme parle saint Paul; des pieds, des mains immobiles pour les œuvres de péché; des sens ou éteints ou mortifiés; en un mot, y porter une mort universelle sur votre corps : l'état de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, est l'état du chrétien sur la terre; un état de retraite, de silence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les sens. Car, qu'est-ce que Jésus-Christ dans l'Eucharistie? il est dans le monde comme s'il n'y étoit point; il est au milieu des hommes, mais invisible; il entend leurs vains discours, leurs conseils chimériques, leurs espérances frivoles, mais il n'y prend aucune part; il voit leurs sollicitudes, leurs agitations, leurs entreprises, et il les laisse faire : on lui rend des honneurs divins, et on l'outrage; et toujours le même, il paroît insensible aux in-

sultes comme aux hommages : il voit renouveler les siècles, les empires, les familles ; les mœurs changer; le goût des hommes et des âges varier ; les coutumes s'éteindre et puis revivre ; la figure de ce monde dans une révolution éternelle ; les hérésies prévaloir ; son héritage déchiré ; des guerres, des séditions, des bouleversements soudains ; l'univers entier ébranlé ; et il est tranquille sur ses ruines, et rien ne le tire de son application intime et ineffable à son Père ; et rien ne trouble le repos divin de son sanctuaire, où il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous. Regardez, encore une fois, et faites selon ce modèle : portons-nous à la table sacrée des yeux fermés depuis longtemps à tout ce qui peut blesser notre âme ; une langue environnée d'une garde de circonspection et de pudeur ; des oreilles chastes et impénétrables aux sifflements du serpent, et à la volupté des sons et des voix si propres à amollir le cœur, une âme insensible aux mépris comme aux louanges ; une âme hors de la portée des événements d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie ; égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune ; voyant avec des yeux étrangers, indifférents, tout ce qui se passe ici-bas ; estimant les biens et les maux qui lui arrivent comme chose qui ne la regarde pas ; et à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des sens, la contradiction des langues,

les vaines entreprises des hommes, toujours attentive à ne pas se laisser ravir la paix de son cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vue son Dieu, et à avoir toujours sa conversation dans le ciel?

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort : hélas ! c'est l'affaire de toute la vie ; et la chair de Jésus-Christ est un secours établi pour nous fortifier, et nous aider dans cette entreprise. Mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement ; il faut être aux prises avec ses sens, avec sa corruption, avec ses foiblesses, et se gagner tous les jours sur quelque article ; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne ; il faut expier par la retraite, par le silence, par les larmes, par la prière, par les macérations, les victoires journalières que les impressions du monde et des sens remportent sur nous ; il faut se relever avec avantage de ses chutes. Mais je veux vous donner à entendre, qu'une communion n'est pas l'affaire d'un jour et d'une solennité ; que toute notre vie doit être une préparation à l'Eucharistie ; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduisent à l'autel ; que la vie de la plupart des gens du monde, de ceux même qui ne sont pas dans le désordre, qui ne se gênent sur rien, qui vivent selon les sens, qui ne sont vifs que sur les intérêts de

la terre, est une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur, et qui dès-là vous exclut de ce mystère. Je veux vous faire comprendre que l'Eucharistie est un festin, si j'ose le dire, de deuil et de mort; que les joies, les plaisirs, les vaines décorations déparent cette table sacrée, et vous font rejeter comme celui qui s'y présente avec un habit sale et déchiré; qu'on ne peut pas se nourrir en même temps, et des viandes d'ici-bas et du pain du ciel; et que du moment que les Israélites arrivés sur les frontières de Chanaan eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Écriture, la manne cessa de tomber, et ils n'usèrent plus depuis de cette nourriture céleste : *Defecitque manna postquam comederunt de frugibus terræ.*[1] Je veux vous faire comprendre que ce sacrement est le fruit et non pas la marque de la pénitence; que ces communions dont une solennité décide, font plus de profanateurs que d'adorateurs véritables; qu'on ne peut se nourrir du corps de Jésus-Christ sans vivre de son esprit; qu'il faut même que la plénitude de l'Esprit-Saint repose sur une âme comme sur Marie, avant que Jésus-Christ vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des livres saints, et les rigueurs salutaires de la pénitence, doivent préparer dans nos cœurs une demeure à Jésus-Christ, afin que nous

[1] Jos. 5. 12.

soyons comme des arches saintes, et que cette manne céleste y repose au milieu des tables de la loi et de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du siècle et qui les aimez, que toutes les communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, et avec la seule précaution d'une confession. Je veux vous faire comprendre que le pain de vie se change en poison pour la plupart des fidèles; que l'autel voit presque plus de crimes que le théâtre; que Jésus-Christ est plus outragé dans son sanctuaire, que dans les assemblées des pécheurs; et que les solennités ne sont plus que des mystères de deuil pour lui, et des jours établis pour le déshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que pour en approcher dignement, il faut une foi respectueuse qui nous fasse discerner; une foi prudente qui nous fasse éprouver; une foi vive qui nous fasse aimer; une foi généreuse qui nous fasse immoler: hors de là, c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur; c'est manger et boire son jugement.

Ah! Seigneur, que j'ai peu connu jusqu'ici l'innocence et l'extrême pureté, que vous demandez de ceux qui viennent se nourrir de ce pain céleste! Le centenier, cet homme d'une foi si vive, si humble, si éclairée; cet homme si riche en bonnes œuvres,

qui aimoit votre peuple, qui élevoit des édifices sacrés en votre nom, destinés aux prières publiques et à l'interprétation de vos Écritures; cet homme ne se croit pas digne de vous recevoir même dans sa maison : la plus pure même des vierges, lorsqu'un ange lui annonce que vous allez descendre dans son sein, en est effrayée; elle entre dans son néant; et s'il lui reste encore la force de parler, c'est pour demander comment cela se pourra faire. Et qui suis-je, Seigneur, pour oser m'asseoir à votre table avec si peu de précaution? moi qui viens paroître vide devant vous; moi qui n'ai à vous offrir que les restes d'un cœur que le monde a occupé si long-temps : moi qui ne suis à vous que par intervalles, et qui laisse encore aux créatures et aux passions le fond et l'état de mon cœur; moi qui ne porte à vos autels que de foibles essais de salut, et des œuvres consommées de péché; moi qui n'ai par-dessus les autres pécheurs que l'abus de vos grâces; que des lumières inutiles; que des sentiments qui s'exhalent par désirs; que mille inspirations qui n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de conversion; qu'un cœur incapable de se familiariser, ni avec le péché ni avec la vertu; qu'un naturel heureux et presque de son propre fonds, ennemi des excès et du vice, et que j'ai pourtant altéré.

Ah! Seigneur, les fruits d'une communion sainte

sont si abondants, si sensibles; l'âme en sort si inondée de vos grâces et de vos faveurs, que quand je n'aurois point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrois trembler et me confondre. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim; et je me retire de cette table sacrée, fatigué, lassé de mes hommages : je respire au sortir de là, comme au sortir d'une bienséance et d'une gêne : je m'applaudis d'en être quitte, comme si je venois de finir une affaire pénible; et si je sens le goût réveillé, c'est celui des plaisirs et du monde. Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, et vous demeurez en nous; c'est-à-dire, que votre sang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laisse vos inclinations, vos traits, votre ressemblance, et que nous sommes d'autres vous-mêmes; que comme de jeunes princes héritiers d'un sang royal, on doit voir briller sur notre visage je ne sais quel air de majesté qui annonce notre noblesse; il ne doit plus paroître en nous que des inclinations nobles, célestes, et des sentiments dignes du sang que nous avons reçu : et cependant je me trouve toujours des désirs terrestres, des penchants bas et rampants, un cœur qui se traîne encore sur la boue, et qui ne sait s'élever au-dessus des créatures, et retourner jusque dans votre sein dont il est sorti. Quand on mange votre chair dignement,

vous nous apprenez qu'on vit pour vous, et qu'on vit éternellement : et j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaisirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfants, pour ma gloire; pour vous, à peine un seul moment dans la journée. Que faut-il donc que je fasse, Seigneur? que je me retire de votre table? Quoi! ce fruit de vie me seroit interdit? quoi! le pain de consolation ne seroit plus rompu pour moi? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure; mais vous voulez m'en rendre digne : vous ne voulez pas que je m'en retire; mais vous voulez que je m'y prépare : vous ne me refusez pas le pain des enfants; mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me présenter un serpent à sa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous : aplanissez-en les hauteurs; redressez-en l'obliquité; purifiez mes désirs; corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous seul pouvez être votre précurseur et vous préparer les voies dans les âmes. Remplissez-nous donc, Seigneur, de votre esprit, afin que nous mangions votre corps dignement, et que nous vivions éternellement pour vous.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE NOËL.

Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo; quia natus est vobis hodie Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Luc, 2. 10, 11.

SIRE,

VOILA en effet la grande nouvelle que le monde attendoit depuis quatre mille ans : voilà le grand événement que tant de prophètes avoient prédit; que tant de cérémonies avoient figuré; que tant de justes avoient attendu, et que toute la nature sembloit promettre et hâter par la corruption universelle répandue sur toute chair : voilà le grand bienfait, que la bonté de Dieu préparoit aux hommes,

depuis que l'infidélité de leur premier père les eut tous assujettis au péché et à la mort.

Le Sauveur, le Christ, le Seigneur, paroît enfin aujourd'hui sur la terre. Les nuées enfantent le Juste : l'étoile de Jacob se montre à l'univers : le sceptre est sorti de Juda, et celui qui devoit venir est arrivé : les temps mystérieux sont accomplis : le Seigneur a fait paroître le signe promis à la Judée : une vierge a conçu et enfanté, et de Bethléem sort le conducteur qui doit instruire et régir tout Israël.

Quels nouveaux biens, mes Frères, cette naissance n'annonce-t-elle pas aux hommes ? Elle n'auroit pas été, durant tant de siècles, annoncée, attendue, désirée ; elle n'auroit pas fait la religion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénoûment de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes, si elle n'avoit été la plus grande marque d'amour qu'il pouvoit leur donner. Quelle nuit heureuse, que celle qui vient de présider à cet enfantement divin ! elle a vu la lumière du monde luire dans ses ténèbres : les cieux en retentissent de joie et de cantiques d'actions de grâces.

Mais, mes Frères, pour entrer dans les transports d'allégresse que cette naissance répand dans le ciel et sur la terre, il faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous apporter. La joie commune n'est fondee que sur le salut commun qui nous est

offert ; et si, malgré ce secours, nous nous obstinons encore à périr, l'Église pleure sur nous, et nous mêlons le deuil et la tristesse à la joie que lui inspire une si heureuse nouvelle.

Or, quels sont les bienfaits inestimables que cette naissance vient apporter aux hommes ? Les esprits célestes eux-mêmes viennent l'apprendre aujourd'hui aux pasteurs : elle vient rendre la gloire à Dieu, et la paix aux hommes : et voilà tout le fond de ce grand mystère développé. A Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir : aux hommes, la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

L'homme n'avoit été placé sur la terre, que pour rendre à l'Auteur de son être la gloire et l'hommage qui lui étoient dus. Tout le rappeloit à ces devoirs ; et tout ce qui devoit l'y rappeler, l'en éloigna. Il devoit à sa majesté suprême son adoration et ses hommages ; à sa bonté paternelle, son amour ; à sa sagesse infinie, le sacrifice de sa raison et de ses lumières. Ces devoirs, gravés dans le fond de son cœur, et nés avec lui, lui étoient encore sans cesse annoncés par toutes les créatures : il ne pouvoit ni s'écouter lui-même, ni écouter tout ce qui étoit autour de lui, sans les retrouver. Cependant

il les oublie; il les efface de son cœur : il ne vit plus dans l'ouvrage l'honneur et le culte qui étoit dû à l'ouvrier souverain ; dans les bienfaits dont il le combloit, l'amour qu'il devoit à son bienfaiteur ; dans les ténèbres répandues sur les effets mêmes de la nature, l'impossibilité de sonder à plus forte raison les secrets de Dieu, et la défiance où il devoit vivre de ses propres lumières. L'idolâtrie rendoit donc à la créature le culte que le Créateur s'étoit réservé à lui seul : la synagogue l'honoroit des lèvres, et l'amour qu'elle lui devoit se bornoit à des hommages extérieurs qui n'étoient pas dignes de lui : la philosophie s'égaroit dans ses pensées, mesuroit les lumières de Dieu à celles de l'homme, et croyoit que la raison qui se méconnoissoit elle-même, pouvoit connoître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'étoit plus connu ni glorifié, et l'homme ne se connoissoit plus lui-même.

Et premièrement, à quels excès l'idolâtrie n'avoit-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chère l'érigeoit bientôt en divinité ; et ses viles cendres, sur lesquelles son néant étoit écrit en caractères si ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de sa gloire et de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux; l'amour impur l'imita et voulut avoir ses autels : l'épouse et l'amante, l'époux et l'amant criminels, eurent des temples,

des prêtres et des sacrifices. La folie, ou la corruption générale adopta un culte si bizarre et si abominable : tout l'univers en fut infecté : la majesté des lois de l'empire l'autorisa : la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres, rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux : au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : les hommages impurs devinrent le culte de ces divinités impures : les villes, les montagnes, les champs, les déserts, en furent souillés, et virent des édifices superbes consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions : les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme ; et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Le monde étoit plongé depuis sa naissance presque, dans l'horreur de ces ténèbres : chaque siècle y avoit ajouté de nouvelles impiétés. Plus les temps marqués du Libérateur approchoient, plus la dépravation sembloit croître parmi les hommes. Rome elle-même, maîtresse de l'univers, s'étoit soumise aux différents cultes des nations qu'elle avoit subjuguées, et voyoit s'élever au milieu de ses murs les idoles diverses de tant de peuples soumis, qui devenoient plutôt les monuments publics de sa folie et de son aveuglement que de ses victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu sa voie, Dieu ne vouloit plus faire pleuvoir sa colère sur les hommes, ni les exterminer par un nouveau déluge : il vouloit les sauver. Il avoit mis dans le ciel le signe de son alliance avec le monde; et ce signe véritable n'étoit pas cet arc lumineux et grossier, qui paroît dans les nuées : c'étoit Jésus-Christ son Fils unique, le Verbe fait chair, le sceau véritable de l'alliance éternelle, et la seule lumière qui vient éclairer tout le monde.

Il paroît aujourd'hui sur la terre, et rend à son Père la gloire que l'impiété d'un culte public avoit voulu lui ravir. L'hommage que lui rend son âme sainte unie au Verbe, dédommage d'abord sa majesté suprême de tous les honneurs que l'univers lui avoit jusque-là refusés, pour les prostituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la Divinité, que tous les siècles et tous les peuples idolâtres ne lui en avoient ôté : et il falloit bien que cet hommage fût agréable au Dieu souverain, puisque lui seul effaça l'idolâtrie de dessus la terre; fit tarir le sang des victimes impures; renversa les autels profanes; imposa silence aux oracles des démons; mit en poussière les vaines idoles, et changea leurs temples superbes, jusque-là les asiles de toutes les abominations, en des maisons d'adoration et de prière. Ainsi l'univers changea de face : le seul Dieu inconnu dans Athènes

même, et au milieu des villes les plus célèbres par leur science et par leur politesse, fut adoré : le monde reconnut son Auteur : Dieu rentra dans ses droits : un culte digne de lui s'établit sur toute la terre; et il eut partout des adorateurs, qui l'adorèrent en esprit et en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naissance de Jésus-Christ, et la première gloire qu'il rend à son Père. Mais, mes Frères, ce grand bienfait est-il pour nous? Nous n'adorons plus de vaines idoles; un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mars vindicatif et cruel : mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous? ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs? car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons : tout ce que nous préférons à Dieu, devient notre Dieu lui-même : tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos désirs et de nos affections, de nos craintes et de nos espérances, fait aussi tout notre culte; et nos dieux sont nos passions auxquelles nous sacrifions le Dieu véritable.

Or, que d'idoles encore de cette espèce dans le monde chrétien! Vous, cette créature infortunée, à laquelle vous avez prostitué votre cœur; à laquelle vous sacrifiez vos biens, votre fortune, votre gloire, votre repos; et dont ni les motifs de la religion, ni ceux même du monde ne peuvent vous déta-

cher, c'est votre idole : et que lui manque-t-il pour être votre divinité infâme, puisque dans votre fureur vous ne lui en refusez pas meme le nom? Vous, cette cour, cette fortune, qui vous occupe, qui vous possède, à laquelle vous rapportez tous vos soins, toutes vos démarches, tous vos mouvements, tout ce que vous avez d'âme, d'esprit, de volonté, votre vie tout entière, c'est votre idole; et quel hommage criminel lui refusez-vous, dès qu'elle l'exige, et qu'il peut devenir le prix de ses faveurs? Vous, cette intempérance honteuse qui avilit votre nom et votre naissance; qui n'est plus même de nos mœurs; qui a noyé et abruti tous vos talents dans les excès du vin et de la débauche; qui en vous rendant insensible à tout le reste, ne vous laisse de goût et de sentiment que pour les plaisirs abrutissants de la table, c'est votre idole: vous ne comptez vivre que les moments que vous lui donnez; et votre cœur rend encore plus d'hommage à ce dieu infâme et abject, que vos chants insensés et profanes. Les passions firent les dieux autrefois; et Jésus-Christ n'a détruit ces idoles, qu'en détruisant les passions qui les avoient elevées : vous les relevez, en faisant revivre toutes les passions qui avoient rendu le monde entier idolâtre. Et que sert de connoître un Dieu seul, si vous portez ailleurs vos hommages? le culte est dans le cœur; et si le Dieu véritable n'est pas le dieu de

votre cœur, vous mettez, comme les païens, les viles créatures à sa place, et vous ne lui rendez pas la gloire qui lui est due.

Aussi Jésus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes, et à établir sur les débris des idoles la connoissance seule du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime et ne les sanctifie ; et qui regarderont la miséricorde, la justice, la sainteté, comme les offrandes les plus dignes de Dieu, et l'appareil le plus pompeux de leur culte : second bienfait de la naissance de Jésus-Christ, et seconde sorte de gloire qu'il rend à son Père.

En effet, Dieu étoit connu dans la Judée, dit le Prophète ; Jérusalem ne voyoit point d'idoles élevées dans ses places publiques, y usurper les hommages qui etoient dus au Dieu d'Abraham ; *il n'y avoit ni simulacre dans Jacob, ni augure dans Israël;*[1] cette portion seule de la terre s'étoit préservée de la contagion générale : mais la magnificence de son temple, l'appareil de ses sacrifices, la pompe de ses solennités, l'exactitude de ses observances légales faisoit tout le mérite de son culte. On bornoit à ces devoirs extérieurs toute la religion. Les mœurs n'en étoient pas moins criminelles : l'injustice, la fraude, le mensonge, l'adultère, tous les

[1] Nom. 23. 21.

vices subsistoient, et étoient même autorisés par ces vains dehors de culte : Dieu étoit honoré des lèvres ; mais le cœur de ce peuple ingrat étoit toujours éloigné de lui.

Jésus-Christ vient détromper la Judée d'une erreur si grossière, si ancienne, et si injurieuse à son Père. Il vient leur apprendre, que l'homme peut se contenter des seuls dehors, mais que Dieu ne regarde que le cœur ; que tout hommage extérieur qui le lui refuse, est une insulte et une hypocrisie, plutôt qu'un culte véritable ; qu'il est inutile de purifier le dehors, si le dedans est plein d'infection et de pourriture ; et qu'on n'adore Dieu véritablement, qu'en l'aimant.

Mais hélas! mes Frères, cette erreur si grossière, et si souvent reprochée par Jésus-Christ à la synagogue, n'est-elle pas encore l'erreur de la plupart d'entre nous? A quoi se réduit tout notre culte? à quelques observances extérieures ; à remplir certains devoirs publics prescrits par la loi : et encore c'est la religion des plus sages. Ils viennent assister aux mystères saints ; ils ne se dispensent qu'avec scrupule des lois de l'Église ; ils récitent quelques prières que l'usage a consacrées ; ils célèbrent les solennités, et grossissent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en sont-ils plus détachés du monde, et de ses plaisirs criminels? moins occupés des soins de la parure, et de la fortune? plus disposés à rom-

pre un engagement criminel, ou à s'éloigner des occasions où leur innocence fait toujours naufrage? portent-ils à ces pratiques extérieures de religion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte? Toutes leurs passions subsistent toujours avec ces œuvres religieuses qu'ils donnent à l'usage plus qu'à la religion. Et remarquez, je vous prie, mes Frères, qu'on n'oseroit s'en dispenser tout-à-fait; vivre comme des impies sans aucune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics : on se regarderoit comme des anathèmes dignes des foudres du ciel. Et on ose souiller ces devoirs saints par des mœurs criminelles; et on ne se regarde pas avec horreur, en rendant inutile ce reste superficiel de religion, par une vie que la religion condamne et abhorre; et on ne craint point la colère de Dieu, en continuant des crimes qui l'attirent sur nos têtes, et en bornant tout ce qui lui est dû à de vains hommages qui l'insultent.

Cependant, je l'ai déjà dit, de tous les mondains, ce sont là les plus sages, et ceux qui paroissent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore secoué le joug, comme tant d'autres; ils ne se font pas une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu; ils ne blasphèment pas ce qu'ils ignorent; ils ne regardent pas la religion comme un jeu et une invention humaine; ils veulent y tenir

encore par quelques dehors : mais ils n'y tiennent point par le cœur ; mais ils la déshonorent par leurs désordres ; mais ils ne sont chrétiens que de nom. Ainsi encore plus qu'autrefois sous la synagogue, les dehors magnifiques du culte subsistent parmi nous, avec la dépravation des mœurs la plus profonde et la plus universelle que les prophètes aient jamais reprochée à l'endurcissement et à l'hypocrisie des Juifs : ainsi la religion dont nous nous glorifions, n'est plus qu'un culte superficiel pour la plupart des fidèles : ainsi cette alliance nouvelle, qui ne devoit être écrite que dans les cœurs ; cette loi d'esprit et de vie, qui devoit rendre les hommes tout spirituels ; ce culte intérieur, qui devoit donner à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité, ne lui a donné que des fantômes, que de faux adorateurs, que des apparences de culte ; en un mot, qu'un peuple encore juif, qui l'honore des lèvres, mais dont le cœur corrompu, souillé de mille crimes, enchaîné par mille passions injustes, est toujours éloigné de lui.

Voilà le second bienfait de la naissance de Jésus-Christ auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur, qui se bornoit à des sacrifices d'animaux, et à des observances légales, et qui ne rendoit pas à Dieu la gloire qui lui est due, en ne lui rendant pas l'hommage de notre amour, seul capable de le glorifier : il vient substituer à ces vaines

apparences de religion, une loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur ; un culte dont l'amour pour son Père doit être le premier et le principal hommage. Cependant ce culte saint, ce précepte nouveau, ce dépôt sacré qu'il nous a laissé, a dégénéré entre nos mains : nous en avons fait un culte tout pharisaïque, où le cœur n'a point de part ; qui ne change pas nos penchants déréglés ; qui n'influe point sur nos mœurs, et qui nous rend d'autant plus criminels, que nous abusons du bienfait qui devoit effacer et purifier tous nos crimes.

Enfin, les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle. Les philosophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multiplioit les dieux à l'infini, et forcés par les lumières seules de la raison, de reconnoître un seul Être suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentoient un Dieu oisif; retiré en lui-même; jouissant de son propre bonheur ; ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre ; ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés ; aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices ; et laissant au hasard le cours des siècles et des saisons, les révolutions des empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste univers, et toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissoient à un enchaînement

fatal d'événements : ils en faisoient un Dieu sans liberté, et sans puissance ; et en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'esclave des destinées. Les égarements de la raison étoient alors la seule règle de la religion, et de la croyance de ceux qui passoient pour être les plus éclairés et les plus sages.

Jésus-Christ vient rendre à son Père la gloire que les vains raisonnements de la philosophie lui avoient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la foi est la source des véritables lumières ; et que le sacrifice de la raison est le premier pas de la philosophie chrétienne : il vient en fixer les incertitudes, en nous apprenant ce que nous devons connoître de l'Être suprême, et ce que nous en devons ignorer.

Ce n'étoit pas assez en effet, que les hommes pour rendre gloire à Dieu, lui fissent un sacrifice de leur vie comme à l'auteur de leur être, et reconnussent par cet aveu l'impiété de l'idolâtrie ; qu'ils lui fissent un sacrifice de leur amour et de leur cœur, comme à leur souveraine félicité, et avouassent par-là l'insuffisance et l'inutilité du culte extérieur et pharisaïque de la synagogue : il falloit encore qu'ils lui sacrifiassent leur raison, comme à leur sagesse et à leur vérité éternelle, et se désabusassent ainsi des vaines recherches et de l'orgueilleuse science des philosophes.

Or, la naissance seule d'un Homme-Dieu, l'union ineffable de notre nature avec une personne divine, déconcertée toute la raison humaine; et ce mystère incompréhensible, proposé aux hommes comme toute leur science, toute leur vérité, toute leur philosophie, toute leur religion, leur fait d'abord sentir que la vérité qu'ils avoient jusque-là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le sacrifice de la raison et de nos foibles lumières.

Mais, hélas! où sont parmi nous les fidèles, qui font à la foi un sacrifice entier de leur raison; et qui renonçant à leurs propres lumières, baissent les yeux avec un silence de respect et d'adoration, devant les ténèbres majestueuses de la religion? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous, et qui ne veulent point de Dieu. Eh! il faut les livrer à l'horreur et à l'indignation de tout l'univers qui connoît une Divinité et qui l'adore; ou plutôt les livrer à l'horreur de leur propre conscience, laquelle malgré eux l'invoque, et la réclame en secret, tandis qu'ils se glorifient tout haut de ne pas le connoître.

Je parle de la plupart des fidèles, qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse et aussi humaine, qu'en avoient autrefois les philosophes païens; qui ne la comptent pour rien dans tous les événements de la vie; qui vivent comme si le ha-

sard, ou le caprice des hommes, décidoit de toutes les choses d'ici-bas; et qui ne connoissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde, et qui président à tout ce qui se passe sur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi, qui loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds et impénétrables de la Providence, vont les chercher dans des prédictions ridicules et puériles; attribuent à l'homme une science que Dieu s'est réservée à lui seul; attendent avec une folle persuasion sur les rêveries d'un faux prophète, des événements et des révolutions qui doivent décider de la destinée des peuples et des empires; fondent là-desus de vaines espérances pour eux-mêmes, et renouvellent ou l'extravagance des augures et des aruspices païens, ou l'impiété de la pythonisse de Saül, et des oracles de Delphes et de Dodone. Je parle de ceux qui voudroient voir clair dans les voies éternelles de Dieu sur nos destinées; et qui ne pouvant par les seules forces de la raison, résoudre les difficultés insurmontables des mystères de la grâce sur le salut des hommes, loin de s'écrier comme l'Apôtre : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu!* [1] sont tentés de croire, ou que Dieu ne se mêle point de notre salut, ou qu'il est inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de

[1] Rom. 11. 33.

ces personnes dissipées dans le monde, qui trouvent toujours plausible, convaincant, tout ce que l'incredulite oppose de plus foible et de plus insense à la foi ; qui sont ebranlees au premier doute frivole que l'impie propose ; qui sembleroient être ravies que la religion fût fausse ; et qui sont moins touchées de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, et qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impieté et du blasphème. Enfin, je parle de beaucoup de fidèles, qui renvoient au peuple la croyance de tant de faits merveilleux, que l'histoire de la religion nous a conservés ; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe aussi la puissance de Dieu; et qui refusent les miracles à une religion qui n'est fondée que sur eux, et qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Voilà comment nous ravissons encore à Dieu la gloire que la naissance de Jésus-Christ lui avoit rendue. Elle nous avoit appris à sacrifier au mystère incompréhensible de sa manifestation dans notre chair, nos propres lumières, et à ne plus vivre que de la foi ; elle avoit fixé les incertitudes de l'esprit humain, et l'avoit ramené des egarements et des abîmes où la raison l'avoit precipité, à la voie de la verité et de la vie : et nous l'aban-

donnons ; et sous l'empire même de la foi, nous voulons marcher encore comme autrefois, sous les etendards, si j'ose parler ainsi, d'une foible raison : les mystères de la religion qui nous passent, nous révoltent : nous réformons tout ; nous doutons de tout ; nous voulons que Dieu pense comme l'homme. Sans perdre entièrement la foi, nous la laissons affoiblir au dedans de nous ; nous n'en faisons aucun usage : et c'est cet affoiblissement de la foi qui a corrompu les mœurs ; multiplié les vices ; allumé dans tous les cœurs l'amour des choses présentes ; éteint l'amour des biens à venir ; mis le trouble, la haine, la dissension parmi les fidèles, et effacé ces premiers traits d'innocence, de sainteté, de charité, qui avoient d'abord rendu le christianisme si respectable à ceux mêmes qui refusoient de s'y soumettre. Mais non-seulement la naissance de Jésus-Christ rend à Dieu la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir ; elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes : ***Et in terra pax hominibus.***[1]

[1] Luc. 2. 14.

DEUXIÈME PARTIE.

Une paix universelle régnoit dans tout l'univers, quand Jésus-Christ, *le Prince de la paix*,[1] parut sur la terre : toutes les nations soumises à l'empire romain, portoient paisiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde : Rome elle-même, après des dissensions civiles, qui avoient dépeuplé ses murs, répandu ses proscrits dans les îles et dans les déserts, et inondé l'Asie et l'Europe du sang de ses citoyens, respiroit de l'horreur de tous ces troubles ; et réunie sous l'autorité d'un César, elle trouvoit dans sa servitude la paix dont elle n'avoit jamais pu jouir dans sa liberté.

L'univers étoit donc paisible ; mais ce n'étoit là qu'une fausse paix. L'homme, en proie à ses passions injustes et violentes, éprouvoit au dedans de lui-même la guerre et la dissension la plus cruelle : éloigné de Dieu, livré aux agitations et aux fureurs de son propre cœur ; combattu par la multiplicité et la contrariété éternelle de ses penchants déréglés, il ne pouvoit trouver la paix, parce qu'il ne la cherchoit que dans la source même de ses troubles et de ses inquiétudes. Les philosophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples : mais ce calme universel des passions qu'ils promet-

[1] Is. 9. 6.

toient à leur sage, et qu'ils annonçoient avec tant d'emphase, en pouvoit réprimer les saillies, mais en laissoit tout le venin et tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil et d'ostentation : elle masquoit les dehors; mais sous ce masque d'appareil, l'homme se retrouvoit toujours lui-même.

Jésus-Christ descend aujourd'hui sur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable, que le monde jusque-là n'avoit pu leur donner. Il vient porter le remède jusqu'à la source du mal : sa divine philosophie ne se borne pas à donner de ces préceptes pompeux, qui pouvoient plaire à la raison, mais qui ne guérissoient pas les plaies du cœur; et comme l'orgueil, la volupté, les haines et les vengeances avoient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grâce, par sa doctrine, et par son exemple.

Oui, mes Frères, je dis que l'orgueil avoit été la première source des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeste passion n'avoit-elle pas allumées sur la terre? De quels torrents de sang n'avoit-elle pas inondé l'univers? Et l'histoire des peuples et des empires, des princes et des conquérants, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle, que l'histoire des calamités

dont l'orgueil avoit, depuis le commencement, affligé les hommes? Le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette passion hautaine et insensée donnoit tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passoit au dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au dedans de lui-même. Le désir de s'élever étoit une vertu : la modération passoit pour lâcheté : un homme seul bouleversoit sa patrie, renversoit les lois et les coutumes, faisoit des millions de malheureux, pour usurper la première place parmi ses citoyens ; et le succès de son crime lui attiroit des hommages ; et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques, qui en conservoient la mémoire; et un scélérat heureux devenoit le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, étoit moins éclatante ; mais elle n'en étoit pas moins vive et furieuse : l'homme obscur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public : chacun vouloit l'emporter sur ses égaux : l'orateur, le philosophe, se disputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles ; et comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme, à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit aussi être calme et paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur et de la gloire

humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes.

La naissance de Jésus-Christ, en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix que l'orgueil avoit bannie de la terre. Il pouvoit se manifester aux hommes avec tous les traits éclatants, que les prophètes lui avoient attribués ; il pouvoit prendre les titres pompeux de conquérant de Juda, de législateur des peuples, de libérateur d'Israël : Jérusalem, à ces caractères glorieux, auroit reconnu celui qu'elle attendoit : mais Jérusalem ne voyoit dans ces titres qu'une gloire humaine ; et Jésus-Christ vient la détromper et lui apprendre que cette gloire n'est rien ; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de prophètes qui l'avoient annoncé ; que l'Esprit-Saint qui les avoit inspirés, ne pouvoit promettre que la sainteté et des biens éternels aux hommes ; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multiplioient leurs malheurs et leurs crimes ; et que son ministère visible n'alloit répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçoient depuis tant de siècles, que parce qu'il seroit tout spirituel, et qu'il ne se proposoit que le salut de tous les hommes.

Aussi il naît à Bethléem dans un état pauvre et abject ; sans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébroient alors

la naissance ; sans titre qui le distingue aux yeux des hommes, lui qui étoit élevé au-dessus de toute principauté et de toute puissance : il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des sujets de César ; lui, dont le nom étoit au-dessus de tout autre nom, et qui seul avoit droit d'écrire le nom de ses élus dans le livre de l'éternité : des pasteurs simples et grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage ; lui, devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou : enfin, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain, est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités, avoient pu nous rendre heureux ici-bas, et mettre la paix dans notre cœur, Jésus-Christ en auroit paru revêtu, et auroit apporté ces biens à ses disciples ; mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant, et en nous apprenant à les mépriser nous-mêmes : il ne vient nous rendre heureux, qu'en venant réprimer des désirs qui jusque-là avoient formé toutes nos inquiétudes : il vient nous montrer des biens plus réels et plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos désirs, de soulager nos peines ; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, et qu'il suffit d'aimer et de désirer, pour être assuré de les posséder.

Cependant cette paix heureuse, qui la goûte ?

Les guerres, les troubles, les fureurs, en sont-elles plus rares dans l'univers depuis sa naissance? les empires et les états qui l'adorent, en sont-ils plus paisibles? l'orgueil qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte et la confusion parmi les hommes? Cherchez au milieu des chrétiens cette paix qui devoit être leur héritage : où la trouverez-vous? Dans les villes? l'orgueil y met tout en mouvement : chacun veut monter plus haut que ses ancêtres : un seul que la fortune élève y fait mille malheureux, qui suivent ses traces, sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques? elle ne cache que des soins et des inquiétudes; et le père de famille sans cesse occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations et ses inquiétudes, qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendants. Dans le palais des rois? mais c'est ici qu'une ambition démesurée ronge, dévore tous les cœurs; c'est ici que, sous les dehors spécieux de la joie et de la tranquillité, se nourrissent les passions les plus violentes et les plus amères; c'est ici, où le bonheur semble résider, et où l'orgueil fait plus de malheureux et de mécontents. Dans le sanctuaire? hélas! ce devroit être là sans doute l'asile de la paix; mais l'ambition est entrée même dans le lieu saint : on y cherche plus à s'élever qu'à se ren-

dre utile à ses frères : les dignités saintes de l'Église deviennent, comme celles du siècle, le prix de l'intrigue et des empressements : la religieuse circonspection du prince ne peut arrêter les sollicitations, et les pratiques secrètes : on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même tristesse dans l'oubli où l'on nous laisse, la même jalousie envers ceux qu'on nous préfère : un ministère qu'on ne devroit accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace : on s'asseoit dans le temple de Dieu, sans y avoir été placé de sa main : on est à la tête du troupeau, sans l'agrément de celui à qui il appartient, et sans qu'il nous ait dit comme à Pierre : ***Paissez mes brebis;*** [1] et comme on en a pris le soin sans vocation et sans talent, on le conduit sans édification et sans fruit, hélas! et souvent avec scandale. O paix de Jésus-Christ! qui surpassez tout sentiment, seul remède des troubles que l'orgueil ne cesse d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme?

Mais en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avoient banni la paix de la terre, les désirs impurs de la chair n'y avoient pas excité moins de troubles. L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine se livroit sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant

[1] Joan. 21. 17.

dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchants ; il le croyoit aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, et se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infâme devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels : un philosophe même, le plus sage d'ailleurs des païens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré ; permettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, et ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice : et cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre ? avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères, porter partout le trouble et le carnage, et ébranler l'univers entier ? Les ruines des villes, les débris des empires les plus florissants, les sceptres, et les couronnes renversées, devenoient les monuments publics et lugubres, que chaque siècle élevoit, pour conserver, ce semble, aux âges suivants, le souvenir et la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avoit cessé d'affliger le genre humain. Il devenoit lui-même un fonds inépuisable de troubles et de chagrins, pour l'homme qui s'y livroit alors sans

mesure : il promettoit la paix et les plaisirs ; mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins, marchoient toujours sur ses pas ; jusque-là que les lois, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos, dans ces siècles mêmes de ténèbres et de corruption, en éloignoit un petit nombre de sages.

Mais ce motif étoit trop foible pour en arrêter le cours impétueux, et en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il falloit un remède plus puissant ; et c'est la naissance du Libérateur, qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption pour les rendre purs et sans tache ; les dégager de ces liens honteux, et leur donner la paix, en leur rendant la liberté et l'innocence, que la servitude et la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une mère vierge, et la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple même regardoit comme un opprobre. De plus, en s'unissant à nous, il devient notre chef ; nous incorpore avec lui ; nous fait devenir les membres de son corps mystique ; de ce corps qui ne reçoit plus de vie et d'influence que de lui ; de ce corps dont tous les ministères sont saints ; qui doit être assis à la droite du Dieu vivant, et le glorifier dans tous les siècles.

Voilà, mes Frères, à quel degré d'honneur Jésus-

Christ dans ce mystère élève notre chair : il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, la portion d'un corps où la plénitude de la Divinité réside ; l'objet de la complaisance et de l'amour de son Père. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint? ne faisons-nous pas encore servir à l'ignominie les membres de Jésus-Christ? en respectons-nous plus notre chair, depuis qu'elle est devenue une portion sainte de son corps mystique? Cette passion honteuse n'exerce-t-elle pas encore la même tyrannie sur les chrétiens; c'est-à-dire, sur les enfants de la sainteté et de la liberté? ne trouble-t-elle pas encore la paix de l'univers, la tranquillité des empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne foi des mariages, l'innocence des commerces, la destinée de chaque particulier? ne donne-t-elle pas encore tous les jours des spectacles tragiques au monde? respecte-t-elle les liens les plus sacrés et les caractères les plus respectables? ne compte-t-elle pas pour rien tous les devoirs? compte-t-elle pour beaucoup les bienséances mêmes? et ne fait-elle pas de la société entière une confusion affreuse, où l'usage a effacé toutes les règles? Vous-même, qui m'écoutez, d'où sont venus tous les malheurs et tous les chagrins de votre vie? n'est-ce pas de cette passion déplorable? N'est-ce pas elle qui a renversé votre fortune; qui a mis le trouble et la division dans l'enceinte

même de votre famille; qui a englouti le patrimoine de vos pères; qui a déshonoré votre nom; qui a ruiné votre santé, et qui vous fait mener une vie triste et ignominieuse sur la terre? n'est-ce pas elle du moins, qui actuellement déchire votre cœur qu'elle possède? Que se passe-t-il au dedans de vous, qu'une révolution tumultueuse de frayeurs, de désirs, de jalousies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs? et avez-vous goûté un seul moment de paix, depuis que cette passion a souillé votre âme, et est venue troubler tout le repos de votre vie? Faites renaître Jésus-Christ dans votre cœur; lui seul peut être votre paix véritable : chassez-en les esprits impurs, et la maison de votre âme sera paisible : redevenez un enfant de la grâce; l'innocence est la seule source de la tranquillité.

Enfin, la naissance de Jésus-Christ réconcilie les hommes avec son Père : elle réunit les gentils et les juifs; elle anéantit toutes ces distinctions odieuses de Grec et de Barbare, de Romain et de Scythe; elle éteint toutes les inimitiés et toutes les haines : de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple; de tous ses disciples, qu'un cœur et qu'une âme : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étoient liés auparavant entre eux, ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle, qui dans un ennemi nous

découvre un frère. Ils se regardoient presque comme des créatures d'une espèce différente : la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce semble, diversifié en eux la même nature ; à peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore. Ils s'exterminoient comme des bêtes féroces ; ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, et à porter en triomphe leurs têtes sanglantes comme les monuments éclatants de leur victoire : on auroit dit qu'ils tenoient leur être de différents créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, et qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leur querelle, et terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisoit les hommes, et rien ne les lioit entre eux que les passions et les intérêts, qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions et de leur discorde.

Mais Jésus-Christ est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui assemble et réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres, et n'en fait qu'un même corps. Tout nous lie à lui, et tout ce qui nous lie à lui, nous unit ensemble. C'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous

rassemble, et le même pasteur qui nous conduit : nous sommes les enfants d'un même père, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, mes Frères, tant de liens sacrés ont-ils pu réussir à nous unir ensemble? Le christianisme, qui ne devoit être que l'union des cœurs, le lien des fidèles entre eux, et de Jésus-Christ avec les fidèles; et qui devoit retracer l'image de la paix du ciel sur la terre; le christianisme n'est plus lui-même qu'un théâtre affreux de dissensions et de troubles : la guerre et la fureur semblent avoir établi parmi les chrétiens une demeure éternelle : la religion, qui devoit les unir, les divise elle-même. L'infidèle, l'ennemi de Jésus-Christ, les enfants du faux prophète, qui n'est venu porter que la guerre et le carnage parmi les hommes, sont en paix; et les enfants de la paix et les disciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer et le feu les uns contre les autres! je le dis hardiment devant un prince qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les rois s'élèvent contre les rois; les peuples contre les peuples; les mers qui les séparent, les rejoignent pour s'entre-détruire : un vil monceau de pierres arme leur fureur et leur vengeance; et des nations entières vont périr et s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines : la

terre n'est pas assez vaste pour les contenir et les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mises aux états et aux empires : chacun veut usurper sur son voisin ; et un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang, dont il demeure à jamais souillé. O divin réconciliateur des hommes ! revenez donc encore sur la terre, puisque la paix que vous y apportâtes en naissant, laisse encore tant de guerres et de calamités dans l'univers !

Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes lois, ne réunit pas les cœurs et les affections ; les haines, les jalousies, divisent les citoyens, comme elles divisent les nations ; les animosités se perpétuent dans les familles, et les pères les transmettent aux enfants comme un héritage de malédiction. L'autorité du prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs : il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue ; la haine, obligée de se renfermer au dedans, en devient plus profonde et plus amère ; et pardonner est une foiblesse qui déshonore. O mes Frères ! Jésus-Christ est donc descendu en vain sur la terre ? Il est venu nous apporter la paix ; il nous l'a laissée comme son héritage ; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer : et

l'union et la paix semblent bannies du milieu de nous; et les haines partagent encore la cour, la ville, les familles; et ceux que les places, que les intérêts de l'état, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devroit unir, se déchirent, se dévorent, voudroient se détruire, et s'élever sur les ruines les uns des autres; et la religion qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée; et la menace qui nous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu, que nous aurons eue pour nos frères, ne nous touche plus; et tous ces motifs si capables d'adoucir le cœur, y laissent encore toute l'amertume de la haine! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux : l'équité de nos plaintes envers nos ennemis, nous calme sur l'injustice de notre haine et de notre éloignement pour eux : et si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions; c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr; c'est que tous nos sentiments sont presque éteints; ou du moins, c'est que nous ne sentons plus rien que notre défaillance, et notre extinction prochaine. Unissons-nous donc à Jésus-Christ naissant; entrons dans l'esprit de ce mystère; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui est due : c'est le seul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos passions nous avoient jusqu'ici ôtee.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR

DE LA CIRCONCISION

DE NOTRE SEIGNEUR.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Vocatum est nomen ejus Jesus, quod vocatum est ab Angelo.

Il fut nommé Jésus, qui étoit le nom que l'Ange lui avoit donné. Luc, 2. 21.

Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme, étonne et confond la raison ; et dans quels abîmes d'erreurs ne se précipite-t-elle pas, si la lumière de la foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu ? Aussi, dans tous les temps, ce point fondamental de notre sainte religion, j'en-

tends la divinité de Jésus-Christ, a-t-il été l'objet le plus exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devoient avoir dans la bouche que des actions de grâces pour le don ineffable que le Père des miséricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphèmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vu que le nom seul de Jésus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le ciel, et qu'un ange apporte sur la terre à Marie et à Joseph, est la preuve incontestable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit Sauveur du genre humain : Sauveur, en ce que, par l'effusion de son sang qui devient notre rançon, il nous délivre du péché, et des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon et de l'enfer : Sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui étoit dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, et nous ouvre de nouveau l'entrée du sanctuaire éternel, que le péché nous avoit fermée. Mais, mes Frères, si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son sang? Si Jésus-Christ n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée, tandis qu'il auroit besoin lui-même de médiateur pour se reconcilier avec Dieu ?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, et

tant d'autres que la religion me fournit, fermeroient bientôt la bouche à l'impie, et confondroient son impiété, si j'entreprenois de les montrer dans tout leur jour, et de leur donner une juste étendue. Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici dans le temple saint, où les autels de notre divin Sauveur sont élevés, où s'assemblent ses adorateurs, entrer en contestation, comme si je parlois devant ses ennemis, et faire l'apologie du mystère de l'Homme-Dieu, devant un peuple fidèle, et en présence d'un souverain dont le titre le plus pompeux et le plus cher est le titre de chrétien. Ce n'est donc pas pour combattre ces impies, que je consacre aujourd'hui ce discours à la divinité et à la gloire éternelle de Jésus fils du Dieu vivant. Je viens seulement consoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en est l'auteur et le consommateur, et ranimer notre piété, en vous exposant la gloire et la divinité du médiateur, qui en est l'objet et la plus douce espérance.

Il est à propos même de renouveler de temps en temps ces grandes vérités dans l'esprit des grands et des princes du peuple, pour les affermir contre les discours de l'incrédulité, dont ils ne sont d'ordinaire que trop environnés; et de lever quelquefois le voile qui couvre le sanctuaire, pour exposer à leurs yeux ces beautés cachées, que la religion ne propose qu'à leur respect et à leurs hommages.

Or, la divinité du médiateur ne peut être prouvée que par son ministère; ses titres ne sauroient paroître que dans ses fonctions : et pour savoir s'il est descendu du ciel et égal au Très-Haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, mes Frères, former un peuple saint et fidèle ; un peuple fidèle, qui captive sa raison sous le joug sacré de la foi ; un peuple saint, dont la conversation est dans le ciel, et qui n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair : tel est le grand dessein de sa mission temporelle.

L'éclat de son ministère est le fondement le plus inébranlable de notre foi : l'esprit de son ministère, la règle unique de nos mœurs. Or, s'il n'étoit qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministère deviendroit l'occasion inévitable de notre superstition et de notre idolâtrie ; l'esprit de son ministère seroit le piége funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministère, la gloire de sa divinité demeure également et invinciblement établie.

O Jésus, seul Seigneur de tous, recevez cet hommage public de notre confession et de notre foi ! Tandis que l'impiété blasphème en secret et dans les ténèbres contre votre gloire, laissez-nous la consolation de la publier avec la voix de tous les siècles, à la face de ces autels ; et formez dans notre cœur, non-seulement cette foi qui vous con-

fesse et qui vous adore, mais encore celle qui vous suit et qui vous imite.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est, et ce que les hommes lui doivent; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine, qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ses démarches ne peut être que la connoissance et la sanctification de son nom dans l'univers, et l'établissement d'un culte où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Or, si le Seigneur Jésus venu dans la plénitude des temps, n'étoit qu'un homme juste et innocent, choisi seulement pour être l'envoyé de Dieu sur la terre; la fin principale de son ministère auroit été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, mes Frères, soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstances merveilleuses qui l'ont accompagné,

et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées; l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'étoit qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé sur la terre revêtu de tant de gloire et de puissance, nous auroit lui-même trompés et seroit coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur, que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Dans les siècles suivants, Dieu ne paroît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée : s'il se manifeste aux patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette attente; s'il inspire des prophètes, c'est pour l'annoncer; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse; s'il prescrit aux hommes des sacrifices et des cérémonies religieuses, c'est pour y tracer comme de loin l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événements qui se passent sur la terre semblent conduire à ce grand événement : les empires et les royaumes ne tombent ou ne s'élèvent que pour y préparer les voies : les cieux ne s'ouvrent que pour le promettre : et toute la nature, comme dit saint Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le Juste, qu'elle porte dans son sein, et qui doit venir la délivrer de la malé-

diction où elle est tombée : *Omnis creatura ingemiscit et parturit.* [1]

Or, mes Frères, faire attendre un homme à la terre, et l'annoncer du haut du ciel, depuis la naissance des siècles, c'est déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion et de culte ; et quand Jésus-Christ n'auroit que cet éclat particulier, qui le distingue de tous les autres hommes, la superstition des peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avoit été qu'une simple créature. Mais ce n'est rien même pour Jésus-Christ d'avoir été prédit : toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été, sont encore plus merveilleuses et plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, mes Frères, si Cyrus et Jean-Baptiste ont été prédits long-temps avant leur naissance dans les prophéties d'Isaïe et de Malachie ; ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil, et qu'on trouve dans un seul prophète ; des prédictions qui n'annoncent que des événements particuliers, et où la religion des peuples ne pouvoit être surprise : Cyrus, pour être le restaurateur des murs de Jérusalem ; Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir ; l'un et l'autre, pour confirmer par l'accomplissement de ces prophéties particulières, la vérité et la divinité de toutes les prophéties qui annonçoient Jésus-Christ.

[1] Rom. 8. 22.

Mais ici, mes Frères, c'est un envoyé du ciel prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, désiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les justes, montré de loin dans tous les âges. Les patriarches meurent en souhaitant de le voir : les justes vivent dans cette attente : les pères apprennent à leurs enfants à le désirer ; et ce désir est comme une religion domestique qui se perpétue de siècle en siècle. Les prophètes eux-mêmes des gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob ; et jusque dans les oracles des idoles, ce grand événement est annoncé. Ici, ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël ; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'univers de l'Esprit de Dieu, et porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil! quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature ; et dans des temps surtout, où la crédulité des peuples mettoit si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires!

D'ailleurs, mes Frères, lorsque Jean-Baptiste paroît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avoit prédit, ne

devînt une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attiroit autour de lui, il ne fait point de miracles, il ne cesse point de dire : Je ne suis point celui que vous attendez ; il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre ; Jésus-Christ, loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, vient en grande vertu et puissance ; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avoit faites ; et non-seulement il s'élève au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où seroit son zèle pour la gloire de celui qui l'envoie, et son amour pour les hommes, si la méprise eût été à craindre, et si c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins ?

De plus, mes Frères, tout ce que les siècles précédents avoient eu d'hommes extraordinaires, tous les justes de la loi et de l'âge des patriarches, n'avoient été que les types imparfaits du Christ ; et encore chacun d'eux ne représentoit que quelque trait singulier de sa vie et de son ministère ; Melchisédech, son sacerdoce ; Abraham, sa qualité de chef et de père des croyants ; Isaac, son sacrifice ; Job, ses persécutions ; Moïse, son office de médiateur ; Josué, son entrée triomphante dans la terre

des vivants avec un peuple choisi. Tous ces hommes si vénérables et si miraculeux, n'étoient pourtant que les ébauches du Messie à venir; et il falloit bien que ce Messie dût être grand lui-même, puisque ses figures avoient été si illustres et si éclatantes. Mais ôtez à Jésus-Christ sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure. Je sais, comme nous le dirons dans la suite, que l'éclat de ses merveilles, quand on y regarde de près, est marqué à des caractères divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes. Mais, à n'en juger que par les yeux des sens, le parallèle ne seroit pas favorable à Jésus-Christ. Est-il plus grand qu'Abraham, cet homme si grand, que le Seigneur lui-même, parmi ses noms les plus pompeux, avoit pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connoître à la terre, que les hommages d'un homme si juste et si extraordinaire, étoient plus glorieux à sa souveraineté, que le titre de Dieu des empires et des nations : si grand, que les Juifs ne se croyoient au-dessus des autres peuples du monde, que parce qu'ils étoient la postérité de ce chef fameux et chéri du ciel; et que les pères en contant à leurs fils les merveilles de leur nation, et l'histoire de leurs ancêtres, ne les animoient à la vertu, qu'en les faisant souvenir qu'ils étoient les enfants d'Abraham, et les portions d'une race sainte? Est-il plus merveilleux que

Moïse, cet homme puissant en œuvres et en paroles, médiateur d'une alliance sainte, qui délivra son peuple, et brisa le joug de l'Égypte ; cet homme, qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle ; cet homme qui vit le Seigneur face à face sur la montagne sainte, et qui parut devant Israël tout resplendissant de lumière ? Qu'y a-t-il dans la vie de Jésus-Christ de plus surprenant et de plus magnifique ? Cependant ce n'étoient là que les ébauches grossières de sa gloire et de sa puissance : il en devoit être la perfection et le dernier trait. Or, si Jésus-Christ n'étoit pas l'image de la substance de son Père, et la splendeur éternelle de sa gloire, on devroit tout au plus l'égaler à ces premiers hommes ; et l'incrédulité des Juifs pourroit lui demander sans blasphème : Êtes-vous plus grand que notre père Abraham, et que les prophètes eux-mêmes qui sont morts ? *Numquid tu major es patre nostro Abraham?*[1] J'ai donc eu raison de dire, que si vous considérez en premier lieu son ministère, par cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel, que si Jésus-Christ n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu seroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

[1] Joan. 8. 53.

Mais, mes Frères, le Christ a été prédit avec ses membres : nous sommes renfermés dans les prophéties qui l'ont annoncé à la terre : nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel, qui devoit porter la loi gravée dans le cœur, qui ne devoit soupirer que pour les biens éternels, et qui devoit adorer en esprit et en vérité : nous avons fait comme Jésus-Christ l'attente des justes de l'ancien temps et le désir des nations : nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure et sans tache, si souvent annoncée dans les prophètes, où Dieu seul devoit être connu et adoré, où la foi devoit être la seule lumière qui nous éclaire; la charité, le seul lien qui nous unit; l'espérance de la patrie, le seul désir qui nous anime. Or, remplissons-nous une attente si illustre et si sainte? sommes-nous dignes d'avoir fait le désir de tous ces siècles reculés qui nous précédèrent? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes, qui devoient remplir la terre de sainteté et de justice? Les siècles ne se sont-ils pas trompés en attendant le peuple chrétien? Si les justes de ces temps reculés revenoient sur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux, et leur dire : Voici ces hommes célestes, spirituels, chastes, fidèles, charitables, que vous attendiez? Hélas! mes Frères, les justes de l'ancien temps ont été chrétiens avant la naissance de la foi, et nous sommes encore juifs

sous l'Évangile : nous ne vivons que pour la terre : nous ne connoissons de biens véritables, que les biens présents : toute notre religion est dans les sens : nous avons reçu plus de secours ; mais nous ne sommes pas plus fidèles.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ, il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges ; second caractère éclatant de son ministère. Oui, mes Frères, quand même le ciel ne l'auroit pas promis à la terre avec tant de magnificence ; quand il n'auroit pas fait durant tous ces premiers âges, comme la seule occupation et la seule attente de l'univers, comment se montre-t-il à la terre ? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres, et dans toutes les circonstances de sa vie ?

Je dis premièrement dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais, et nous venons de le dire, que dans les siècles qui l'avoient précédé, il avoit paru sur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur sembloit rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance ; Moïse parut en Égypte et dans le désert le maître du ciel et de la terre ; Élie dans les siècles suivants, vint donner le même spectacle aux hommes. Mais quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance et de foiblesse.

Moïse n'opéroit ses prodiges qu'avec la verge mystérieuse : sans elle il n'étoit plus qu'un homme foible et impuissant; et il semble que le Seigneur avoit attaché la vertu des miracles à ce bois aride, comme pour faire sentir aux Israélites, que Moïse lui-même n'étoit entre ses mains qu'un instrument foible et fragile, dont il lui plaisoit de se servir, pour opérer de grandes choses. Jésus-Christ opère les plus grands prodiges, sans parler même; et le seul attouchement de sa robe guérit des infirmités désespérées. Moïse ne communique point à ses disciples le pouvoir d'opérer des prodiges; parce que c'étoit un don étranger qu'il avoit reçu du ciel, et dont il ne pouvoit pas disposer : Jésus-Christ en laisse aux siens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moïse agit toujours au nom du Seigneur : Jésus-Christ opère tout en son propre nom; et les œuvres de son Père sont les siennes. Cependant ce Moïse, qui n'avoit pas été prédit comme Jésus-Christ, qui ne remettoit pas les péchés comme lui, qui ne se disoit pas égal à Dieu, mais seulement le serviteur fidèle; ce Moïse craignant qu'après sa mort ses prodiges ne le fissent passer pour un dieu, prend des mesures, de peur que dans la suite des siècles, la crédulité de son peuple ne lui rende des honneurs divins; il veut que son tombeau soit inconnu à la terre : il va mourir à l'écart sur la montagne, loin des yeux de

ses Frères, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes sur son tombeau ; et dérobe pour jamais son corps à la superstition des tribus : il ne se montre pas à ses disciples après sa mort ; il se contente de leur laisser la loi de Dieu, et fait tous ses efforts, afin qu'ils l'oublient lui-même. Et Jésus-Christ après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avoient annoncé, après avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'univers, exposé à la vénération de tous les peuples et de tous les siècles : après sa mort même, il se montre à ses disciples. La superstition étoit-elle donc ici moins à craindre ? ou Jésus-Christ est-il moins zélé que Moïse pour la gloire de l'Être souverain, et pour le salut des hommes?

Élie ressuscite des morts, il est vrai ; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite ; il souffle, il se rétrécit, il s'agite : on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère ; qu'il rappelle de l'empire de la mort une âme qui n'est pas soumise à sa voix ; et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie. Jésus-Christ ressuscite les morts, comme il fait les actions les plus communes: il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel; et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivants, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses.

Enfin, les poëtes nous représentoient leurs sibylles et leurs prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisoient l'avenir : il semble qu'elles ne pouvoient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidoit en elles. Nos prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison, ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entroient dans un enthousiasme divin : il falloit souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'esprit prophétique : on sentoit bien qu'une impulsion étrangère les animoit, et que ce n'étoit pas de leur propre fonds qu'ils tiroient la science de l'avenir, et les mystères cachés qu'ils annonçoient aux hommes. Jésus-Christ prophétise comme il parle ; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous les temps dans son esprit : les mystères futurs qu'il annonce, ne sont point dans son âme des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent ; ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au dedans de lui ; et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards, comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir, ne le tire de sa tranquillité ordinaire : il se joue, pour ainsi dire, en opérant des prodiges dans l'univers : et s'il paroît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est

qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple ; parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles ; et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

Telle est la toute-puissance de Jésus-Christ ; ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance : et peu content de nous montrer par-là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi ; et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un prophète qui jusqu'à Jésus-Christ ait tenu ce langage ; et qui loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avoit bien voulu opérer par son ministère.

Mais, mes Frères, si nous avons été prédits avec Jésus-Christ, nous sommes de plus participants de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le chrétien est par la foi maître de la nature ; tout lui est soumis, parce qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul ; toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parce que toutes ses œuvres doivent partir d'un principe sublime et divin, et être au-dessus des forces de la foiblesse humaine : nous devons être, pour ainsi dire, des hommes miracu-

leux, maîtres du monde, en le méprisant ; élevés au-dessus des lois de la nature, en les surmontant ; arbitres des événements, en nous y soumettant ; plus forts que la mort même, en la souhaitant. Telle est la sublimité du chrétien ; et il faut bien que Jésus-Christ soit grand, pour avoir élevé à ce point de puissance et de grandeur la foiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère, sont les circonstances merveilleuses et jusque-là inouïes, qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sais qu'il est venu dans le dépouillement et dans la bassesse ; mais à travers ces dehors obscurs et méprisables, quel éclat les ennemis mêmes de sa divinité ne sont-ils pas forcés d'y reconnoître ?

Premièrement, quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croient cependant formé par l'opération invisible du Très-Haut dans le sein d'une vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfants d'Adam. Quelle gloire déjà pour une simple créature !

Secondement, à peine est-il né, que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend sa gloire au Très-Haut, et apporte une paix éternelle sur la terre. Quelle est donc cette créature, qui peut rendre gloire au Très-Haut,

lequel ne trouve sa gloire qu'en lui-même ? Peu après un astre nouveau appelle des sages du fond de l'Orient ; et guidés par cette lumière miraculeuse, ces hommes justes viennent des extrémités de la terre adorer le nouveau Roi des Juifs.

Suivez toutes les circonstances de sa vie. Si Marie le présente au temple, un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future ; et transportés d'une joie sainte, ils meurent avec plaisir, après avoir vu celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumière des nations et la gloire d'Israël. Les docteurs assemblés dans le temple voient avec frayeur son enfance plus sage et plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe : Jean - Baptiste, cet homme le plus grand des enfants des hommes, s'abaisse devant lui, et se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministères. Le ciel s'ouvre plusieurs fois sur sa tête, et déclare que c'est là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuient devant lui, ne peuvent soutenir la présence seule de sa sainteté, et confessent qu'il est le Saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différents et si nouveaux, des circonstances si extraordinaires et si inouïes : quel est cet homme qui paroît sur la terre avec tant d'éclat ? et les peuples qui l'ont adoré, ne sont-ils pas du moins excusables ?

Mais ce ne sont encore ici que de foibles préludes

de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor, accompagné de trois disciples, sa gloire impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusque-là comme retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au dehors : il paroît tout resplendissant de lumière : le Père céleste, qui alors, de peur que la gloire de Jésus-Christ ne devînt une occasion d'erreur et d'idolâtrie aux disciples étonnés et témoins du spectacle, auroit dû, ce semble, les avertir que ce Jésus qu'ils voyoient si glorieux, n'étoit pourtant que son serviteur et son envoyé; leur déclare au contraire que c'est son Fils bien-aimé en qui il a mis toute sa complaisance, et ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moïse parut environné de gloire et comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites toujours superstitieux ne le prissent pour un Dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclaroit en même temps du haut du ciel, au milieu des éclairs et des tonnerres : *Je suis celui qui suis, et vous n'adorerez que moi seul.*[1] Moïse lui-même ne paroît devant le peuple, que portant les tables de la Loi entre les mains, comme pour leur faire entendre que, malgré la gloire dont il paroissoit revêtu, il n'étoit pourtant que le ministre, et non pas l'auteur de la loi sainte; qu'il ne pouvoit la présenter que gravée sur la pierre, et qu'il n'appar-

[1] Exod. 3. 14. Deut. 6.

tenoit qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais Jésus-Christ paroît sur le Thabor comme le Législateur lui-même : le Père ne lui donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes; il leur ordonne seulement de l'écouter, et le propose lui-même comme leur Législateur, ou plutôt comme leur loi vivante et éternelle.

Que dirai-je encore, mes Frères? Si du Thabor nous passons sur le Calvaire : ce lieu où devoient se consommer tous les opprobres du Fils de l'Homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire et de sa divinité. Toute la nature en désordre l'y reconnoît comme son auteur; les astres qui se cachent; les morts qui ressuscitent; les pierres des tombeaux qui s'ouvrent et se brisent; le voile du temple qui se déchire; l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du centenier : on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, et qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau et d'extraordinaire.

Tant de justes avant lui étoient morts pour la vérité par les mains des impies : le palais d'Hérode venoit de voir la tête du Précurseur devenue le prix de la volupté : Isaïe avoit rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse; et malgré le sang des rois dont il étoit sorti, sa naissance auguste n'avoit pu le mettre à couvert des persécutions, qui sont tou-

jours la récompense de la vérité et du zèle : tant d'autres étoient morts pour la justice. Mais la nature tout entière ne paroissoit pas s'intéresser à leurs souffrances ; les morts ne sortoient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivants leur sacrilége : rien de semblable n'avoit encore paru sur la terre.

Parcourez le reste de ses mystères ; partout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hommes. S'il ressuscite d'entre les morts, outre que c'est par sa propre vertu (ce qu'on n'avoit pas encore vu), ce n'est pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avoient été ressuscités par le ministère des prophètes : il ressuscite pour ne plus mourir ; et ce qui n'avoit jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'est pas un char de feu qui l'élève en un clin d'œil ; il s'élève lui-même avec majesté ; il laisse à ses chers disciples tout le loisir de l'adorer, et d'accompagner de leurs yeux et de leurs hommages leur divin Maître. Les anges viennent au-devant de ce roi de gloire, comme pour le recevoir dans son empire ; et consolent l'affliction des disciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire et d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il étoit sorti, et qui va

reprendre possession de sa gloire; tout porte du moins les hommes à se le persuader.

Et certes, mes Frères, lorsqu'Élie est enlevé dans un char de feu, un disciple tout seul est spectateur de cette ascension miraculeuse : elle se passe en un lieu écarté et éloigné des yeux des autres enfants des prophètes, lesquels peut-être plus crédules et moins instruits qu'Élisée, eussent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais Jésus-Christ monte dans le ciel, environné de gloire, à la vue de cinq cents disciples; les plus foibles et ceux en qui la foi de sa résurrection étoit moins affermie, sont les premiers appelés à la montagne sainte : on ne craint rien de leur crédulité; on souffre au contraire leurs adorations, comme leurs regrets et leurs larmes; et une vie pleine de prodiges si inouïs jusque-là sur la terre, est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse, et propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu, et à immortaliser l'erreur et l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, mes Frères, si les siècles païens, pour justifier les hommages insensés et impies qu'ils rendoient à leurs législateurs, aux fondateurs des empires, et à d'autres hommes célèbres, faisoient dire à leurs historiens et à leurs poëtes, que ces héros n'étoient pas morts, qu'ils avoient seulement disparu de la terre, et qu'étant de la nature des dieux,

ils étoient montés dans le firmament, pour y prendre leurs places avec les autres astres; qui, selon eux, étoient autant de divinités qui nous éclairent, et pour y jouir de l'immortalité qu'ils devoient à leur naissance divine : si une fiction aussi grossière toute seule avoit pu rendre les hommes si long-temps idolâtres; quelle impression la vérité de cette fable ne devoit-elle pas faire sur les peuples ? et si l'univers avoit adoré des imposteurs qu'on publioit faussement être montés dans les cieux, n'auroit-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avoient vu, environné de gloire, s'élever au-dessus des astres ?

Mais prenez garde, mes Frères, que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec Jésus-Christ : on nous annonce qu'il paroîtra encore à la fin des siècles, au milieu des airs, environné de puissance et de majesté, accompagné de tous les esprits célestes : toutes les nations assemblées et tremblantes, attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle : il prononcera en souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moïse, les David, les Élie, les Jean-Baptiste, tout ce que les siècles ont eu de plus grand et de plus merveilleux, sera soumis à son jugement et à son empire; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination, et de tout ce qu'on appelle grand dans

le ciel et sur la terre; il élèvera son trône au-dessus des nuées à côté du Très-Haut; il ne paroîtra pas seulement le maître de la vie et de la mort, mais le roi immortel des siècles, le prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance? et les morts eux-mêmes, qui paroîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majesté et de puissance ?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finissant cette partie de mon discours, c'est que si l'on ne trouvoit ici qu'un trait extraordinaire et divin dans la suite d'une longue vie, on pourroit croire que le Seigneur se plaît quelquefois à faire éclater sa gloire et sa puissance dans ses serviteurs. Ainsi Hénoch fut enlevé, Moïse parut transfiguré sur la montagne sainte, Élie monta dans le ciel sur un char de feu, Jean-Baptiste fut prédit. Mais outre que c'étoient là des circonstances uniques, et que le langage de ces hommes miraculeux et de leurs disciples sur la divinité et sur eux-mêmes, ne laissoit point de lieu à la superstition et à la méprise; ici c'est un assemblage de merveilles, qui toutes séparément même, auroient pu tromper la crédulité des hommes : ici tous ces traits répandus sur ces hommes extraordinaires, qui avoient presque

été regardés comme des dieux sur la terre, se trouvent rassemblés en Jésus-Christ, mais d'une manière mille fois plus glorieuse et plus divine. Il est prédit, mais plus pompeusement, et avec des caractères plus éclatants que Jean-Baptiste : il paroît transfiguré sur la montagne sainte, mais environné de plus de gloire que Moïse : il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puissance et de majesté qu'Élie : il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les prophètes : il naît non-seulement d'un sein stérile comme Samuel, mais encore d'une Vierge pure et innocente : que dirai-je? et non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes et précises sur son origine purement humaine; mais son langage seul sur son égalité avec le Très-Haut, mais la doctrine seule de ses disciples qui nous disent qu'il étoit dans le sein de Dieu de toute éternité, et que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur et leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifieroit l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eût été d'ailleurs ordinaire, et semblable à celle des autres hommes.

O vous ! qui lui refusez sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème; et confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde, puisque loin d'y rétablir

la gloire de Dieu et la connoissance de son nom, l'éclat de son ministère n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-Haut, et plonger tout l'univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable, et la plus universelle de toutes les idolâtries.

Pour nous, mes Frères, qui croyons en lui, et à qui le mystère du Christ a été révélé, ne perdons jamais de vue ce modèle divin. que le Père nous montre du haut de la montagne sainte. Entrons dans l'esprit des divers mystères qui composent toute sa vie mortelle : ce ne sont que les différents états de la vie du chrétien sur la terre : reconnoissons le nouvel empire que Jésus-Christ est venu se former sur nos cœurs. Le monde que nous avons servi jusqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines et de nos misères. Nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie ; nous y avons trouvé le trouble, la servitude, l'amertume, le malheur de nos jours. Voici un nouveau libérateur, qui vient apporter la paix sur la terre ; mais ce n'est pas comme le monde la promet, qu'il nous la donne. Le monde avoit voulu nous conduire à la paix et à la félicité par les plaisirs des sens, par l'indolence, par une vaine philosophie ; il n'y a pas réussi ; en favorisant nos passions, il a augmenté nos peines : Jésus - Christ vient nous proposer de nouvelles routes pour arriver à la paix et au bonheur que

nous cherchons ; le détachement, le mépris du monde, la mortification des sens, l'abnégation de nous-mêmes, voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous : il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions, qu'en nous interdisant tous les plaisirs violents qui troublent, qui corrompent le cœur : il n'est que la philosophie de l'Évangile, qui fasse des sages et des heureux, parce qu'elle seule règle l'esprit, fixe le cœur, et rend l'homme à lui-même en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu suivre d'autres voies, n'ont trouvé que vanité et affliction d'esprit ; et Jésus-Christ seul, en venant porter le glaive et la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur ! je ne sais que trop moi-même que le monde et les plaisirs ne font point d'heureux ! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, et que ses propres dégoûts ramènent à vous malgré lui-même : venez être son libérateur, sa paix et sa lumière, et ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes !

Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ seroit pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendroit le piége de notre innocence.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ÉCLAT du ministère de Jésus - Christ n'en est pas le côté lc plus auguste et le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, et par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire et de sa grandeur; et pour connoître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond et dans l'esprit de son ministère. Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. Développons-en toute l'étendue, et montrons, ou qu'il faut refuser à Jésus-Christ sa qualité d'homme juste, et d'envoyé du Dieu tout-puissant, que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, mes Frères, c'est une alternative inévitable: si Jésus-Christ est saint, il est Dieu; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu; et si le monde a vu des esprits noirs

et impies, qui ont encore osé blasphémer contre son innocence, et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres, dont le genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété étoit sortie.

En effet, quel homme jusque-là avoit paru sur la terre, avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté, que Jésus, fils du Dieu vivant? En quel philosophe avoit-on jamais remarqué tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Être souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes? c'est là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquoient seulement les hommes, et ne cherchoient qu'à faire sentir leur foible ou leur ridicule: Jésus-Christ ne parle de leurs vices, que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étoient les censeurs des foiblesses humaines; Jésus-Christ en est le médecin: les uns se faisoient honneur de remarquer en autrui des vices, dont ils n'étoient pas exempts eux-mêmes; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des

fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglements d'une ville infidèle : on voit bien que les uns ne vouloient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant ; et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissements et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un juste plus universellement exempt de toutes les foiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Ses disciples, qui le voient de plus près, sont les plus frappés de l'innocence de sa vie ; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la sienne. Il ne parle que le langage du ciel : il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve ; partout il paroît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne ; et il ne paroît pas moins un homme divin, lorsqu'il mange chez un pharisien, que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, mes Frères, la nature toute seule ne sauroit mener si loin la foiblesse humaine : ce n'est pas ici un philosophe qui im-

pose : c'est un juste qui prend dans ses propres exemples les règles et les préceptes de sa doctrine ; et il faut bien qu'il soit saint, puisque le disciple lui-même qui le trahit, interessé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté ; et que toute la malice de ses ennemis défiée, n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, mes Frères, que si Jésus-Christ est saint, il est Dieu ; et que soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis, soit que vous la considériez par rapport à son Père. En effet, si Jésus-Christ n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis long-temps n'étoient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avoient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un prophète pour les corriger d'une erreur dont ils étoient exempts, et un prophète qu'on leur faisoit espérer depuis la naissance du monde, comme la lumière d'Israël, et le libérateur de son peuple ;

outre cela, comment Jésus-Christ s'y prend-il pour remplir son ministère, et quel est son langage sur l'Être suprême? Moïse et les prophètes chargés de la même mission, ne cessoient de publier que le Seigneur étoit un; que c'étoit une impiété de le comparer à la ressemblance de la créature; et qu'ils n'étoient eux-mêmes que ses serviteurs et ses envoyés, vils instruments entre les mains d'un Dieu, qui opéroit par eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission : nulle comparaison d'eux à l'Être suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avoit, de prostituer ses hommages à l'homme, et de se faire des dieux palpables et visibles : nul terme équivoque, qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parloient, et donner lieu à une superstition et à une idolâtrie qu'ils venoient combattre.

Mais si Jésus-Christ n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel, et sorti du sein de Dieu; qu'il étoit avant Abraham; qu'il étoit avant toutes choses; que le Père et lui ne font qu'un; que la vie éternelle consiste à connoître le Fils, comme à connoître le Père; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète qui

jusqu'à Jésus-Christ eût tenu un langage si nouveau, si inouï, si peu respectueux pour le Dieu suprême; et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces, les grandes choses que le Seigneur avoit daigné opérer par son ministère. Partout il se compare au Dieu souverain : il dit, à la vérité, une fois que le Père est plus grand que lui : mais quel est ce langage, s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair? et ne regarderions-nous pas comme un insensé, un homme qui viendroit nous annoncer sérieusement que l'Être suprême est plus grand que lui? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oser même se mesurer avec elle? Y a-t-il quelque proportion, et du plus ou du moins entre Dieu et l'homme, entre le tout et le néant? Mais que dis-je? Jésus-Christ ne se contente pas de se dire égal à Dieu; il justifie même la nouveauté de ces expressions contre les murmures des Juifs qui s'en scandalisent : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale : partout il affecte un langage, qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu? Il vient scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut : il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre : il

vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière, et la connoissance de Dieu. Quoi! mes Frères, Paul et Barnabé déchirent leurs vêtements, lorsqu'on les prend pour des dieux; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne sommes que les envoyés et les ministres. L'Ange dans l'Apocalypse, lorsque saint Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, et lui dit hautement : *Adorez Dieu seul.*[1] Et Jésus-Christ souffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins? et Jésus-Christ loue la foi des disciples qui l'adorent et qui l'appellent avec Thomas, *leur Seigneur et leur Dieu?*[2] et Jésus-Christ confond même ses ennemis, qui lui disputent sa divinité et son éternelle origine? Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie? ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples, d'une méprise si injurieuse à l'Être suprême, et qui anéantit le fruit unique de son ministère?

Oui, mes Frères, quel bien Jésus-Christ est-il venu apporter au monde, si ceux qui l'adorent, sont des idolâtres et des profanes? Tous ceux qui ont cru en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du

[1] Apoc. 19. 10. — [2] Jean, 20. 28.

Père, l'image de sa substance, et la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le christianisme, lesquels en le recevant comme l'envoyé de Dieu, refusent de lui rendre des honneurs divins : cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un asile, est réduite à quelques sectateurs obscurs et cachés ; punie partout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert ; et obligée de se cacher dans les ténèbres, et dans les extrémités des provinces et des royaumes les plus reculés. Est-ce donc là ce peuple nombreux de toute langue, de toute tribu, de toute nation, que Jésus-Christ étoit venu former sur la terre ? est-ce là cette Jérusalem auparavant stérile, et devenue féconde, qui devoit renfermer dans son sein les peuples et les nations, et où des îles les plus éloignées, les princes et les rois devoient venir adorer ? sont-ce là les grands avantages que le monde devoit retirer du ministère de Jésus-Christ ? est-ce donc là cette abondance de grâce, cette plénitude de l'Esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce règne spirituel et durable, que les prophètes avoient prédit avec tant de majesté, et qui devoit accompagner la venue du Libérateur ? Quoi ! mes Frères, une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâ-

trie? Cet avénement si heureux pour la terre, promis depuis tant de siècles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les justes, montré de loin à tout l'univers comme son unique ressource, devoit donc le corrompre et le pervertir pour toujours? Cette Église si féconde, dont les rois et les Césars à la tête de leurs peuples devoient être les enfants, ne devoit donc renfermer dans son enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre, la honte de la nature et de la religion, obligés de cacher dans les ténèbres l'horreur de leur blasphème? et toute la magnificence future de l'Évangile devoit donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu! que la foi de votre Église paroît sage et raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité! et qu'il est consolant pour ceux qui croient en Jésus-Christ, et qui espèrent en lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles, et de saper le fondement unique de la foi et de l'espérance des chrétiens!

Voilà, mes Frères, comme la doctrine de Jésus-Christ, par rapport à son Père, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-

puissance et de la majesté de l'Être suprême, ils épuisent la foiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes, qui dit, et tout est fait; qui se joue, en soutenant l'univers. De simples hommes devoient parler ainsi de la gloire du Très-Haut : la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Être suprême, et la foiblesse de l'esprit humain, doit le frapper, l'éblouir, le confondre; et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes : il l'appelle un père saint, un père juste, un père clément, un pasteur qui court après la brebis égarée, et qui la met avec bonté sur ses épaules; un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami; un père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils : on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique; que la familiarité et la simplicité de ses expressions supposent en lui une sublimité de connoissance, qui lui rend l'idée de l'Être souverain familière, et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de

sa gloire ; et qu'enfin, il ne parle que de ce qu'il voit à découvert, et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant : les enfants des rois parlent simplement des sceptres et des couronnes ; et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant, qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.

Voilà, mes Frères, puisque nous entrons en société avec Jésus-Christ de tous ses avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre père, d'oser nous dire ses enfants, de l'aimer plutôt que de le craindre. Cependant nous le servons comme des esclaves et des mercenaires : nous craignons ses châtiments ; nous sommes peu touchés de son amour et de ses promesses : sa loi si juste, si sainte, n'a rien d'aimable pour nous ; c'est un joug qui nous pèse, qui nous fait murmurer, et que nous aurions bientôt secoué, si les transgressions en devoient être impunies : on n'entend que des plaintes contre la sévérité de ses préceptes, que des contentions pour soutenir les adoucissements que le monde y mêle sans cesse : en un mot, s'il n'étoit pas un Dieu vengeur, nous ne le connoîtrions pas ; et il n'est redevable qu'à sa justice et à ses châtiments, de nos respects et de nos hommages.

Mais la doctrine de Jésus-Christ, par rapport

aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine : tout y est digne de la raison, et de la plus saine philosophie : tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées : tout y inspire le mépris des choses périssables, et l'amour des biens éternels : tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des états : tout y est grand, parce que tout y est vrai : la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur, que dans les actions mêmes. Le sage de l'Évangile ne cherche ici-bas dans sa vertu, que la satisfaction d'obéir à Dieu, qui en sera un jour le rémunérateur, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissements des hommes : il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi ; et il est au-dessous du dernier des hommes, par la modestie de ses sentiments. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines ; c'est le premier ennemi qu'elle attaque ; et dans cette divine philosophie, les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose : elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un

exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage? quel homme avant Jésus-Christ avoit parlé de la sorte? et si ses disciples pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'auteur, et au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons-là ces réflexions générales, et venons aux devoirs plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père : il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire, qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui, comme dans son Père; qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Père : les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment beaucoup; et l'amour qu'on a pour lui, fait toute la justice du juste, et toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même? et tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé?

Quel prophète jusqu'à Jésus-Christ étoit venu

dire aux hommes : Vous m'aimerez ; tout ce que vous ferez, vous le ferez pour ma gloire. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avoit dit Moïse aux enfants d'Israël. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux : or, nulle créature ne peut être notre bonheur et notre perfection ; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même ; ce seroit une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour, est un impie et un imposteur, qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Être suprême : c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusque dans les cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité n'avoit jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de Jésus-Christ, cette doctrine si divine, et si admirée même des païens, ne seroit donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie ; si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siècles, il eût fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeoit d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale : et ce seroit à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes comme un modèle d'humilité et de modestie ; tandis qu'il pousseroit l'orgueil et la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux philosophes, qui n'avoient jamais aspiré qu'à l'estime et aux applaudissements des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez : non-seulement Jésus-Christ veut qu'on l'aime ; mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses proches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même ; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'à la dernière goutte de son sang pour lui : qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'est pas digne de lui; qui le met en parallèle avec quelque créature, ou avec soi-même, l'outrage, le déshonore, et ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi! mes Frères, il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs et de taureaux, comme les idoles et le Dieu même véritable avoit paru s'en contenter? il pousse encore plus loin ses prétentions; il veut que l'homme se sacrifie lui-même; qu'il coure sur les gibets; qu'il s'offre à la mort et au martyre pour la gloire de son nom? Mais s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? Si notre âme n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous la devons rendre? est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui? S'il n'est pas l'auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacriléges et des homicides, en nous immolant pour sa gloire, et en transportant à la créature, et à un simple envoyé de Dieu,

le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnoître la souveraineté et la puissance de l'ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que Jésus-Christ meure, à la bonne heure, lui-même pour rendre gloire à Dieu; qu'il nous exhorte de suivre son exemple : tant de prophètes étoient morts avant lui pour la cause du Seigneur, et avoient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces! Mais que Jésus-Christ, s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui, exige des hommes cette dernière marque d'amour; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui : se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers et assez stupides, pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine? Est-il possible que des maximes aussi bizarres et aussi impies aient pu triompher de tout l'univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, et prévaloir sur tout ce qui avoit paru jusque-là de science, de doctrine et de sagesse sur la terre? Et si nous regardons comme des barbares, ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux et sur les cendres de leurs proches et de leurs amis; pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de Jésus-Christ qui se sont immolés pour lui? et sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang et de barbarie?

Oui, mes Frères, les Agnès, les Luce, les Agathe,

ces premières martyres de la foi et de la pudeur, se seroient donc sacrifiées à un homme mortel? et en aimant mieux répandre leur sang, que fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auroient évité une idolâtrie, que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour Jésus-Christ? Ignace lui-même, ce fameux martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de Jésus-Christ, auroit donc perdu tout le fruit de ses souffrances, et mérité dès lors d'être déchiré par les lions furieux, puisqu'il se seroit offert en sacrifice à un homme semblable à lui? Les confesseurs généreux de la foi n'auroient donc été que des désespérés et des fanatiques, qui auroient couru à la mort comme des insensés? La tradition des martyrs ne seroit donc plus qu'une scène impie et sanglante? Les tyrans et les persécuteurs auroient donc été les défenseurs de la justice et de la gloire de la Divinité? le christianisme lui-même, une secte sacrilége et profane? Le genre humain se seroit donc abusé? et le sang des martyrs, loin d'avoir été la semence des fidèles, auroit inondé tout l'univers de superstition et d'idolâtrie? O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur? et que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même?

Tels sont, mes Frères, nos premiers devoirs envers Jésus-Christ: lui sacrifier nos inclinations, nos

amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, et en un mot, tout ce qui devient un obstacle à notre salut; c'est confesser sa divinité; c'est reconnoître que lui seul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, et nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous. Il n'est que celui qui méprise le monde et tous ses plaisirs, dit l'apôtre saint Jean, qui confesse que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par-là que Jésus-Christ est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, et par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans sa doctrine; il faut le considérer, en second lieu, dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle : d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, il les a rendus ses enfants : il leur a ouvert le ciel : il leur a assuré la possession du royaume de Dieu, et des biens immuables : il leur a apporté la science du salut et la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui : assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs; tous nos maux trouvent encore en lui leur remède : il nous nourrit de son corps : il nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans

cesse le prix de son sang : il forme des pasteurs pour nous conduire : il inspire des prophètes pour nous enseigner : il sanctifie des justes pour nous animer par leur exemple : il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères : l'homme n'a point de passion que sa grâce ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage : en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine? Un homme seul peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes? Le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs et des liens si intimes et si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui? Ne seroit-il point à craindre qu'un homme devenu si utile et si nécessaire aux autres hommes, n'en devînt enfin l'idole? qu'un homme auteur et distributeur de tant de grâces, et qui fait à notre égard l'office et toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bientôt la place dans nos cœurs?

Car, remarquez, mes Frères, que c'est la reconnoissance toute seule, qui autrefois a fait les faux dieux. Les hommes oubliant l'auteur de leur être et de l'univers, adorèrent d'abord l'air qui les faisoit vivre; la terre qui les nourrissoit; le soleil qui

les éclairoit; la lune qui présidoit à la nuit : c'étoit là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérants qui les avoient delivrés de leurs ennemis; les princes bienfaisants et équitables qui avoient rendu leurs sujets heureux, et la mémoire de leur règne immortelle; et Jupiter et Hercule furent placés au rang des dieux, l'un par le nombre de ses victoires, l'autre par le bonheur et la tranquillité de son règne : les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connoissoient point d'autres dieux, que ceux qui leur faisoient du bien. Et tel est le caractère de l'homme; son culte n'est que son amour et sa reconnoissance.

Or, mes Frères, quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que Jésus-Christ? Rappelez tout ce que les siècles païens nous rapportent de l'histoire de leurs dieux; et voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue avec les livres saints, que le monde doit à Jésus-Christ. Aux uns, ils croyoient être redevables de la sérénité de l'air, et d'une heureuse navigation; aux autres, de la fertilité des saisons; à leur Mars, du succès des batailles; à leur Janus, de la paix et de la tranquillité des peuples; de la santé, à leur Esculape. Mais que sont ces foibles bienfaits, si vous les comparez à ceux dont Jésus-Christ a comblé le monde? Il y a porté une paix eternelle,

une sainteté durable, la justice et la vérité : il en a fait un monde nouveau et une terre nouvelle : ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'univers entier : et de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur, qu'en devenant notre victime. Que pouvoit-il faire de plus grand pour la terre? Si la reconnoissance a fait les dieux, Jésus-Christ pouvoit-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes? et étoit-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvoit y avoir de l'excès dans l'amour et dans la gratitude?

Encore, mes Frères, si Jésus-Christ en mourant eût averti ses disciples que c'étoit au Seigneur tout seul qu'ils étoient redevables de tant de bienfaits, qu'il n'avoit été lui-même que l'instrument, et non pas l'auteur et la source de toutes ces grâces; et qu'ainsi ils devoient l'oublier, et rendre à Dieu seul la gloire qui lui étoit due : mais il s'en faut bien que Jésus-Christ ne termine par de semblables instructions ses prodiges et son ministère. Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient, et cessent d'espérer en lui après sa mort; mais sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siècles; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, et se les attache par des liens indissolubles et immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment, sont encore plus surprenantes que les grâces mêmes qu'il leur avoit accordées pendant sa vie. Premièrement, il leur promet l'esprit consolateur, qu'il appelle l'Esprit de son Père : cet esprit de vérité que le monde ne peut recevoir ; cet esprit de force qui devoit former les martyrs ; cet esprit d'intelligence qui avoit éclairé les prophètes ; cet esprit de sagesse qui devoit conduire les pasteurs ; cet esprit de paix et de charité qui ne devoit faire qu'un cœur et qu'une âme de tous les fidèles. Quel droit a Jésus-Christ sur l'Esprit de Dieu, pour en disposer à son gré, et le promettre aux hommes, si ce n'est pas son esprit propre ? Élie, montant au ciel, regarde comme une chose bien difficile de promettre à Élisée seul, son double esprit de zèle et de prophète : combien étoit-il plus éloigné de lui promettre l'Esprit éternel du Père céleste, cet esprit de liberté qui souffle où il veut ? Cependant les promesses de Jésus-Christ se sont accomplies : à peine est-il monté au ciel, que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples ; les simples deviennent plus savants que les sages et les philosophes ; les foibles, plus forts que les tyrans ; les insensés selon le monde, plus prudents que toute la sagesse du siècle. De nouveaux hommes paroissent sur la terre, animés d'un esprit nouveau : ils attirent tout après eux : ils changent la face de l'u-

nivers ; et jusqu'à la fin des siècles, cet esprit animera son Église, formera des justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions et des opprobres, et rendra témoignage au fond de leur cœur, qu'ils sont enfants de Dieu, et que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides et plus vrais, que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer, et le pouvoir de remettre les péchés. Quoi! mes Frères, les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, et qu'il paroît s'attribuer une puissance réservée à Dieu seul : mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre, lorsqu'ils liront dans son Évangile, qu'il a voulu laisser même cette puissance à ses disciples? et s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable? Quel droit a-t-il en effet sur les consciences pour les lier ou les délier à son gré, et pour transmettre à des hommes foibles, une puissance qu'il ne sauroit exercer lui-même sans blasphème?

Troisièmement : mais ce n'est pas assez ; il promet encore à ses disciples le don des miracles ; qu'ils ressusciteront les morts en son nom ; qu'ils rendront la vue aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets ; qu'ils seront

maîtres de toute la nature. Moïse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favorisé : il sent bien que cette vertu lui est étrangère, et que le souverain Maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi, lorsque après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course, pour achever la victoire sur les ennemis du peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse : ce n'est pas de lui qu'il tenoit le pouvoir de faire obéir les astres mêmes ; ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user : mais les disciples de Jésus-Christ ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur maître ; c'est en son nom qu'ils ressuscitent les morts, et qu'ils redressent les boiteux ; et sans ce nom divin, ils sont foibles comme les autres hommes. Le ministère et la puissance de Moïse finissent avec sa vie ; le ministère et la puissance de Jésus-Christ ne commencent, pour ainsi dire, qu'après sa mort, et on nous assure que son règne doit être éternel.

Que dirai-je enfin ? il promet à ses disciples la conversion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des Césars, des tyrans ; et que son Évangile sera reçu du monde entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement, dont jusque-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? Vous nous direz sans

doute, que Dieu révèle à son serviteur les choses futures. Mais vous vous trompez : s'il n'est pas Dieu, il n'est pas même prophète ; ses prédictions sont des songes et des chimères : c'est un esprit imposteur qui le séduit, et se mêle de l'instruire sur l'avenir, et les suites ont démenti la vérité de ses promesses : il prédit que tous les peuples assis dans les ombres de la mort, vont ouvrir les yeux à la lumière ; et il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténèbres plus criminelles en l'adorant : il prédit que son père sera glorifié, et que son Évangile lui formera partout des adorateurs en esprit et en vérité ; et il ne voit pas que les hommes vont le déshonorer pour toujours, en lui égalant jusqu'à la fin des siècles ce Jésus, qui ne devoit être que son envoyé et son prophète : il prédit que les idoles seront renversées, et il ne voit pas qu'il sera lui-même mis à leur place : il prédit qu'il se formera un peuple saint de toute langue et de toute tribu ; et il ne voit pas qu'il vient seulement former un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation, qui le placeront dans le temple comme le Dieu vivant ; qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages ; qui feront tout pour sa gloire ; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui et pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui ; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière

mille fois plus spirituelle, plus intime, plus universelle, que les païens n'avoient jamais adoré leurs idoles. Ce n'est donc pas même ici un prophète; et ses proches selon la chair ne blasphèment donc point lorsqu'ils le prennent pour un frénétique et un insensé, qui donne aux songes de son esprit échauffé, tout le poids et toute la réalité des révélations et des mystères : *Quoniam in furorem versus est.*[1]

Voilà, mes Frères, où mène l'incrédulité. Renversez le fondement, qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant; tout l'édifice s'écroule : ôtez le grand mystère de piété; toute la religion est un songe : retranchez de la doctrine des chrétiens Jésus-Christ Homme-Dieu; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, mes Frères, quel zèle les premiers disciples de l'Évangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur maître? Ils sentoient bien que c'étoit attaquer la religion dans le cœur; que c'étoit leur ôter tout l'adoucissement de leurs persécutions et de leurs souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur et la noblesse de leurs prétentions; et que ce principe une fois renversé, toute la religion s'en alloit

[1] Marc. 3. 21.

en fumée, et n'étoit plus qu'une doctrine humaine, et la secte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avoit laissé que son nom à ses disciples.

Aussi, mes Frères, les païens eux-mêmes reprochoient alors aux chrétiens, de rendre à leur Christ des honneurs divins. Un proconsul romain,[1] célèbre par ses ouvrages, rendant compte à l'empereur Trajan de leurs mœurs et de leur doctrine, après avoir été forcé d'avouer que les chrétiens étoient des hommes justes, innocents, équitables, et qu'ils s'assembloient avant le lever du soleil, non pour s'engager entre eux à commettre des crimes, et à troubler la tranquillité de l'empire, mais à vivre avec piété et avec justice, à détester les fraudes, les adultères, les désirs même du bien d'autrui; il ne leur reproche que de chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de leur Christ, et de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, si ces premiers fidèles n'eussent pas rendu à Jésus-Christ des honneurs divins, ils se seroient justifiés de cette calomnie : ils auroient ôté ce scandale de leur religion, le seul presque qui révoltoit le zèle des Juifs et la sagesse des gentils : ils auroient dit hautement, nous n'adorons pas Jésus-Christ; et nous n'avons garde de transporter à la créature les honneurs et le culte qui n'est

[1] Pline, Ep. 97. L. x.

dû qu'à Dieu seul. Cependant ils ne se défendent pas contre cette accusation. Leurs apologistes réfutent toutes les autres calomnies dont les païens tâchoient de noircir leur doctrine ; ils se justifient sur tout le reste ; ils éclaircissent, ils confondent les plus légères accusations ; et leurs apologies adressées au sénat, se font admirer à Rome même, et ferment partout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers Jésus-Christ, qui seroit la plus criante et la plus horrible ; et sur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui étoit le plus plausible et le plus capable de les décrier, qui devoit être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot ; ils ne se défendent pas ; ils justifient même cette accusation par leur silence : que dis-je, par leur silence? ils l'autorisent même par leur langage envers Jésus-Christ, en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, et de retrouver dans son sein une vie plus immortelle que celle qu'ils perdoient pour sa gloire. Ils souffroient le martyre, plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des Césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les païens, par une compassion humaine, et pour les dérober au supplice, allas-

sent faussement attester devant les magistrats, qu'ils avoient offert de l'encens aux idoles; et ils auroient souffert qu'on les accusât de rendre des honneurs divins à Jésus-Christ, sans jamais détruire cette fausse imputation? Ah! ils auroient publié le contraire sur les toits; ils se seroient exposés même à la mort, plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux et si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité? Et si c'est une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu, c'est donc une erreur qui est née avec l'Église, et qui en a élevé tout l'édifice; qui a formé tant de martyrs, et converti tout l'univers.

Mais quel fruit retirer de ce discours, mes Frères? c'est que Jésus-Christ est le grand objet de la piété des chrétiens. Cependant à peine connoissons-nous Jésus-Christ: nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire, arbitraires; mais que celle-ci est le fondement de la foi et du salut; que c'est ici la piété simple et sincère; que méditer sans cesse Jésus-Christ, recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang et de son sacrifice, est la seule science et le devoir le plus essentiel du fidèle. Souvenez-vous donc, mes Frères, que la piété envers Jésus-Christ, est l'esprit intime de la religion chrétienne; que rien n'est

solide que ce que vous bâtirez sur ce fondement ; et que le principal hommage qu'il exige de vous, est que vous deveniez semblables à lui, et que sa vie soit le modèle de la vôtre, afin que conformes à sa ressemblance, vous soyez du nombre de ceux qui seront participants de sa gloire.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR

LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. Matth. 2. 2.

La vérité, cette lumière du ciel, figurée par l'étoile qui paroît aujourd'hui aux mages, est la seule chose ici-bas qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle seule est la ressource de la bonne conscience; la terreur de la mauvaise; la peine secrète du vice; la récompense intérieure de la vertu : elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui

souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses martyrs et de ses défenseurs, et rend respectables l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre : enfin, elle seule inspire des pensées magnanimes, forme des hommes héroïques, des âmes dont le monde n'est pas digne, des sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devroient donc se borner à la connoître ; tous nos talents, à la manifester ; tout notre zèle, à la défendre : nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle : en un mot, il semble donc qu'il devroit suffire qu'elle se montrât à nous, comme aujourd'hui aux mages, pour se faire aimer ; et qu'elle nous montrât à nous-mêmes pour nous apprendre à nous connoître.

Cependant il est étonnant combien la même vérité montrée aux hommes fait en eux d'impressions différentes. Pour les uns, c'est une lumière qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant : aux autres, c'est une lumière importune, et comme un éblouissement, qui les attriste et qui les gêne : enfin, à plusieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, et qui achève de les aveugler. C'est la même étoile, qui paroît aujourd'hui dans le fir-

mament : les mages la voient ; les prêtres de Jérusalem savent qu'elle est prédite dans les prophètes ; Hérode ne peut plus douter qu'elle n'ait paru, puisque des hommes sages viennent des extrémités de l'Orient, chercher à la faveur de sa lumière le nouveau Roi des Juifs. Cependant, qu'ils offrent des dispositions peu semblables à la même vérité qui se manifeste à eux !

Dans les mages, elle trouve un cœur docile et sincère : dans les prêtres, un cœur double, timide, lâche, dissimulé : dans Hérode, un cœur endurci et corrompu. Aussi dans les mages, elle forme des adorateurs ; dans les prêtres, des dissimulateurs ; dans Hérode, un persécuteur. Or, mes Frères, telle est encore aujourd'hui parmi nous la destinée de la vérité : c'est une lumière céleste qui se montre à tous, dit saint Augustin ; *omnibus præsto est :* mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent et la déguisent, encore plus la méprisent et la persécutent : elle se montre à tous ; mais combien d'âmes indociles qui la rejettent ? combien de cœurs lâches et timides qui la dissimulent ? combien de cœurs noirs et endurcis qui l'oppriment et qui la persécutent ? Recueillons ces trois caractères marqués dans notre Évangile, et qui vont nous instruire de tous nos devoirs envers la vérité : la vérité reçue, la vérité dissimulée, la vérité persécutée. Esprit-Saint, Esprit de vérité, anéantissez en nous l'esprit du

monde, cet esprit d'erreur, de dissimulation, de haine de la vérité; et dans ce lieu saint destiné à former des ministres[1] qui vont l'annoncer jusqu'aux extrémités de la terre, rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifester à ceux qui l'ignorent, et de tout souffrir pour elle. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

J'APPELLE vérité cette règle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au dedans de nous; qui nous montre sur chaque action, ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes; qui juge nos jugements; qui nous approuve ou qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière; et qui, plus vive et plus lumineuse en certains moments, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre, et nous est figurée par cette lumière miraculeuse qui conduit aujourd'hui les mages à Jésus-Christ.

Or, je dis que comme le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-mêmes; l'Église nous propose en ce jour dans la conduite des mages, le modèle des dispositions qui seules peuvent nous rendre la connoissance de la vérité utile et salutaire. Il est peu d'âmes, quelque plon-

[1] Les Missions étrangères.

gées qu'elles soient dans les sens et dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, et sur l'indignité de la vie qu'elles mènent. Mais, hélas! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière, que pour se refermer à l'instant; et tout le fruit qu'elles retirent de la vérité qui se montre et qui les éclaire, c'est d'ajouter au malheur de l'avoir jusque-là ignorée, le crime de l'avoir ensuite inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, et font de la vérité un sujet de contention et de vaine philosophie : les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connoître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée : enfin, quelques-uns plus dociles, se laissent ébranler par son évidence ; mais rebutés par les difficultés et les violences qu'elle leur offre. ils ne la reçoivent pas avec cette joie et cette reconnoissance qu'elle inspire, quand on l'a une fois connue. Et voilà les écueils que nous apprennent aujourd'hui à éviter les dispositions des sages de l'Orient, envers la lumière du ciel, qui vient leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés par une profession publique de sagesse et de philosophie, à tout rappeler au jugement d'une vaine raison, et à se mettre au-dessus

des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas cependant, avant que de se mettre en chemin sur la foi de la lumière céleste, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvoit pas trouver ses causes dans la nature; ils n'assemblent pas de tous les endroits des hommes habiles, pour raisonner sur un événement si inouï; ils ne perdent pas le temps en de vaines difficultés, qui naissent plus d'ordinaire de l'opposition qu'on a pour la vérité, que d'une envie sincère de s'éclaircir et de la connoître. Instruits par la tradition de leurs pères, que les Israélites captifs avoient autrefois portée en Orient, et que Daniel et tant d'autres prophètes y avoient annoncée, sur l'étoile de Jacob qui devoit un jour paroître; ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumière céleste les vaines réflexions de l'esprit humain; que ce que le ciel leur montre de clarté suffit pour les déterminer et pour les conduire; que la grâce laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la foi le mérite de sa soumission; et que lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer ce qui manque à l'évidence de la lumière : *Vidimus, et venimus.*

Cependant combien d'âmes dans le monde flottantes sur la foi, ou plutôt asservies par des passions, qui leur rendent douteuse la vérité qui les

condamne : combien d'âmes ainsi flottantes qui voient bien qu'au fond la religion de nos pères a des caractères de vérité que la raison la plus emportée et la plus fière n'oseroit lui disputer ; que l'incrédulité mène trop loin ; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose ; et que ne rien croire est un parti encore plus incompréhensible à la raison, que les mystères qui la révoltent ; qui le voient, et qui s'efforcent d'endormir par des disputes sans fin, le ver de la conscience, qui leur reproche sans cesse leur égarement et leur folie ; qui sous prétexte de s'éclaircir, résistent à la vérité qui se montre au fond de leur cœur ; qui ne consultent que pour pouvoir se dire à elles-mêmes, qu'on n'a pu satisfaire à leurs doutes ; qui ne s'adressent aux plus habiles, que pour se faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être enfin adressées ? Il semble que la religion ne soit plus que pour le discours : ce n'est plus cette affaire sérieuse, où nous n'avons pas un moment à perdre ; c'est une simple matière d'entretien, comme autrefois dans l'aréopage ; c'est un délassement de l'oisiveté ; c'est une de ces questions inutiles, qui remplissent le vide des conversations, et soutiennent l'ennui et la vanité des commerces.

Mais, mes Frères, *le règne de Dieu ne vient pas avec observation.* [1] La vérité n'est pas le fruit des contentions et des disputes, mais des larmes et des

[1] Luc, 17. 20.

soupirs : ce n'est qu'en purifiant notre cœur dans le silence et dans la prière, qu'il faut attendre, comme les mages, la lumière du ciel, et se rendre digne de la discerner et de la connoître. Un cœur corrompu, dit saint Augustin, peut voir la vérité; mais il ne sauroit la goûter, ni la trouver aimable. Vous avez beau vous éclaircir, et vous instruire, vos doutes sont dans vos passions : la religion deviendra claire, dès que vous serez devenu chaste, tempérant, équitable; et vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vice. Ainsi n'ayez plus d'intérêt que la religion soit fausse, et vous la trouverez incontestable : ne haïssez plus ses maximes, et vous ne contesterez plus ses mystères : *Inhærere veritati sordidus animus non potest.*

Augustin lui-même, déjà convaincu de la vérité de l'Évangile, trouvoit encore dans l'amour du plaisir, des doutes et des perplexités qui l'arrêtoient. Ce n'étoient plus les songes des Manichéens, qui l'éloignoient de la foi; il en sentoit l'absurdité et le fanatisme : ce n'étoient plus les contradictions prétendues de nos livres saints; Ambroise lui en avoit développé le secret, et les mystères adorables. Cependant il doutoit encore : la seule pensée qu'il falloit renoncer à ses passions honteuses, en devenant disciple de la foi, la lui rendoit encore suspecte. Il auroit souhaité, ou que la doctrine de Jésus-Christ eût été une imposture, ou qu'elle n'eût

pas condamné les voluptés, sans lesquelles il ne pouvoit comprendre qu'on pût mener une vie douce et heureuse. Ainsi, flottant toujours, et ne voulant pas être fixé, consultant sans cesse, et craignant d'être éclairci; sans cesse disciple et admirateur d'Ambroise, et toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyoit la vérité, il traînoit sa chaîne, comme il dit lui-même, craignant d'en être délivré; il proposoit encore des doutes pour prolonger ses passions; il vouloit encore être éclairci, parce qu'il craignoit de l'être trop : *Trahebam catenam meam, solvi timens;*[1] et plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il ne rejetoit la vérité qui se montroit à lui, que parce qu'il la regardoit comme une main victorieuse, qui venoit enfin rompre des liens qu'il aimoit encore : *Repellens vèrba bene suadentis, tanquam manum solventis.* La lumière du ciel ne trouve donc aujourd'hui point de doutes à dissiper dans l'esprit des mages, parce qu'elle ne trouve point dans leur cœur de passions à combattre; et ils méritent de devenir les prémices des gentils, et les premiers disciples de la foi qui devoit soumettre toutes les nations à l'Évangile : *Vidimus, et venimus.*

Ce n'est pas qu'il ne faille souvent ajouter à la lumière qui nous éclaire, le suffrage de ceux qui sont établis pour discerner si c'est le bon esprit qui

[1] S. Aug. in Conf.

nous pousse : l'illusion est si semblable à la vérité, qu'il est malaisé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Aussi les mages, pour mieux s'assurer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jérusalem : ils consultent les prêtres et les docteurs, les seuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent : ils demandent uniment, et sans détour, au milieu de cette grande ville : Où est le Roi des Juifs nouvellement né? *Ubi est qui natus est Rex Judæorum?* Ils ne proposent pas leur question avec des adoucissements capables de leur attirer une réponse qui les séduise : ils veulent être éclaircis; ils ne veulent pas être flattés : ils cherchent la vérité sincèrement; et c'est pour cela qu'ils la trouvent : *Ubi est qui natus est*, etc.

Nouvelle disposition assez rare parmi les fidèles. Hélas! nous ne trouvons pas la vérité, parce que nous ne la cherchons pas avec un cœur droit et sincère : nous répandons sur tous les pas que nous faisons pour la trouver, des nuages qui nous la font perdre de vue : nous consultons; mais nous mettons nos passions dans un jour si favorable, nous les exposons avec des couleurs si adoucies et si semblables à la vérité, que nous nous faisons répondre que c'est elle : nous ne voulons pas être instruits; nous voulons être trompés, et ajouter à la passion qui nous captive, une autorité qui nous calme.

Telle est l'illusion de la plupart des hommes, et de ceux mêmes souvent, qui, touchés de Dieu, sont revenus des égarements de la vie mondaine. Oui, mes Frères, quelque sincère que paroisse d'ailleurs notre conversion, si nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il est toujours en nous quelque point, quelque attachement secret et privilégié, sur lequel nous ne sommes pas de bonne foi, sur lequel nous n'instruisons jamais qu'à demi le guide de notre conscience; sur lequel nous ne cherchons pas sincèrement la vérité; sur lequel, en un mot, nous serions même fâchés de l'avoir trouvée : et de là les foiblesses des gens de bien fournissent tous les jours tant de traits à la dérision des mondains; de là nous attirons tous les jours à la vertu des reproches et des censures, qui ne devroient retomber que sur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité; nous voulons qu'on nous la fasse connoître. Mais une preuve que ce n'est là qu'un vain discours, c'est que sur tout ce qui regarde cette passion chérie, que nous avons comme sauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond silence : nos amis se taisent : nos supérieurs sont obligés d'user de ménagements : nos inférieurs sont en garde, et prennent des précautions continuelles : on ne nous en parle qu'avec des adoucissements qui tirent un

voile sur notre plaie : nous sommes presque les seuls à ignorer notre misère : tout le monde la voit, et personne n'oseroit nous la faire voir à nous-mêmes : on sent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi ; et que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réussiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne connut et ne respecta la sainteté de Nathan, que depuis surtout que ce prophète lui eut parlé sincèrement sur le scandale de sa conduite ; dès ce jour il le regarda jusqu'à la fin comme son libérateur et comme son père : et auprès de nous on perd tout son mérite, dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes. Auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable ; on avoit tous les talents propres à s'attirer l'estime et la confiance ; les Jean-Baptiste étoient écoutés avec plaisir, comme autrefois d'un roi incestueux : mais depuis qu'on nous a parlé sans feinte ; mais depuis qu'on nous a dit : *Il ne vous est pas permis ;* [1] on est déchu dans notre esprit de toutes ces grandes qualités : le zèle n'est plus qu'une humeur ; la charité, qu'une ostentation, ou une envie de tout censurer et de tout contredire ; la piété, qu'une imprudence ou une illusion, dont on couvre son orgueil ; la vérité, qu'un fantôme qu'on prend pour elle. Ainsi, souvent convaincus en secret de l'injustice de nos

[1] Matth. 14. 4.

passions, nous voudrions que les autres en fussent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche : nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuel approuvent en public ce que nous condamnons en secret; et par une corruption de cœur, pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avois donc raison de dire que nous nous faisons tous honneur d'aimer la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur droit et sincère, comme les mages.

Aussi le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui sembloient les détourner de cette recherche, est une nouvelle preuve qu'elle étoit sincère et de bonne foi. Car, mes Frères, quelle singularité ne présentoit pas d'abord à leur esprit la démarche extraordinaire que la grâce leur propose? Seuls au milieu de leur nation, parmi tant de sages et de savants, sans égard à leurs amis et à leurs proches, malgré les discours et les dérisions publiques, tandis que tout le reste, ou méprise cette étoile miraculeuse, ou en regarde l'observation et le dessein de ces trois sages, comme un dessein

insensé, et une foiblesse populaire, indigne de leur esprit et de leurs lumières; seuls ils se déclarent contre le sentiment commun; seuls ils suivent le nouveau guide que le ciel leur montre; seuls ils abandonnent leur patrie et leurs enfants, et ne comptent pour rien une singularité dont la lumière céleste leur découvre la nécessité et la sagesse: *Vidimus, et venimus.*

Dernière instruction. Ce qui fait, mes Frères, que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre âme, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes, au milieu desquels nous vivons: nous ne consultons pas la vérité dans notre cœur; nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois la lumière du ciel nous trouble, nous éclaire sur les voies que nous devrions suivre; le premier coup d'œil que nous jetons ensuite sur l'exemple des autres hommes qui vivent comme nous, nous rassure, et répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces moments heureux, où nous ne consultons la vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons; nous tremblons sur l'avenir; nous nous proposons une nouvelle vie: un moment après rentrés dans le monde, et ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions; nous nous rendons la fausse

paix que nous avions perdue, nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit ; nous la retenons dans l'injustice ; nous la sacrifions à l'erreur et à l'opinion publique ; elle nous devient suspecte, parce qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière, et c'est la singularité même de son bienfait, qui nous rend ingrats et rebelles : nous ne saurions comprendre que travailler à son salut, c'est se distinguer du reste des hommes ; c'est vivre seul au milieu de la multitude ; c'est être tout seul de son parti, au milieu d'un monde, ou qui nous condamne, ou qui nous méprise ; c'est, en un mot, ne compter pour rien les exemples, et n'être touché que des devoirs : nous ne saurions comprendre que se perdre, c'est vivre comme les autres ; c'est se conformer à la multitude ; c'est ne se distinguer sur rien dans le monde ; c'est ne former plus qu'un même corps et un même monde avec lui ; puisque le monde est déjà jugé ; que c'est ce corps de l'Antechrist, qui périra avec son chef et ses membres ; cette cité criminelle frappée de malédiction, et condamnée à un anathème éternel. Oui, mes Frères, le plus grand obstacle que la grâce et la vérité trouvent dans nos cœurs, c'est l'opinion publique. Combien d'âmes timides n'osent prendre le bon parti, parce que le monde, auquel elles sont en spectacle, ne seroit pas pour elles ? ainsi ce roi

d'Assyrie n'osoit se déclarer pour le Dieu de Daniel, parce que les grands de sa cour auroient condamné sa démarche. Combien d'âmes foibles, qui, dégoûtées des plaisirs, ne courent après eux que par un faux honneur, et pour ne pas se distinguer de celles qui leur en montrent l'exemple? ainsi Aaron, au milieu des Israélites, dansoit autour du veau d'or, et offroit avec eux de l'encens à l'idole qu'il détestoit, parce qu'il n'avoit pas la force de résister tout seul à l'erreur publique. Insensés que nous sommes! c'est l'exemple public tout seul qui nous rassure contre la vérité, comme si les hommes étoient notre vérité, ou que ce fût sur la terre, et non pas dans le ciel, comme les mages, que nous dussions chercher la règle et la lumière qui doit nous conduire.

Il est vrai que souvent ce n'est pas le respect humain qui éteint la vérité dans notre cœur, mais les peines et les violences qu'elle nous offre : aussi elle nous attriste comme ce jeune homme de l'Évangile, et nous ne la recevons pas avec cette joie que témoignèrent les mages quand ils revirent l'étoile miraculeuse : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.* [1] Ils avoient vu la magnificence de Jérusalem, la pompe de ses édifices, la majesté de son temple, l'éclat et la grandeur de la cour d'Hérode; mais l'Évangile ne remarque pas qu'ils

[1] Matth. 2. 10.

eussent été sensibles à ce vain spectacle des pompes humaines : ils voient tous ces grands objets de la cupidité, sans attention, sans plaisir, sans goût, sans aucune marque extérieure d'admiration et de surprise ; ils ne demandent pas à voir les trésors et les richesses du temple, comme ces envoyés de Babylone le demandèrent autrefois à Ézéchias : uniquement occupés de la lumière du ciel, qui s'étoit montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui se passe dans le monde : sensibles à la seule vérité qui les a éclairés, tout le reste leur est indifférent, ou à charge ; et leur cœur désabusé de tout, ne trouve plus que la vérité qui les réjouisse, qui les intéresse, et qui les console : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

Pour nous, mes Frères, peut-être que les premiers rayons de vérité, que la bonté de Dieu versa dans notre cœur, excitèrent en nous une joie sensible. Le projet d'une nouvelle vie que nous formâmes d'abord ; la nouveauté des lumières qui nous éclairoient, et sur lesquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux ; la lassitude même, et le dégoût des passions, dont notre cœur ne sentoit plus que les amertumes et les peines ; la nouveauté des occupations, que nous nous proposions dans un changement : tout cela nous offroit des images agréables ; car la nouveauté toute seule plaît : mais ce ne fut là qu'une joie d'un moment,

comme dit l'Évangile : *Ad horam exultare in luce ejus.*[1] A mesure que la vérité se montroit de plus près, elle nous parut, comme à Augustin encore pécheur, moins aimable et moins riante. *Quanto propius admovebatur, tanto ampliorem incutiebat terrorem.*[2] Quand après ce premier coup d'œil nous eûmes examiné à loisir et en détail les devoirs qu'elle nous prescrivoit; les séparations douloureuses dont elle nous alloit faire une loi; la retraite, la prière, les macérations, les violences, qu'elle nous montroit comme indispensables; la vie sérieuse, occupée, intérieure où elle nous alloit engager : ah! dès lors, comme ce jeune homme de l'Évangile, nous commençâmes à nous éloigner d'elle, tristes et inquiets; toutes nos passions lui opposèrent de nouveaux obstacles; tout s'offrit à nous sous des images lugubres et nouvelles; et ce qui d'abord nous avoit paru si attirant, rapproché de plus près, ne nous parut plus qu'un objet affreux, une voie rude, effrayante et impraticable à la foiblesse humaine : *Ad horam exultare in luce ejus.*

Où sont les âmes, qui, comme les mages, après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle; n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vide de ses plaisirs, et la vanité de ses pompes et de ses spectacles; ne trouvent de joie qu'à s'occuper de

[1] Joan. 5. 35. — [2] S. Aug. in Conf.

la vérité, qu'à faire de la vérité la ressource de toutes leurs peines, l'aiguillon de leur paresse, le secours de leurs tentations, les plus chastes délices de leur âme? Et certes, mes Frères, que le monde, que ses plaisirs, que ses espérances, que ses grandeurs paroissent vaines, puériles, dégoûtantes, à une âme qui vous a connu, ô mon Dieu! et qui a connu la vérité de vos promesses éternelles; à une âme qui sent que tout ce qui n'est pas vous, n'est pas digne d'elle; et qui ne regarde la terre que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement! Rien ne peut la consoler, que ce qui lui montre les biens véritables : rien ne lui paroît digne de ses regards, que ce qui doit demeurer éternellement : rien ne sauroit plus lui plaire, que ce qui doit plaire toujours : rien n'est plus capable de l'attacher, que ce qu'elle ne doit plus perdre; et tous les vains objets de la vanité ne sont plus pour elle, ou que les embarras de sa piété, ou que de tristes monuments qui lui rappellent le souvenir de ses crimes. *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valde.*

Voilà la vérité reçue dans les mages avec soumission, avec sincérité, avec joie; voyons dans la conduite des prêtres, la vérité dissimulée : et après nous être instruits de l'usage que nous devons faire de la vérité par rapport à nous, apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres.

DEUXIÈME PARTIE.

Le premier devoir que la loi de la charité envers nos frères exige de nous, est le devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressements; nous leur devons à tous la vérité : les différentes situations que la naissance et les dignités nous donnent dans le monde, diversifient nos devoirs à l'égard de nos frères; celui de la vérité, dans toutes les situations, est le même : nous la devons aux grands comme aux petits; à nos maîtres comme à nos sujets; à ceux qui la haïssent comme à ceux qui l'aiment; à ceux qui veulent s'en servir contre nous, comme à ceux qui désirent en faire usage pour eux-mêmes : il est des conjonctures où la prudence permet de cacher et de dissimuler l'amour que nous avons pour nos frères; il n'en est point où il nous soit permis de leur dissimuler la vérité : en un mot, la vérité n'est point à nous; nous n'en sommes que les témoins, les défenseurs, et les dépositaires : c'est la lumière de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde; et lorsque nous la dissimulons, nous sommes injustes envers nos frères à qui elle appartient comme à nous, et ingrats envers le Père des lumières qui l'a répandue dans notre âme.

Cependant, le monde est plein de dissimula-

teurs de la vérité : nous ne vivons, ce semble, que pour nous séduire les uns les autres ; et la société, dont la vérité devroit être le premier lien, n'est plus qu'un commerce de feinte, de duplicité, et d'artifice. Or, voyons dans la conduite des prêtres de notre Évangile, tous les divers genres de dissimulation, dont les hommes se rendent tous les jours coupables envers la vérité : nous y trouverons une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de feinte et de mensonge.

Une dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devoit naître, ils répondent à la vérité que Bethléem étoit le lieu marqué dans les prophètes, où devoit s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt, in Bethlehem Juda :* [1] mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite dans les livres saints ayant enfin paru, et les rois de Saba et de l'Arabie venant avec des présents adorer le nouveau chef qui devoit conduire Israël, il ne falloit plus douter que les nuées n'eussent enfin enfanté le Juste : ils n'assemblent pas les peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle : ils ne courent pas les premiers à Bethléem, pour animer Jérusalem par leur exemple. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence : ils retiennent la vérité dans l'in-

[1] Matth. 2. 5.

justice : et tandis que des étrangers viennent des extrémités de l'Orient publier tout haut dans Jérusalem que le Roi des Juifs est né ; les prêtres, les docteurs se taisent, et sacrifient à l'ambition d'Herode les intérêts de la vérité, l'espérance la plus chère de leur nation, et l'honneur de leur ministère.

Quel avilissement pour les ministres de la vérite ! la bienveillance du prince les touche plus que le depôt sacré de la religion dont ils sont chargés : l'éclat du trône étouffe dans leur cœur la lumière du ciel : ils flattent par un silence crimiuel un roi qui les consulte, et qui ne pouvoit apprendre que d'eux seuls la vérité : ils l'affermissent dans l'erreur, en lui cachant ce qui auroit pu le détromper. Et comment la vérité pourra-t-elle jamais aller jusqu'aux souverains, si les oints du Seigneur eux-mêmes qui environnent le trône, n'osent l'annoncer, et se joignent à tous ceux qui habitent les cours, pour la cacher et la taire ?

Mais ce devoir, mes Frères, à certains égards, vous est commun avec nous ; et cependant il est peu de personnes dans le monde, de celles même qui vivent dans la piété, qui ne se rendent tous les jours coupables envers leurs frères de cette dissimulation de silence. On croit avoir rendu à la vérité tout ce qu'on lui doit, lorsqu'on ne se déclare point contre elle ; qu'on entend tous les jours

les mondains décrier la vertu, soutenir la doctrine du monde, justifier ses abus et ses maximes, affoiblir ou combattre celles de l'Évangile, blasphémer souvent ce qu'ils ignorent, et s'ériger en juges de la foi même qui les jugera; qu'on les entend, dis-je, sans souscrire à leur impiété, il est vrai, mais sans l'improuver tout haut, et se contentant de ne pas autoriser leurs blasphèmes ou leurs préjugés de son suffrage.

Or, je dis que comme nous sommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité, la taire quand on l'attaque à découvert devant nous, c'est devenir soi-même son persécuteur et son adversaire. Mais j'ajoute que vous surtout, que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos frères, puisque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des grâces que Dieu vous a faites : vous vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratitude; vous ne reconnoissez pas assez, vous surtout, le bienfait de la grâce et de la vérité dont il vous a favorisé au milieu de vos passions insensées. Il a éclairé vos ténèbres : il vous a rappelé à lui, lorsque vous suiviez des voies fausses et injustes. Sans doute en répandant ainsi la lumière dans votre cœur, il n'a pas eu égard à vous seul; il a prétendu que vos proches, vos amis, vos sujets, vos maîtres, y trouveroient ou leur instruction, ou leur censure : il a voulu

favoriser votre siècle, votre nation, votre patrie, en vous favorisant; car lorsqu'il forme des élus, il veut qu'ils servent au salut ou à la condamnation des pécheurs : son dessein a été de mettre en vous une lumière qui pût luire au milieu des ténèbres; qui perpétuât la vérité parmi les hommes, et qui rendît témoignage à la justice et à la sagesse de sa loi, au milieu des préjugés et des vaines pensées d'un monde profane.

Or, en n'opposant qu'un lâche et timide silence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vues de la miséricorde de Dieu sur vos frères : vous rendez inutile à sa gloire et à l'agrandissement de son royaume, le talent de la vérité qu'il vous avoit confié, et dont il vous demandera, à vous surtout, un compte sévère : je dis à vous surtout, qui aviez soutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs et les maximes profanes du monde, qui en aviez été l'apologiste intrépide et déclaré. Il étoit en droit d'exiger de vous, que vous vous déclarassiez avec le même courage pour la vérité : cependant, sa grâce, d'un zélé partisan du monde, n'a réussi qu'à faire un disciple timide de l'Évangile : ce grand air de confiance et d'intrépidité avec lequel vous faisiez autrefois l'apologie des passions, vous a abandonné depuis que vous soutenez les intérêts de la vertu : cette audace qui imposoit autrefois silence à la vérité, se tait elle-

même aujourd'hui devant l'erreur; et la vérité qui rend intrépides et généreux, dit saint Augustin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même foible et timide.

Je conviens qu'il est un temps de se taire, et un temps de parler; et que le zèle de la vérité a ses règles et sa mesure : mais je ne voudrois pas que les âmes qui connoissent Dieu, et qui le servent, entendissent tous les jours les maximes de la religion renversées, la réputation de leurs frères attaquée, les abus les plus criminels du monde justifiés, sans oser prendre les intérêts de la vérité qu'on déshonore : je ne voudrois pas que le monde eût ses partisans déclarés, et que Jésus-Christ ne pût pas trouver les siens; je ne voudrois pas que les gens de bien se fissent une fausse bienséance de dissimuler les égarements des pécheurs dont ils sont sans cesse témoins; tandis que les pécheurs regardent comme un bon air de les soutenir devant eux, et de les défendre. Je voudrois qu'une âme fidèle comprît qu'elle n'est redevable qu'à la vérité; qu'elle n'est sur la terre que pour rendre gloire à la vérité : je voudrois qu'elle portât sur le front cette noble fierté qu'inspire la grâce; cette candeur héroïque que produit le mépris du monde et de toute sa gloire; cette liberté généreuse et chrétienne, qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'espère rien que de Dieu, qui ne craint rien que sa propre

conscience, qui ne ménage rien que les intérêts de la justice et de la charité, qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrois que la présence seule d'une âme juste imposât silence aux ennemis de la vertu ; qu'ils respectassent le caractère de la vérité qu'elle doit porter gravée sur le front ; qu'ils craignissent sa sainte générosité, et qu'ils rendissent du moins hommage, par leur silence et par leur confusion, à la vertu qu'ils méprisent en secret. Ainsi, autrefois les Israélites occupés de leurs danses, de leurs réjouissances profanes, et de leurs clameurs insensées et impies autour du veau d'or, cessent tout, et gardent un profond silence, à la seule présence de Moïse qui descend de la montagne, armé de la seule loi du Seigneur, et de sa vérité éternelle. Première dissimulation de la vérité : une dissimulation de silence.

La seconde manière dont on la dissimule, c'est en l'adoucissant par des tempéraments, et par des complaisances qui la blessent. Les mages ne pouvoient sans doute ignorer que la nouvelle qu'ils venoient annoncer à Jérusalem ne déplût à Hérode. Cet étranger s'étoit assis par ses artifices sur le trône de David ; il ne jouissoit pas si paisiblement du fruit de son usurpation, qu'il ne craignît toujours que quelque héritier du sang des rois de Juda ne vînt le chasser de l'héritage de ses pères, et remonter sur un trône promis à sa postérité. De

quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jérusalem que le Roi des Juifs est né, et le déclarer à un peuple si zélé pour le sang de David, et si impatient de toute domination étrangère? Cependant les mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vu en Orient; ils n'adoucissent pas ce grand événement par des expressions moins propres à réveiller la jalousie d'Hérode. Ils pouvoient appeler le Messie qu'ils cherchent, l'envoyé du ciel, ou le désiré des nations; ils pouvoient le désigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode : mais pleins de la vérité qui leur a apparu, ils ne connoissent pas ces timides ménagements. Persuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs, ne sont pas dignes de la connoître; ils ne savent pas l'envelopper sous des égards, et sous des déguisements indignes d'elle : ils demandent sans détour, où est né le nouveau Roi des Juifs; et peu contents de le regarder comme le maître de la Judée, ils déclarent que le ciel lui-même lui appartient; que les astres sont à lui, et ne paroissent dans le firmament, que pour exécuter ses ordres : *Vidimus enim stellam ejus.*

Les prêtres et les docteurs, au contraire, forcés par l'évidence des Écritures, de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Ils tâchent d'allier le respect qu'ils doivent à la vé-

rité avec la complaisance qu'ils veulent conserver pour Hérode : ils suppriment le titre de roi, que les mages venoient de donner, et que les prophètes avoient si souvent donné au Messie; ils le désignent par une qualité qui pouvoit marquer également en lui une autorité de doctrine, ou de puissance : ils l'annoncent plutôt comme un législateur établi pour régler les mœurs, que comme un souverain suscité pour délivrer son peuple de la servitude : *Ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israel.* [1] Et quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un messie, roi, et conquérant, ils adoucissent la vérité qu'ils veulent annoncer, et achèvent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent.

Destinée déplorable des grands! les lèvres des prêtres s'affoiblissent en leur parlant : dès que leurs passions sont connues, elles sont ménagées : la vérité ne s'offre jamais à eux que sous une double face, dont l'un des côtés leur est toujours favorable : on ne veut pas trahir son ministère à découvert, et les intérêts de la vérité; mais on veut les concilier avec ses intérêts propres : on tâche de sauver la règle et leurs passions, comme si les passions pouvoient subsister avec la règle qui les condamne. Il est rare que les grands soient instruits, parce qu'il est rare qu'on ne se propose pas de leur plaire en les instruisant. Cependant la plupart ai-

[1] Matth. 2. 6.

meroient la vérité, si elle leur étoit connue : les passions et les emportements de l'âge, favorisés par tous les plaisirs qui les environnent, peuvent les entraîner; mais un fonds de religion leur rend toujours la vérité respectable : on peut dire que l'ignorance damne plus de princes et de grands, que de personnes de la condition la plus vile; et que la basse complaisance qu'on a pour eux déshonore plus le ministère, et attire plus d'opprobres à la religion, que les scandales les plus éclatants qui affligent l'Église.

La conduite de ces prêtres vous paroît indigne, mes Frères : mais si vous voulez vous juger vous-mêmes, et vous suivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaisons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos discours et toutes vos démarches ne sont que des adoucissements de la vérité, et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui vous avez à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité, que par les endroits par où elle peut leur plaire : nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; et comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi, tous les jours devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire et du désir de par-

venir, comme des seuls penchants qui font les grands hommes ; nous flattons son orgueil ; nous allumons ses désirs par des espérances, et par des prédictions flatteuses et chimériques ; nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des fantômes, dont il se repaît sans cesse lui-même : nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, et que la mort va nous ravir demain ; mais nous n'osons blâmer l'insensé, qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère ; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes ; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi : nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner ; mais nous n'osons pas ajouter que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrents par les endroits les moins favorables : nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute : nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talents et de leurs services ; et par nos ménagements injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler, et

à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand sur ses frères. Que dirai-je? devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité et de magnificence : devant un avare, sa dureté et sa sordidité, n'est plus qu'une sage modération, et une bonne conduite domestique : devant un grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes; on respecte ses passions, comme son autorité; et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons : nous nous transformons en d'autres eux-mêmes : notre grande étude est de connoître leurs foiblesses, pour nous les approprier : nous n'avons point de langage à nous; nous parlons toujours le langage des autres : nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés; et cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appelons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir et de plaire : *O enfants des hommes! jusques à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge?*[1]

Oui, mes Frères, par-là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes : nous autorisons tous les abus : nous justifions toutes les fausses maximes : nous donnons un air d'innocence à tous les vices : nous maintenons le règne du monde, et de sa doctrine

[1] Ps. 4. 3.

contre celle de Jésus-Christ : nous corrompons la société, dont la vérité devroit être le premier lien : nous faisons, des devoirs et des bienséances de la vie civile établies pour nous animer à la vertu, des piéges et des occasions inévitables de chute : nous changeons l'amitié, dont nous devrions faire la ressource de nos erreurs et de nos égarements, en un commerce de déguisement et de séduction : par-là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuse ou ridicule; et quand je dis nous, j'entends principalement les âmes qui sont à Dieu, et qui sont chargées des intérêts de la vérité sur la terre. Oui, mes Frères, je voudrois que les âmes fidèles eussent un langage à part au milieu du monde; qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres sentiments que dans le reste des hommes; et que tandis que tout parle le langage des passions, elles seules parlassent le langage de la vérité. Je voudrois que tandis que le monde a ses Balaams, qui autorisent par leurs discours et par leurs conseils le déréglement et la licence; la piété eût ses Phinées qui osassent prendre tout haut les intérêts de la loi de Dieu, et de la sainteté de ses maximes : que tandis que le monde a ses impies et ses faux sages qui se font une gloire de publier tout haut, qu'il faut jouir du présent, et que la fin de l'homme n'est pas differente de celle de la bête; la piété eût ses Salomons, qui détrom-

pés par leur propre expérience, osassent publier sur les toits, que tout est vanité, hors de craindre le Seigneur, et d'observer ses commandements : que tandis que le monde a ses enchanteurs, qui séduisent les peuples et les rois par leurs adulations, et par leurs prestiges ; la piété eût ses Moïses et ses Aarons, qui eussent le courage de confondre, par la force de la vérité, leurs artifices et leurs impostures : en un mot, que tandis que le monde a ses prêtres et ses docteurs qui affoiblissent la vérité, comme ceux de notre Évangile, la piété eût ses mages, qui ne craignissent pas de l'annoncer devant ceux mêmes à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'est pas que je condamne les tempéraments d'une sage prudence, qui ne paroît accorder quelque chose aux préjugés des hommes, que pour les ramener plus sûrement à la règle et au devoir. Je sais que la vérité n'aime pas des défenseurs indiscrets et téméraires ; que les passions des hommes demandent des ménagements et des égards ; que ce sont des malades à qui il faut souvent déguiser et adoucir les remèdes, et les guérir presque toujours à leur insu. Je sais que tous les ménagements qui ne tendent qu'à établir la vérité, n'en sont pas les affoiblissements, mais les ressources ; et que la grande règle du zèle de la vérité, c'est la prudence et la charité. Mais ce n'est pas ce qu'on se propose en l'affoiblissant par des complaisances basses et

flatteuses : on cherche à plaire ; on ne cherche pas à édifier : on se met soi-même à la place de la vérité; et on veut s'attirer les suffrages qui n'étoient dus qu'à elle. Et qu'on ne dise pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur et d'ostentation, que de charité, dans les justes qui se font une gloire de ne pas savoir trahir la vérité. Le monde, qui est toujours dans le faux, dont les commerces et les liaisons ne roulent que sur la dissimulation et sur l'artifice, qui s'en fait même une science et un honneur, et qui ne connoît pas cette noble droiture, ne sauroit la supposer dans les autres : c'est sa profonde corruption, qui lui rend suspecte la sincérité et le courage des gens de bien ; c'est un procédé qui lui paroît bizarre, parce qu'il est nouveau pour lui; et comme il y trouve de la singularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance que de la vertu.

Et de là vient que non-seulement on déguise la vérité, mais qu'on la trahit ouvertement. Dernière dissimulation des prêtres de notre Évangile : une dissimulation de mensonge. Ils ne se contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obscurs et adoucis : ne voyant pas revenir les mages à Jérusalem, comme ils se l'étoient promis, ils ajoutent, sans doute pour calmer Hérode, que honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau roi qu'ils venoient chercher, ils n'ont osé reparoître ; que ce sont des

étrangers peu versés dans la science de la loi et des prophètes ; et que cette lumière du ciel, qu'ils prétendoient suivre, n'étoit qu'une illusion vulgaire, et un préjugé superstitieux d'une nation grossière et crédule. Et il falloit bien qu'ils eussent tenu ce langage à Hérode, puisqu'eux-mêmes agissent conséquemment, et ne courent pas à Bethléem chercher le roi nouveau-né, comme pour achever de persuader à Hérode, qu'il y avoit plus de crédulité que de vérité dans la recherche superstitieuse de ces mages.

Et voilà où nous en venons enfin : à force de ménager les passions des hommes, et de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement; nous la sacrifions lâchement, et sans détour, à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire : nous trahissons notre conscience, notre devoir et nos lumières : et de là, dès que la vérité nous incommode, nous expose, nous nuit, nous rend désagréables ; nous la désavouons, nous la méconnoissons, nous la livrons à l'oppression et à l'injustice; nous nions comme Pierre, qu'on nous ait jamais vus de ses disciples. Ainsi nous nous faisons un cœur lâche et rampant, à qui le mensonge utile ne coûte plus rien ; un cœur artificieux et pliant, qui prend toutes les formes, et qui n'en a jamais aucune de fixe ; un cœur foible et flatteur, qui n'ose refuser ses suffrages qu'à la

vertu inutile et malheureuse; un cœur corrompu et intéressé, qui fait servir à ses fins la religion, la vérité, la justice, et tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes; en un mot, un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux et sincère. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractère soient fort rares dans le monde. Nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat et la honte : les lâchetés sûres et secrètes trouvent peu de cœurs scrupuleux; et nous n'aimons souvent de la vérité, que la réputation et la gloire.

Il faut prendre garde seulement qu'en prétendant défendre la vérité, nous ne défendions les illusions de notre propre esprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement, donnent tous les jours à l'erreur des défenseurs aussi intrépides et aussi obstinés que ceux dont la foi se glorifie. La seule vérité digne de notre amour, de notre zèle et de notre courage, est celle que l'Église nous montre; c'est pour elle seule que nous devons tout souffrir : hors de là, nous ne sommes plus que les martyrs de notre obstination et de notre vanité.

O mon Dieu! versez donc dans mon âme cet amour humble et généreux de la vérité, dont vos élus sont rassasiés dans le ciel, et qui seul fait le caractère des justes sur la terre. Faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles; pour les honorer par la sainteté de mes mœurs;

pour les défendre par le zèle seul de vos intérêts; pour les opposer sans cesse à l'erreur et à la vanité. Anéantissez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair, qui ménage les erreurs et les vices avec les personnes. Ne permettez pas que je sois un foible roseau qui tourne à tout vent, ni que je rougisse jamais de porter la vérité sur le front, comme le titre le plus éclatant dont puisse se glorifier votre créature, et comme la marque la plus glorieuse de vos miséricordes sur mon âme : *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque.*[1] En effet, ce n'est pas assez d'en être le témoin et le dépositaire, il faut encore en être le défenseur : caractère opposé à celui d'Hérode, qui en est aujourd'hui l'ennemi et le persécuteur. Dernière instruction que nous fournit notre Évangile : la vérité persécutée.

TROISIÈME PARTIE.

Si c'est un crime de résister à la vérité, lorsqu'elle nous éclaire ; de la retenir dans l'injustice, lorsque nous la devons aux autres : c'est le comble de l'iniquité, et le caractère le plus marqué de réprobation, de la persécuter et de la combattre. Cependant, rien de plus commun dans le monde que cette persécution de la vérité ; et l'impie Hé-

[1] Ps. 118. 43.

rode, qui s'élève aujourd'hui contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne pense.

Car, premièrement, il la persécute par l'éloignement public qu'il fait paroître pour la vérité, et qui entraîne tout Jérusalem par son exemple : *Turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo :* [1] et c'est ce que j'appelle une persécution de scandale. Secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les prêtres, et en dressant même des embûches à la piété des mages : *Clam vocatis magis, diligenter didicit ab eis :* [2] et c'est ce que j'appelle une persécution de séduction. Enfin, il la persécute en répandant le sang innocent : *Et mittens occidit omnes pueros :* [3] et c'est une persécution de force et de violence. Or, mes Frères, si la brièveté d'un discours me permettoit d'examiner ces trois genres de persécution de la vérité, il n'en est peut-être aucune dont vous ne vous trouvassiez coupables.

Car, qui peut se flatter, premièrement, de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales? Je ne parle pas même de ces âmes désordonnées, qui ont levé l'étendard du crime et de la licence, et qui ne ménagent presque plus rien auprès du public : les scandales les plus éclatants ne sont pas toujours les plus à craindre; et le désordre déclaré, et poussé à un certain point,

[1] Matth. 2. 3. — [2] Ibid. vers. 7. — [3] Ibid. vers. 16.

nous fait souvent plus de censeurs de notre conduite, que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces âmes livrées aux plaisirs, aux vanités, à tous les abus du siècle, et dont la conduite d'ailleurs régulière, non-seulement est irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'estime et les louanges des hommes : et je dis, qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples ; qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Évangile, et les règles de la vérité ; qu'elles crient à tous les hommes, que la fuite des plaisirs est une précaution inutile ; que l'amour du monde et l'amour de la vertu ne sont pas incompatibles ; que le goût des spectacles, de la parure, et des amusements publics est un goût innocent ; et qu'on peut bien vivre, en vivant comme tout le reste du monde. Cette régularité mondaine est donc une persécution continuelle de la vérité ; et d'autant plus dangereuse, que c'est une persécution autorisée, qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'est point en garde ; qui attaque la vérité sans violence, sans effusion de sang, sous l'image de la paix et de la société ; et qui fait plus de déserteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans et les supplices.

Je parle des gens de bien même, qui n'accomplissent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des restes trop publics des passions

du monde et de ses maximes : et je dis qu'ils persécutent la vérité par ces tristes restes d'infidélité et de foiblesse ; qu'ils la font blasphémer par les impies et par les pécheurs ; qu'ils autorisent les discours insensés du monde contre la piété des serviteurs de Dieu ; qu'ils dégoûtent de la vertu les âmes qui s'y sentiroient disposées ; qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y rester ; en un mot, qu'ils rendent la vertu ou suspecte ou ridicule. Ainsi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignoit autrefois dans son prophète, l'infidèle Israël, c'est-à-dire le monde, justifie ses égarements en les comparant aux infidélités de Juda, c'est-à-dire, aux foiblesses des gens de bien : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ :* [1] c'est-à-dire, que le monde se croit en sûreté, lorsqu'il voit que les âmes qui font profession de piété sont de ses plaisirs et de ses inutilités ; sont vives comme les autres hommes sur la fortune, sur la faveur, sur les préférences, sur les injures ; vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les distinctions et les grâces, et font quelquefois même de la piété une voie pour y arriver plus sûrement. Ah ! c'est alors que le monde triomphe, que ce parallèle le rassure : c'est alors que trouvant que la vertu des gens de bien

[1] Jerem. 3. 11.

ressemble à ses vices, il est tranquille dans son état, il croit qu'il seroit inutile de changer, puisqu'en changeant de nom, on retient encore les mêmes choses : *Justificavit animam suam aversatrix Israel, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'est ici où je ne saurois m'empêcher de dire avec un apôtre, à vous, mes Frères, que Dieu a rappelés des voies du monde et des passions, à celles de la vérité et de la justice : conduisons-nous de telle sorte parmi les mondains, qu'au lieu que jusques ici ils ont décrié la vertu, et méprisé ou censuré ceux qui la pratiquent ; les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures et saintes, notre patience dans les mépris, notre sagesse et notre circonspection dans le discours, notre modestie et notre humanité dans l'élévation, notre égalité et notre soumission dans les disgrâces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité envers nos maîtres, notre charité pour tous nos frères, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur fassent respecter et envier même la destinée de la vertu, et les disposent à recevoir la grâce de la lumière et de la vérité, lorsqu'elle daignera les visiter, et les éclairer sur leurs voies égarées : *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis tamquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visi-*

tationis. [1] Fermons la bouche par le spectacle d'une vie irrépréhensible, aux ennemis de la vertu : honorons la piété, afin qu'elle nous honore : rendons-la respectable, si nous voulons lui attirer des partisans : fournissons au monde des exemples qui le condamnent, et non des censures qui le justifient ; accoutumons-le à penser que la piété véritable est utile à tout, et qu'elle a pour elle non-seulement la promesse d'une vie et d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui sont les seuls biens, et les seuls plaisirs de la vie présente : *Promissionem habens vitæ, quæ nunc est, et futuræ.* [2]

A cette persécution de scandale, Hérode ajoute une persécution de séduction : il tente la sainteté et la fidélité des ministres de la loi : il veut faire servir à l'impiété de ses desseins, le zèle et la sainte générosité des mages : enfin, il n'oublie rien pour anéantir la vérité, avant que de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis Magis.*

Et voilà une nouvelle manière dont nous persécutons tous les jours la vérité. Premièrement, nous affoiblissons la piété des âmes justes, en taxant leur ferveur d'excès, et nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop : nous les exhortons, comme le tentateur, à changer leurs pierres en pain, c'est-à-dire, à rabattre de leur austérité, et

[1] 1. Petr. Ep. 2. 12. — [2] 1. Tim. 4. 8.

à changer cette vie retirée, triste, laborieuse, en une vie plus aisée et plus commune : nous leur faisons craindre que les suites ne répondent pas à la ferveur de ces commencements ; en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur fidélité et leur innocence, en leur faisant des peintures vives des plaisirs qu'elles fuient : nous blâmons, comme la femme de Job, leur simplicité et leur foiblesse : nous leur exagérons les inconvénients de la vertu, et les difficultés de la persévérance : nous les ébranlons par l'exemple des âmes infidèles, qui, après avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière, et ont abandonné l'ouvrage : que dirai-je? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la foi, et nous insinuons l'inutilité de ses violences par l'incertitude de ses promesses. Troisièmement, nous gênons par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous : nous exigeons d'elles des devoirs, ou incompatibles avec leur conscience, ou dangereux à leur vertu : nous les mettons dans des situations, ou pénibles, ou périlleuses à leur foi : nous leur interdisons des pratiques et des observances, ou nécessaires pour se soutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer : en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pou-

vant ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, et faisant envers ces âmes l'office du démon, qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction, en faisant servir nos talents à la destruction du règne de Jesus-Christ : les talents du corps, à inspirer des passions injustes ; à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs; à corrompre les âmes pour lesquelles Jésus-Christ est mort : les talents de l'esprit, à persuader le vice ; à l'embellir de tous les agréments les plus propres à cacher sa honte et son horreur ; à présenter le poison sous un appât doux et agréable, et à le rendre immortel dans des ouvrages lascifs, où jusqu'à la fin des siècles, un auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses frères les passions déplorables qui l'avoient asservi pendant sa vie; verra croître son supplice et ses tourments, à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur la terre; aura l'affreuse consolation de se déclarer contre son Dieu, même après sa mort, de lui enlever encore des âmes qu'il avoit rachetées, d'outrager encore sa sainteté et sa puissance, de perpétuer sa révolte et ses désordres jusqu'au delà du tombeau, et de faire jusqu'à la consommation des siècles, des crimes de tous les hommes, ses crimes propres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom et de ma

gloire, qui dressent des embûches à mon peuple! je m'élèverai contre eux au jour de ma colère : je leur redemanderai le sang de leurs frères, qu'ils ont séduits, et qu'ils ont fait périr; et je multiplierai sur eux des maux affreux, pour me consoler de la gloire qu'ils m'ont ravie : *Væ genti insurgenti super genus meum!*[1]

Mais un dernier genre de persécution encore plus funeste à la vérité, est celle que j'ai appelée une persécution de force et de violence. Hérode enfin n'avançant rien par ses artifices, lève le masque, se déclare ouvertement le persécuteur de Jésus-Christ, et veut éteindre dans sa naissance cette lumière qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros.*

Le seul récit de la cruauté de ce prince impie nous fait horreur; et il ne paroît pas qu'un exemple si barbare puisse trouver parmi nous des imitateurs : cependant le monde est plein de ces sortes de persécuteurs publics et déclarés de la vérité; et si l'Église n'est plus affligée par la barbarie des tyrans, et par l'effusion du sang de ses enfants, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, et par la perte des âmes fidèles, qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions et de leurs censures.

[1] Judith, 16. 20.

Oui, mes Frères, ces discours que vous vous permettez si facilement contre la piété des serviteurs de Dieu, de ces âmes, qui, par leurs hommages fervents, consolent sa gloire, de vos crimes et de vos outrages; ces dérisions de leur zèle et de leur sainte ivresse pour leur Dieu; ces traits piquants, qui de leur personne, retombent sur la vertu, et font la plus dangereuse tentation de leur pénitence; cette sévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes; ce langage de blasphème et de moquerie, qui répand un ridicule impie sur le sérieux de leur componction; qui donne des noms d'ironie et de mépris aux pratiques les plus respectables de leur piété, qui ébranle leur foi, qui arrête leurs saintes résolutions, qui décourage leur foiblesse, qui les fait rougir de la vertu, qui les rentraîne souvent dans le vice : voilà ce que j'appelle, avec les saints, une persécution ouverte et déclarée de la vérité. Vous persécutez dans votre frère, dit saint Augustin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas persécuté : ils ne lui ont ravi que la vie; vous voulez lui ravir l'innocence et la vertu : ils ne s'en sont pris qu'à son corps; vous en voulez à son âme : *Carnem persecutus est Imperator; tu in christiano spiritum persequeris.*

Eh! quoi, mes Frères, n'est-ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits? (c'est

ce que les premiers défenseurs de la foi, les Tertullien et les Cyprien disoient autrefois aux païens persécuteurs des fidèles; et faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre des chrétiens?) n'est-ce pas assez? faut-il encore que vous persécutiez ceux qui le servent? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on l'adore? *Deum nec colis, nec coli omnino permittis?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux sectateurs du monde, tant de passions insensées : vous les excusez, que dis-je? vous les louez dans les désirs déréglés de leur cœur : vous trouvez de la constance, de la fidélité, de la noblesse dans leurs passions les plus honteuses : vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes; et il n'y a qu'une âme juste et fidèle, qu'un serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, et qui réussisse à s'attirer vos mépris et vos censures? *Solus tibi displicet Dei cultor?* Mais, mes Frères, les plaisirs des théâtres et des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, et on n'y trouve point à redire : la fureur du jeu a ses partisans déclarés, et on les souffre : l'ambition a ses adorateurs et ses esclaves, et on les loue : la volupté a ses victimes et ses autels, et on ne les lui dispute pas : l'avarice a ses idolâtres, et on n'en dit mot : toutes les passions, comme autant de divinités sacriléges, ont leur

culte établi, sans qu'on s'en formalise; et le Seigneur tout seul de l'univers, et le souverain de tous les hommes, et Dieu tout seul sur la terre, ou ne sera point servi, ou ne pourra l'être impunément, et sans qu'on y trouve à redire? *Et Deus solus in terris, aut non colitur, aut non est impune quod colitur?*

Grand Dieu! vengez donc vous-même votre gloire : rendez encore aujourd'hui à vos serviteurs, l'honneur et l'éclat que les impies ne cessent de leur ravir : ne faites plus sortir comme autrefois du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu, et de la sainte simplicité de vos prophètes; mais livrez-les à leurs désirs déréglés, encore plus cruels et plus insatiables que les lions et les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles secrets et par les fureurs de leurs propres passions, ils puissent connoître tout le prix et toute l'excellence de la vertu qu'ils méprisent, et aspirer au bonheur et à la destinée des âmes qui vous servent.

Car, mes Frères, vous que ce discours regarde, souffrez que je le dise ici avec douleur : faut-il que vous soyez les instruments dont le démon se sert pour tenter les élus, et les entraîner, s'il étoit possible, dans l'erreur? faut-il que vous ne soyez sur la terre, que pour justifier les prédictions des livres saints sur les persécutions inévitables jusqu'à

la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui est en Jésus-Christ? faut-il que la succession affreuse des persécuteurs de la foi et de la vertu, qui doit durer autant que l'Église, ne trouve sa suite et sa perpétuité, qu'en vous seuls? faut-il qu'au défaut des tyrans et des supplices, l'Évangile trouve encore en vous seuls son écueil et son scandale ? Renoncez donc vous-mêmes à l'espérance qui est en Jésus-Christ; unissez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blasphèment sa gloire et sa divinité, s'il vous paroît si digne de risée de vivre sous ses lois, et d'observer ses maximes. Un infidèle, un sauvage, pourroit nous croire dans l'erreur, nous qui le servons et qui l'adorons; il pourroit avoir pitié de notre crédulité et de notre foiblesse, en voyant que nous sacrifions le présent à un avenir, et à une espérance qui lui paroîtroit chimérique et fabuleuse : mais du moins, il seroit forcé d'avouer, que si nous ne nous trompons pas, et que notre foi soit certaine, nous sommes les plus sages et les plus estimables de tous les hommes. Mais pour vous qui n'oseriez douter de la certitude de la foi et de l'espérance qui est en Jésus-Christ, de quels yeux cet infidèle regarderoit-il les censures que vous faites de ses serviteurs? Vous vous prosternez devant sa croix, vous diroit-il, comme devant le gage de votre salut, et vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur,

et qui mettent en elle toute leur espérance! Vous l'adorez comme votre juge; et vous méprisez, et vous donnez du ridicule à ceux qui le craignent et qui travaillent à se le rendre favorable! Vous le croyez fidèle dans sa parole; et vous regardez comme des esprits foibles ceux qui se confient en lui, et qui sacrifient tout à la grandeur et à la certitude de ses promesses! O homme si étonnant, si plein de contradictions, si peu d'accord avec vous-même, s'écrieroit l'infidèle, il faut donc que le Dieu des chrétiens soit bien grand et bien saint, puisqu'il n'a parmi ceux qui le connoissent que des ennemis de votre sorte!

Respectons donc la vertu, mes Frères. Honorons les dons de Dieu et les merveilles de sa grâce dans ses serviteurs. Méritons par nos égards, et par notre estime pour la piété, le bienfait de la piété même. Regardons les gens de bien comme les seuls qui attirent encore les grâces du ciel sur la terre, comme des ressources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des signes heureux, qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié, et continue ses miséricordes sur son Église. Encourageons par nos éloges les âmes qui reviennent à lui, si nous ne pouvons encore les soutenir par nos exemples : applaudissons à leur changement, si nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes :

faisons-nous honneur du moins de les défendre, si nos passions ne nous permettent pas encore de les imiter. Mettons la vertu en honneur. N'ayons pour amis que les amis de Dieu : ne comptons sur la fidélité des hommes, qu'autant qu'ils sont fidèles au Maître qui les a faits : ne confions nos chagrins et nos peines, qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui seul qui peut les consoler : ne croyons dans nos intérêts véritables que ceux qui sont dans les intérêts de notre salut. Aplanissons les voies de notre conversion : préparons le monde, par notre respect pour les justes, à nous voir un jour sans surprise, justes nous-mêmes : ne nous faisons pas par nos dérisions et par nos censures, un respect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer sectateurs de la piété que nous avons si hautement et si publiquement méprisée. Rendons gloire à la vérité; et afin qu'elle nous délivre, recevons-la avec religion comme les mages, dès qu'elle se montre à nous; ne la dissimulons pas comme les prêtres, lorsque nous la devons à nos frères; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la dissimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir suivi sur la terre les voies de la vérité, nous soyons un jour tous ensemble sanctifiés dans la vérité, et consommés dans la charité.

Ainsi soit-il.

ANALYSES DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LE JOUR DE LA TOUSSAINT.

SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

DIVISION. *Le bonheur des justes ici-bas consiste : I. Dans les lumières de la foi, qui adoucissent toutes les peines de l'âme fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères. II. Dans les douceurs de la grâce, qui calment toutes les passions, et qui, refusées au cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même.*

Ire PARTIE. Soit qu'une âme touchée de Dieu rappelle le passé et ces temps d'égarement qui précédèrent sa pénitence; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde; soit enfin qu'elle jette la vue dans l'avenir, sa foi lui fournit des motifs de consolation et de joie : au lieu qu'une âme qui vit dans le désordre ne trouve dans ces trois situations que des amertumes et des terreurs secrètes.

1° Quelque livré que soit un pécheur aux plaisirs, il ne peut empêcher que ses crimes ne reparoissent en certains moments à son souvenir; et ces images importunes le troublent, le fatiguent et le confondent, en lui montrant comme réunies en un point de vue, des foiblesses dont il rougit, des monstres et des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux. Le sort d'une âme juste est bien différent; le sou-

venir de ses fautes même, quoique accompagné de gémissements et de larmes, porte avec soi la douceur et la consolation, puisqu'elle ne sauroit rappeler la suite de ses égarements, sans découvrir l'enchaînement des miséricordes de Dieu sur elle.

2° Si le passé est une source de consolations solides pour les âmes fidèles; ce qui se passe à leurs yeux ne console pas moins leur piété : l'inconstance, l'injustice, la censure du monde, si désolantes pour ceux qui l'aiment, ne servent qu'à leur faire sentir plus vivement le bonheur qu'elles ont de s'être attachées à un meilleur maître.

3° Enfin la foi, en découvrant au juste la couronne de gloire qui lui est préparée, et au pécheur les supplices qu'il mérite, rend la pensée de l'avenir aussi douce et consolante pour l'un, que triste et accablante pour l'autre.

IIe Partie. *Le bonheur des justes en cette vie consiste dans les douceurs que la grâce leur procure.* Les unes sont intérieures et secrètes; les autres, extérieures et sensibles.

1° Le premier avantage intérieur que la grâce ménage à une âme fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, et de la réconcilier avec elle-même; au lieu que le pécheur est toujours en guerre avec lui-même, et traîne partout un fonds d'inquiétude que rien ne peut calmer. Ce n'est pas que le cœur des justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des dégoûts et des inquiétudes; mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent pour ainsi dire que la surface de leur âme; au dedans règne toujours un calme profond.

La seconde consolation de la grâce, c'est l'amour qui adoucit aux justes la rigueur de la loi, et change le joug de Jésus-Christ, qui paroît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car tel est le caractère du

saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur; ou il adoucit les peines qu'il cause, ou il les change même en de saints plaisirs. Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux; car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient, plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. La vivacité de son amour est la source de toutes ses peines, parce que le monde qui en fait le sujet ne peut jamais lui en offrir le remède : c'est de quoi les amateurs du monde conviennent eux-mêmes, lorsque les passions plus refroidies leur permettent de faire quelque usage de la raison.

2° Avantages extérieurs de la grâce. Ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que, lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété, le soutien des sacrements, qui ne sont plus pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse; les exemples des saints, dont le pécheur détourne la vue, de peur d'y voir sa condamnation; les mystères adorables, qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence; les cantiques saints et les prières de l'Église, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui : enfin, la consolation des divines Écritures, où le pécheur ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

POUR LE JOUR DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR ET LA MORT DU JUSTE.

Division. I. *Portrait affreux du pécheur mourant. II. Image consolante de la mort du juste.*

Ire Partie. Rien n'est plus affreux que le pécheur mourant: car de quelque côté qu'il se tourne, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère le présent, soit qu'il perce dans l'avenir, il ne voit rien que d'accablant, de désespérant et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

1° Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? des peines inutiles, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, des crimes qui vont durer éternellement.

2° Ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné; ses surprises, ses séparations, ses changements.

Ses surprises. Il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendroit point; et cependant l'y voilà arrivé sans préparation. Dieu le frappe au plus fort de ses passions, lorsque parvenu à ce qu'il avoit si vivement désiré, il exhortoit son âme à jouir en paix du fruit de ses travaux; il va mourir, et Dieu permet que personne n'ose le lui dire. Abandonné de tous les secours de l'art, il se flatte, il espère encore; il n'emploie ce qui lui reste de raison qu'à se séduire lui-même; mais enfin il est forcé de voir que le monde l'a toujours trompé; et ce qui l'accable, c'est que la méprise n'a plus de ressource.

Les séparations qui se font en ce dernier moment ne sont

pas moins accablantes pour le pécheur. Plus il tenoit au monde, plus il souffre quand il faut s'en séparer; autant de séparations, autant de morts pour lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent pour s'y prendre, et il ne saisit que des fantômes.

Ses changements. Changement dans son crédit et dans son autorité : dès qu'on n'espère plus rien de lui, tout le monde l'abandonne. Changement dans son corps : cette chair qu'il avoit tant idolâtrée n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur. Enfin, changement dans tout ce qui l'environne.

3° La pensée de l'avenir met le comble aux peines et au malheur du pécheur mourant. Il s'est fait autrefois une gloire de ne pas le craindre; mais il touche enfin à cet avenir redoutable, et le voilà foible, tremblant, éploré, tendant au ciel des mains suppliantes, ou sombre, taciturne, agité, et ne roulant au dedans que des pensées affreuses.

II° Partie. *Image consolante de la mort du juste.* La grâce surmonte en lui cette horreur de la mort, naturelle à tous les hommes; et ce qui forme le désespoir du pécheur mourant, devient alors dans le juste une source abondante de consolations.

1° Il trouve dans le souvenir du passé la fin de ses peines. Qu'offre-t-il en effet à l'âme fidèle? des privations, des violences et des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement récompensées. Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête! Ce n'est pas que le souvenir du passé ne rappelle aussi au juste ses infidélités et ses chutes; mais ce sont des chutes expiées par les gémissements de la pénitence, qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son âme : ainsi les larmes qu'il répand ne sont plus que des larmes de joie et de reconnoissance.

2° Tout ce qui se passe à ses yeux, le monde qui s'enfuit, tout ce fantôme de vanité qui s'évanouit; ce changement, cette nouveauté est encore pour l'âme juste une source de consolations. En effet, à la différence du pécheur, premièrement, rien ne la surprend : le jour du Seigneur ne la surprend point; elle l'attendoit, elle le désiroit, elle s'y préparoit : le monde qui disparoît avec toutes ses vanités ne la surprend pas non plus; elle le voit en ce dernier moment des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu, comme une figure qui passe et comme une fumée. Secondement, elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette : car que regretteroit-elle? le monde, ses biens, ses dignités, ses proches, ses amis, son corps? la foi l'a déjà séparée de toutes ces choses, et son cœur n'y a jamais été attaché pendant sa vie. Troisièmement enfin, les changements qui se font au lit de la mort ne changent rien dans l'âme fidèle : sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis long-temps elle l'avoit captivée sous le joug de la foi : tous ses sens s'émoussent et perdent leur usage naturel; mais depuis long-temps elle se l'étoit interdit à elle-même : rien ne change donc pour cette âme au lit de la mort.

3° Ce qui achève de la remplir de joie et de consolation, c'est la pensée de l'avenir. Durant sa vie mortelle, elle n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugements de Dieu; elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible, où le Seigneur jugera les justices mêmes : mais au lit de la mort, le Dieu de paix qui se montre à elle calme ses agitations; les frayeurs cessent tout d'un coup et se changent en une douce espérance : elle voit déjà, comme Étienne, le sein de la gloire, et le Fils de l'Homme à la droite de son Père tout prêt à la recevoir. Aussi quand les ministres de l'Église viennent enfin annoncer à cette âme que son heure

29.

est venue et que l'éternité approche, avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grâces, reçoit-elle cette heureuse nouvelle !

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Division. *Ici-bas le pécheur vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement; aux autres, par ses dissimulations et par ses artifices : dans ce grand jour il se connoîtra, et il sera connu. I. Le pécheur montré à lui-même. II. Le pécheur montré à toutes les créatures.*

Ire Partie. Un examen rigoureux montrera d'abord le pécheur à lui-même; et voici les circonstances de ce formidable examen.

1° Il sera le même à l'égard de tous les hommes; la différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien.

2° Cet examen sera universel, c'est-à-dire qu'il rappellera toutes les circonstances de la vie, les foiblesses de l'enfance, les emportements de la jeunesse, l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr, l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut être encore voluptueuse.

3° Outre l'histoire extérieure de nos mœurs, qui sera toute rappelée, on développera encore à nos yeux l'histoire secrète de notre cœur. Cette vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédées les unes aux autres au dedans de nous, et que nous tâchions de nous cacher à nous-mêmes; une lumière soudaine éclairera cet abîme, et dévoilera ce mystère d'iniquité.

4° A l'examen des maux que nous avons faits, succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords.

5° Cet examen sera suivi de celui des grâces et des dons naturels dont vous aurez abusé. C'est ici où le compte sera terrible : vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui.

Jusqu'ici le juste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres; que sera-ce lorsqu'il entrera en compte sur les péchés étrangers dont vous avez été ou l'occasion ou la cause dans les autres, et qui vous seront imputés? quel nouvel abîme!

IIe PARTIE. *Non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures : et quelle sera alors sa confusion!*

Pour la bien comprendre, il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte; secondement, au soin qu'il avoit pris de cacher ses foiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes, lorsqu'il étoit sur la terre; troisièmement enfin, à ses qualités personnelles.

1° Au nombre et au caractère des spectateurs. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion manqueront en ce grand jour à l'âme réprouvée. Première ressource : sur la terre, lorsqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un petit nombre de témoins; on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des temps; on a pu changer de demeure, et aller recouvrer ailleurs sa première réputation : mais au dernier jour, tous les hommes assemblés liront sur le front du pécheur l'histoire de ses désordres, sans qu'il

puisse se soustraire à leurs regards. Seconde ressource : sur la terre, lors même que notre honte est publique, il se trouve toujours un petit nombre d'amis dont l'estime ou du moins l'indulgence nous aide à soutenir le poids de la censure publique : mais au dernier jour, la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. Troisième ressource : sur la terre, s'il ne se trouve point d'amis que nos malheurs intéressent, il est au moins des personnes indifférentes que nos fautes ne blessent pas et ne révoltent pas contre nous : mais dans ce jour terrible, nous n'aurons point de spectateurs indifférents ; le pécheur sera l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures : celles même qui sont inanimées s'élèveront contre lui à leur manière. Première circonstance de la confusion de l'âme criminelle ; la multitude et le caractère des témoins.

2° La seconde naît du soin que prend ici-bas le pécheur de se déguiser aux yeux des hommes. Comme nous sommes pleins de passions, et que les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse, et de nous donner pour autres que nous ne sommes. Soins inutiles ! vous ne couvrez, dit le Prophète, vos désordres que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'Homme dissipera en ce grand jour d'un seul souffle de sa bouche ; et alors quel sera l'excès de votre confusion !

3° Enfin, la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, ce seront ses qualités personnelles. Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux ; on vous regardoit comme un homme intègre et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge ; on vous croyoit un digne ministre du sanctuaire : mais vous jouissiez injustement de l'estime des hommes ; vous serez connu, et votre confusion sera d'autant plus accablante, qu'elle sera éternelle.

LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LES AFFLICTIONS.

Division. *On oppose tous les jours dans le monde trois prétextes à l'usage chrétien des afflictions. I. Le prétexte de la propre foiblesse. II. Le prétexte de l'excès ou de la nature des afflictions. III. Le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut.* Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre.

Ire Partie. Premier prétexte : *La propre foiblesse.* On avoue et on se plaint qu'on n'est pas né assez fort, qu'on est d'un caractère trop sensible pour conserver un cœur soumis et tranquille dans l'affliction. Mais c'est parce que vous êtes foible que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertumes : car ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés ; ce sont les foibles. Votre foiblesse, d'ailleurs, vient de votre cupidité, et la prospérité ne seroit propre qu'à l'augmenter. De plus, tous les préceptes de l'Évangile demandent de la force : dire donc que l'on est foible, pour excuser son impatience, c'est dire que l'Évangile tout entier n'est pas fait pour nous. Enfin, quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de Dieu, qu'il ne permettra pas que nous soyons éprouvés, affligés, tentés au delà de nos forces, et que son dessein, en répandant des amertumes sur notre vie, est de nous purifier et de nous sauver.

IIe Partie. Second prétexte : *L'excès et la nature des afflictions.* Nous nous persuadons que nous porterions avec

résignation des croix d'une autre espèce; mais que celles dont le Seigneur nous accable sont d'un caractère à ne recevoir aucune consolation, et qu'il est difficile de conserver sa patience et l'égalité dans un état où le hasard paroît avoir rassemblé pour nous seuls mille circonstances désolantes.

Mais, premièrement, plus nos afflictions nous paroissent extraordinaires, moins nous devons croire qu'il y entre du hasard : plus nous devons nous dire à nous-mêmes, que le Seigneur ne veut donc pas nous laisser périr avec la multitude, puisqu'il nous mène par des voies si singulières. Secondement, des calamités communes n'auroient réveillé notre foi que pour un instant; les plaisirs, les consolations humaines, auroient bientôt charmé notre tristesse, et nous auroient rendu le goût du monde et de ses vains amusements : ainsi le Seigneur, en nous ménageant des peines fixes et constantes, a voulu prévenir notre inconstance, et nous attacher pour toujours à son service. Troisièmement, si nous mettons dans une balance, d'un côté, nos crimes, de l'autre, nos afflictions, nous trouverons que nous souffrons beaucoup moins que nous n'avons mérité de souffrir. Enfin, c'est l'amour excessif de nous-mêmes et notre dureté pour nos frères, qui grossissent à nos yeux nos propres malheurs : ils nous paroîtroient moins grands, si nous étions moins passionnés et plus compatissants.

III[e] Partie. Troisième prétexte : *Les obstacles que les afflictions semblent mettre au salut.* Quand on exhorte les âmes que Dieu afflige, de faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles répondent souvent, que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien ; que les contradictions au milieu desquelles on vit, aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu. Or je dis que de tous les prétextes dont on se sert

pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable : le plus coupable; car c'est blasphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle nous place dans des situations incompatibles avec notre salut; elle qui ne permet rien ici-bas que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle : le plus insensé; car une âme ne revient à Dieu qu'en se détachant de ce monde misérable; et rien ne l'en détache plus efficacement que les amertumes qu'elle y trouve.

SUR

LA CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

Division. *Marie nous donne l'exemple d'une double fidélité à la grâce reçue. I. Une fidélité de précaution, qui lui fait craindre les moindres périls. II. Une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grâce.*

Ire Partie. *Fidélité de précaution.* Trois écueils sont à craindre pour les âmes qui commencent à servir Dieu : 1° leur propre fragilité qui les entraîne; 2° le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagements; 3° enfin l'oubli de la grâce qu'elles ont reçue.

Or à ces trois écueils si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions : 1° à la propre fragilité, une séparation entière du monde; 2° à une vaine délicatesse sur les jugements publics, une insensibilité héroïque aux discours et aux pensées frivoles des hommes; 3° à l'oubli de la

grâce, une reconnoissance continuelle et proportionnée à la grandeur de ce bienfait.

IIᵉ Partie. *Fidélité de correspondance.* Quelles sont les sources les plus ordinaires de nos rechutes? C'est 1° de ne pas suivre toute la force et toute l'étendue de la grâce, qui nous a rappelés de l'égarement : c'est 2° de sortir de la voie par où elle vouloit nous conduire : c'est enfin de se décourager en avançant, et s'affoiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre foiblesse nous oppose. Or Marie offre à la grâce une correspondance de perfection, une correspondance d'état, et une correspondance de persévérance qui achève de nous instruire.

LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

Division. *Le pécheur diffère sa conversion, I. ou parce qu'il croit que la grâce lui manque, II. ou parce qu'il s'imagine qu'un jour revenu du monde et de ses passions, il sera plus en état de commencer une vie chrétienne et de soutenir cet engagement : deux prétextes que je me propose aujourd'hui de combattre.*

Iʳᵉ Partie. Premier prétexte. La grâce me manque, dit-on, et je l'attends; la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme; c'est à Dieu seul à changer le cœur : prétexte vulgaire, mais injuste, si nous considérons le pécheur qui l'allègue; téméraire et ingrat, si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend; insensé et insoutenable, si nous l'examinons en lui-même.

1° Si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste. Car plein de passions comme vous êtes, mon Frère, avez-vous raison d'attendre et d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété? cela est-il même possible? Mais je dis plus : secondement, quand Dieu opéreroit dans votre cœur, sentiriez-vous l'opération de sa grâce? quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous? quand il vous toucheroit, ce sentiment auroit-il quelque suite pour votre conversion? Troisièmement enfin, sur quoi vous fondez-vous pour nous dire que la grâce vous manque? Votre vie tout entière n'est-elle pas un enchaînement de grâces continuelles? Mais vous croyez peut-être qu'avoir la grâce, c'est se convertir sans qu'il en coûte rien; ah! je vous réponds que sur ce pied-là vous ne l'aurez jamais, et que c'est être résolu de périr, d'attendre une grâce de cette nature.

2° Ce prétexte est téméraire et ingrat, par rapport à Dieu à qui le pécheur s'en prend. Car vous dites que Dieu est le maître de vous convertir et de vous sauver quand il voudra, c'est-à-dire que votre salut, cette unique affaire que vous ayez sur la terre, Dieu vous en a pleinement déchargé pour la prendre tout entière sur lui seul. Mais dans quel évangile nous montrerez-vous cette promesse? ce ne sera pas assurément dans celui de Jésus-Christ.

3° Enfin ce prétexte est insensé en lui-même. Car après tout, supposons que la grâce vous manque, qu'en concluez-vous? que les crimes où vous vous plongez tous les jours, si la mort vous surprend, ne vous damneront pas? vous n'oseriez le dire : que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos désordres, en attendant que la grâce vous soit donnée? mais il est extravagant d'attendre la grâce en s'en rendant tous les jours indigne : que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre conversion? mais tous les pécheurs

qui diffèrent et qui meurent impénitents seroient donc justifiés : que vous ne devez plus vous mettre en peine de votre salut ? mais c'est le parti du désespoir et de l'impiété : que le moment de votre conversion est marqué, et qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un instant ? mais vous n'avez donc aussi qu'à vous percer le cœur d'un glaive, sous prétexte que le moment de votre mort est marqué. La seule conséquence sensée qu'il vous soit donc permis de tirer, supposé que la grâce vous manque, c'est que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir, lui préparer les voies et éloigner tous les obstacles qui vous l'ont rendue jusqu'ici inutile.

IIe Partie. Second prétexte : *On se flatte qu'un jour, revenu du monde et de ses passions, on sera plus en état de commencer une vie chrétienne et de soutenir cet engagement.*

Mais, 1° qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même ?

2° Sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur ? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon, de Saül, de Jézabel, d'Hérodias ? Non, l'âge n'a point encore fait de conversion. D'ailleurs le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges ? pourquoi lui ôteriez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres ? Enfin, plus vous différez, plus vos maux deviennent incurables : vous pouvez bien à la vérité vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent ; mais vos passions ne finiront pas pour cela ; ou si le temps et le dégoût y mettent fin, vous n'en serez pas plus avancé pour le salut; votre cœur, libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle; et la difficulté de sortir de cet état sera d'autant plus grande, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre.

3° Mais la conversion, dites-vous, est un coup d'éclat qui nous engage envers le public, et qu'on craint de ne pouvoir soutenir. Eh quoi! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour; et en vous convertissant aujourd'hui, vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra? D'ailleurs la chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? et quand vous auriez le malheur de retomber, ne seroit-ce pas toujours un avantage d'avoir passé quelque temps dans la pratique de la vertu, et un sujet d'espérer des grâces plus puissantes de la bonté de Dieu?

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Division. *Quatre dispositions sont nécessaires pour communier dignement et avec fruit : une foi respectueuse qui nous fasse discerner; une foi prudente qui nous fasse éprouver; une foi ardente qui nous fasse aimer; une foi généreuse qui nous fasse immoler. C'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, et le sujet de ce discours.*

Ire Disposition. *Une foi respectueuse qui nous fasse discerner;* qui, malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire; qui est saisie d'une horreur religieuse à la seule présence du sanctuaire; qui sent tout le poids de la présence d'un Dieu, et qui effrayée s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un homme, et un homme pécheur.

Mais en reste-t-il de cette foi sur la terre? On croit, mais

d'une foi superficielle, qui s'en tient pour ainsi dire à la surface de ce sacrement, et n'en approfondit pas la vertu et les mystères; qui se termine à des hommages extérieurs, qui ne sent rien, qui n'a point de suites dans la vie; en un mot, qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre.

IIe Disposition. *Une foi prudente qui nous fasse éprouver :* mais sur quoi nous éprouverons-nous ? sur la sainteté de ce sacrement et sur notre propre corruption. C'est la chair de Jésus-Christ, c'est le pain des anges, c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel que ceux ou qui n'ont pas souillé leurs vêtements, ou qui les ont lavés dans les larmes de la pénitence : c'est un azyme pur; il faut être exempt du vieux levain pour en manger : c'est la viande des forts; une âme foible, chancelante, mal affermie, qui tourne à tout vent, qui plie au premier obstacle, qui se brise au premier écueil, n'est pas en état de s'en nourrir : c'est la pâque des disciples de Jésus-Christ; il faut donc être de ce nombre pour y participer, c'est-à-dire se renoncer soi-même, porter sa croix et suivre Jésus-Christ : enfin c'est un Dieu si pur, que les astres sont souillés devant lui : bannissons donc de nos cœurs tout ce qui est indigne de sa sainteté.

IIIe Disposition. *Une foi ardente qui nous fasse aimer.* J'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous, disoit Jésus-Christ à ses disciples. Or, que vouloit-il nous apprendre par-là ? c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé par l'amour; un cœur impatient, empressé, avide; une faim et une soif de Jésus-Christ, qui nous presse d'aller à lui pour goûter combien il est doux. Mais hélas! les uns y apportent un dégoût et une répugnance criminelle; les autres en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une âme toute de

glace ; en sorte que les images du monde et de leurs passions font sur eux des impressions bien plus vives que la présence de Jésus-Christ et le souvenir de ses mystères : aussi portent-ils toujours à l'autel et en rapportent-ils les mêmes foiblesses et les mêmes imperfections. Quel sujet de trembler!

IVe Disposition. *Une foi généreuse qui nous fasse immoler:* c'est ce que l'Apôtre appelle annoncer la mort du Seigneur. Or, on annonce la mort du Seigneur en portant au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre ; un désir sincère de sortir de cette prison de boue pour jouir de Jésus-Christ ; un corps mortifié et immobile pour les œuvres du péché ; des yeux fermés depuis long-temps à tout ce qui peut blesser la pudeur ; une langue environnée d'une garde de circonspection ; des oreilles impénétrables aux sifflements du serpent ; une âme insensible aux mépris comme aux louanges ; une âme hors de la portée des événements d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie, égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune, et toujours attentive à marcher d'un pas ferme vers l'éternité.

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint à la perfection de cet état : mais il faut au moins y tendre et en avoir les prémices ; sans cela, communier c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur.

LE JOUR DE NOËL.

Division. *Jésus-Christ par sa naissance vient rendre la gloire à Dieu et la paix aux hommes. I. A Dieu, la gloire, que les hommes avoient voulu lui ravir. II. Aux hommes, la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes.*

Ire Partie. L'idolâtrie rendoit à la créature le culte que le Créateur s'étoit réservé à lui seul ; la synagogue ne l'honoroit que des lèvres et par des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui ; la philosophie lui ravissoit la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle : trois plaies répandues sur toute la surface de la terre, que Jésus-Christ vient guérir.

1° L'hommage que son âme sainte unie au Verbe, rend à Dieu, dédommage d'abord sa majesté suprême des honneurs que l'univers lui avoit jusque-là refusés : une foule de disciples fidèles, instruits par cet Homme-Dieu, ouvre les yeux à la lumière : le monde reconnoît son Auteur, et Dieu rentre dans ses droits. Voilà le premier bienfait de la naissance de Jésus-Christ ; mais ce bienfait est-il pour nous ? nous n'adorons plus de vaines idoles ; mais ne mettons-nous pas à leur place le monde avec tous ses plaisirs ?

2° Jésus-Christ ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes ; il lui forme des adorateurs en esprit et en vérité, qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime et ne les sanctifie. Pouvons-nous nous flatter d'être du nombre de ces adorateurs véritables ? A quoi se réduit tout notre culte ? à quelques observances extérieures ; et encore, c'est la religion des plus sages. Voilà le second bienfait de la naissance de Jésus-Christ, auquel nous n'avons presque aucune part.

3° Enfin les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle ; les philosophes, forcés de reconnoître un seul Être suprême, se le représentoient, ou comme un Dieu oisif et sans attention aux choses humaines, ou comme un Dieu sans liberté et assujetti à un enchaînement fatal d'événements nécessaires. Jésus-Christ vient rendre à son Père la gloire que les vains

raisonnements de la philosophie lui avoient ôtée; et en exigeant le sacrifice de nos foibles lumières, il nous apprend ce que nous devons connoître de l'Être suprême et ce que nous en devons ignorer. Mais, hélas! où sont parmi nous les fidèles qui font à la foi un sacrifice entier de leur raison?

IIe Partie. *La naissance de Jésus-Christ rend aux hommes la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes.*

L'orgueil, la volupté, les haines et les vengeances avoient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées : Jésus-Christ vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grâce, par sa doctrine et par son exemple.

Je dis que l'orgueil avoit été la première source des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeste passion n'avoit-elle pas allumées sur la terre? Mais ce qui se passoit au dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au dedans de lui-même. Jésus-Christ, en dégradant par sa naissance pauvre et abjecte les biens et la gloire humaine, rétablit dans le monde la paix que l'orgueil en avoit bannie. Cependant cherchez au milieu des chrétiens cette paix heureuse qui devroit être leur héritage; vous ne la trouverez ni dans les villes, ni dans l'enceinte des murs domestiques, ni dans les palais des rois, ni même dans le sanctuaire.

Les voluptés charnelles n'avoient pas excité moins de troubles dans le monde que l'orgueil; Jésus-Christ vient retirer les hommes de cet abîme de corruption, et leur donner la paix en leur rendant l'innocence et la liberté que la tyrannie de ce vice leur avoit ôtée. Il naît d'une vierge et la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple

même regardoit comme un opprobre : de plus, en s'unissant à notre chair il la purifie, il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint? Les passions honteuses ne troublent-elles pas encore la tranquillité des empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne foi des mariages, etc.

Enfin la naissance de Jésus-Christ, en ne faisant de tous les peuples qu'un seul peuple, et de tous ses disciples qu'un cœur et qu'une âme, éteint toutes les inimitiés et toutes les haines : dernier genre de paix qu'elle apporte aux hommes, et dont les hommes ne savent pas profiter.

LE JOUR DE LA CIRCONCISION.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Division. *L'éclat et l'esprit du ministère de Jésus-Christ prouvent également la gloire de sa divinité. Si Jésus-Christ n'étoit qu'un pur homme, I. l'éclat de son ministère seroit pour nous une occasion inévitable d'idolâtrie, et Dieu même seroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent ; II. l'esprit de son ministère deviendroit le piége funeste de notre innocence.*

Ire Partie. Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur. Dans les siècles suivants, Dieu ne paroît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée. Les circonstances dans lesquelles Jésus-Christ a été prédit, sont encore plus merveilleuses

que les prédictions mêmes. En effet, il est prédit par tout un peuple, annoncé pendant quatre mille ans par une longue suite de prophètes, figuré par toutes les cérémonies de la loi, attendu par tous les justes, montré de loin dans tous les âges : ce n'est pas pour un événement particulier ; c'est pour être la ressource du monde condamné, le législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël. Quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps surtout où la crédulité des peuples mettoit si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires!

D'ailleurs, au lieu que Jean-Baptiste, pour empêcher que le seul oracle qui l'avoit prédit, ne devînt une occasion d'idolâtrie à sa nation, ne fait point de miracles, ne cesse de dire : Je ne suis pas celui que vous attendez ; et n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux : Jésus-Christ, au contraire, que quatre mille ans de figures et de prophéties avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre, vient en grande vertu et puissance ; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avoit faites ; et loin de prévenir la superstition des peuples à son égard, il se dit égal à Dieu même, et souffre qu'on lui rende des honneurs divins. Si c'étoit là un culte idolâtre, les hommes en seroient-ils responsables?

De plus, tous les justes de la loi, et de l'âge des patriarches, tous ces hommes si vénérables et si miraculeux, n'étoient pourtant que les ébauches du Messie à venir : chacun d'eux ne représentoit que quelque trait singulier de sa vie et de son ministère : mais ôtez à Jésus-Christ sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure, au moins au jugement des sens.

2° A l'éclat des prophéties qui ont annoncé Jésus-Christ,

il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges : second caractère éclatant de son ministère. Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres et dans ses prodiges ?

Je dis, dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais que dans les siècles qui l'avoient précédé, il avoit paru sur la terre des hommes extraordinaires que le Seigneur sembloit rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance : mais quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance et de foiblesse. Jésus-Christ, au contraire, opère les plus grands prodiges avec une facilité toute-puissante, et une souveraine indépendance.

3° Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère, ce sont les circonstances merveilleuses et jusque-là inouïes, qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Conçu par l'opération du Très-Haut, il naît d'une Vierge pure. A peine est-il né, que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend à Dieu sa gloire, et la paix aux hommes. Peu après un astre nouveau conduit à son berceau des sages du fond de l'Orient. Un juste et une sainte femme annoncent sa grandeur future. Les docteurs assemblés voient avec étonnement son enfance plus sage et plus éclairée que la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe; Jean-Baptiste s'abaisse devant lui; le ciel s'ouvre sur sa tête; les démons effrayés ne peuvent soutenir sa présence; le Père céleste déclare qu'il est son Fils bien-aimé, et le propose comme la loi vivante et éternelle en commandant de l'écouter. Si du Thabor nous passons sur le Calvaire, ce lieu, où devoient se consommer tous les opprobres du Fils de l'Homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de

sa gloire ; toute la nature en désordre l'y reconnoît comme son auteur, et confesse sa divinité. Il ressuscite trois jours après, non par une vertu étrangère, ni pour mourir de nouveau comme tant d'autres, mais par sa propre puissance et pour jouir désormais d'une vie immortelle. Enfin il monte au ciel. Ce n'est pas un char de feu qui le transporte en un clin d'œil, il s'élève lui-même avec majesté; les anges viennent au-devant de lui, et le promettent encore une fois à la terre environné de gloire et d'immortalité. Qui ne reconnoîtroit à ces traits le Dieu du ciel, qui, après avoir conversé avec les hommes pour les tirer de leur égarement et de leur misère, va reprendre possession de sa gloire ? Voilà comme l'éclat du ministère de Jésus-Christ seroit pour nous une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une simple créature.

IIe Partie. *L'esprit de son ministère deviendroit aussi le piége de notre innocence.* Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses.

1° Sa doctrine. On ne peut nier que Jésus-Christ n'ait été un homme saint : car quel homme jusque-là avoit jamais paru sur la terre, dans lequel on ait remarqué tant de caractères d'innocence et de sainteté ? je veux dire, tant de mépris et d'indifférence pour le monde, tant d'amour pour la vertu, tant de zèle pour la gloire de Dieu, tant d'ardeur pour le salut des hommes ; ajoutez à cela l'exemption totale de toutes les foiblesses les plus inséparables de l'humanité. Or si Jésus-Christ est saint, il est Dieu ; soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée, ou par rapport à son Père, ou par rapport aux hommes : car s'il n'étoit pas Dieu, elle ne seroit qu'un amas, ou d'équivoques malignes, ou de blasphèmes enveloppés.

Considérez sa doctrine par rapport à son Père : si Jésus-

Christ n'est qu'un simple envoyé de Dieu, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais premièrement, il est envoyé principalement aux Juifs : ainsi sa mission étoit inutile; car les Juifs n'étoient plus tentés de retomber dans l'idolâtrie. Secondement, il s'y prend mal pour remplir son ministère. Au lieu que Moïse et les prophètes, chargés de la même mission, ne cessent de publier que le Seigneur est un, sans jamais faire aucune comparaison d'eux à l'Être suprême; Jésus-Christ ne cesse de se dire égal à son Père; il dit qu'il est descendu du ciel et sorti du sein de Dieu : qu'il étoit avant toutes choses; que le Père et lui ne sont qu'un; partout il se compare au Dieu souverain. Les Juifs murmurent et se scandalisent de ces expressions. Loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale, affectant un langage qui devient ou insensé ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie; il souffre même qu'on lui rende les honneurs divins. Il n'est donc venu sur la terre, s'il est un pur homme, que pour scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut; séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort; et répandre de nouvelles ténèbres dans l'univers. Tous ces grands avantages que le monde devoit retirer du ministère de Jésus-Christ, aboutissent donc à le voir plongé dans une nouvelle idolâtrie; et toute la magnificence future de l'Évangile, tant prédite par les prophètes, devoit donc se borner à former la secte affreuse de l'impie Socin.[1] Mais puisque Jésus-Christ est saint, concluons que ne pouvant être un blasphémateur et un impie, la manière dont il parle de son Père, cette

[1] Secte qui ne renferme qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre, la honte de la nature et de la religion; obligés de cacher dans les ténèbres l'horreur de leurs blasphèmes.

égalité qu'il affecte en toute occasion avec son Père, établit la gloire de son éternelle origine. On peut encore remarquer ici, que lorsque les prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Être suprême, ils épuisent la foiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images : mais lorsque Jésus-Christ parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des prophètes; on voit que c'est un enfant qui parle un langage domestique, et qui n'est point frappé et ébloui, comme nous, de la majesté et de la gloire du Père.

Considérons maintenant la doctrine de Jésus-Christ par rapport aux hommes ; elle n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Premièrement, quelle sagesse! quelle sainteté! quelle sublimité dans cette doctrine! tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie : tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme. Secondement, remarquez les devoirs d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, de chercher en lui notre bonheur, de lui rapporter et nous-mêmes et toutes nos actions, comme il nous ordonne toutes ces mêmes choses envers son Père : donc s'il n'est pas Dieu, sa doctrine si divine, si admirée des païens, n'est plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie, puisque n'étant qu'un pur homme, il veut usurper la place de Dieu même dans nos cœurs. Bien plus, au lieu que le Dieu véritable avoit paru se contenter des sacrifices de boucs et de taureaux, pour lui il veut que nous lui sacrifiions jusqu'à notre vie, que nous courions sur les gibets, que nous nous offrions à la mort et au martyre pour la gloire de son nom. Mais s'il n'est pas l'auteur de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? sa religion

n'est donc qu'une religion de sang et de barbarie? les confesseurs généreux de la foi n'ont donc été que des désespérés et des fanatiques? et les tyrans et les persécuteurs, les défenseurs de la justice et de la gloire de la Divinité? L'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur?

2° Considérez l'esprit du ministère de Jésus-Christ dans les grâces et les bienfaits que l'univers a reçus de lui. Il déclare qu'il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle; d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, les rendre ses enfants; leur ouvrir le ciel, et leur en assurer la possession: il leur a apporté la science du salut et la doctrine de la vérité: il nous nourrit de son corps, il nous lave de nos souillures en nous appliquant le prix de son sang: en un mot, il nous assure qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Mais un pur homme peut-il être la source de tant de grâces aux autres hommes? ou n'est-il pas à craindre que devenu si utile et si nécessaire au genre humain, il n'en devienne enfin l'idole? Car c'est la reconnoissance toute seule qui autrefois a fait les faux dieux: tel est le caractère de l'homme; son culte n'est que son amour et sa reconnoissance.

3° Outre les bienfaits dont Jésus-Christ nous a comblés, considérez les promesses dont il les accompagne: il promet encore plus qu'il n'a donné. Premièrement, il promet aux hommes l'esprit consolateur, qu'il appelle l'Esprit de son Père, esprit de vérité, de force, d'intelligence, de sagesse, de charité, etc. Mais quel droit a Jésus-Christ sur l'Esprit de Dieu, pour en disposer à son gré, si ce n'est pas son esprit propre? Cependant les promesses de Jésus-Christ se sont accomplies; à peine est-il monté au ciel, que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples. Secondement, Jésus-Christ promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer,

et le pouvoir de remettre les péchés. Troisièmement, il leur promet, outre cela, le don des miracles : s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable ? Quatrièmement, il leur promet la conversion de l'univers, le triomphe de la croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des Césars, des tyrans ; que son Évangile sera reçu du monde entier. Mais à moins qu'il ne tienne le cœur de tous les hommes entre ses mains, peut-il répondre d'un changement dont jusque-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? On dira peut-être que Dieu révéloit à son serviteur les choses futures : mais si Jésus-Christ n'est pas Dieu, il n'est pas même prophète ; puisqu'il ne prévoit pas que les hommes vont retomber en l'adorant, dans des ténèbres mille fois plus criminelles que celles dont il prétend les délivrer ; et qu'au lieu de former au Père des adorateurs en esprit et en vérité, il n'aura formé qu'un nouveau peuple d'idolâtres de toute nation.

Voilà donc où mène l'incrédulité. Renversez le fondement, qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant ; retranchez de la doctrine des chrétiens, Jésus-Christ Homme-Dieu ; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité : toute la religion chrétienne n'est que fausseté et qu'imposture. Aussi quel zèle les premiers disciples de l'Évangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître ? Les païens reprochoient alors aux chrétiens de rendre des honneurs divins à Jésus-Christ : s'en justifient-ils comme d'une calomnie ? répondent-ils qu'ils n'adorent pas Jésus-Christ ? point du tout. Les apologistes de la religion réfutent toutes les autres calomnies dont on veut la noircir : mais sur l'accusation d'adorer Jésus-Christ, bien loin de s'en dé-

fendre, ils l'autorisent par leur langage et par leurs actions. Si c'est donc une erreur de croire Jésus-Christ égal à Dieu, c'est une erreur qui est née avec l'Église, qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de martyrs, et converti tout l'univers.

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

DIVISION. *La vérité figurée par l'étoile, trouve dans les mages des adorateurs : dans les prêtres des dissimulateurs : dans Hérode un persécuteur. Telle est encore parmi nous sa destinée ; peu la reçoivent, beaucoup la cachent et la déguisent, encore plus la méprisent et la persécutent. Ainsi, I. La vérité reçue. II. La vérité dissimulée. III. La vérité persécutée.*

Ire PARTIE. *La vérité reçue.* Il est peu d'âmes, quelque plongées qu'elles soient dans les sens et dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la vanité des biens qu'elles poursuivent, sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, et sur l'indignité de la vie qu'elles mènent : mais, hélas ! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière que pour se refermer à l'instant ; et tout le fruit qu'elles retirent de la vérité, c'est le crime de l'avoir inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, et font de la vérité un sujet de contention et de vaine philosophie. Les autres, mal d'accord avec eux-mêmes, souhaitent, ce semble, de la connoître, mais ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée. Enfin quelques-uns plus dociles se laissent ébranler par son évidence; mais rassurés par l'opinion pu-

blique, ou rebutés par les difficultés et les violences que la vérité leur offre, ils s'en éloignent et l'abandonnent, après s'être réjouis quelque temps à sa lumière.

Ce n'est pas là l'usage qu'en firent les mages. Quoique accoutumés à tout rappeler au jugement de la raison, ils suivent la lumière céleste, sans s'arrêter aux vaines réflexions de l'esprit humain, sans égard à leurs amis et à leurs proches, malgré les discours et les dérisions publiques; et leur cœur désabusé de tout ne trouve plus que la vérité qui les réjouisse, qui les intéresse et qui les console. Voilà la vérité reçue dans les mages avec soumission, avec sincérité, avec joie : voyons dans la conduite des prêtres la vérité dissimulée.

II[e] Partie. *Trois sortes de dissimulation dans les prêtres de la synagogue : une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de feinte et de mensonge.*

Dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devoit naître, ils répondent, à la vérité, que c'est à Bethléem; mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite ayant enfin paru, et les rois de Saba et de l'Arabie venant avec des présents adorer le nouveau chef qui devoit conduire Israël, il ne falloit plus douter de sa naissance. Ils n'assemblent point les peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle; ils ne vont pas à Bethléem pour animer Jérusalem par leur exemple : renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence et retiennent la vérité dans l'injustice.

Sans toucher ici aux oints du Seigneur, il est peu de personnes dans le monde qui ne se rendent tous les jours coupables de cette dissimulation de silence : car pour en être coupables, il n'est pas nécessaire de souscrire à l'impiété et

d'approuver les maximes du siècle; il suffit de se taire quand on attaque la vérité devant nous à découvert.

Dissimulation de complaisance et d'adoucissement. Les prêtres et les docteurs, forcés par l'évidence des écritures de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Pour complaire à Hérode, ils suppriment le titre de roi que les mages venoient de donner, et que les prophètes avoient si souvent donné au Messie; ils le désignent par une qualité qui pouvoit marquer également en lui une autorité de doctrine et de puissance, quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un Messie, roi et conquérant. La conduite de ces prêtres nous paroît indigne; mais si nous voulons nous juger nous-mêmes, nous verrons que nos discours et nos démarches ne sont souvent que des adoucissements de la vérité, et des tempéraments pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui nous avons à vivre.

Dernière dissimulation des prêtres juifs, dissimulation de mensonge. Ils ne se contentent pas d'alléguer les prophéties en termes obscurs et adoucis; ne voyant pas revenir les mages, ils les accusent, pour calmer Hérode, d'une crédulité vaine et superstitieuse. Et voilà où nous en venons enfin; à force de ménager les passions des hommes et de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement.

IIIe Partie. *Vérité persécutée par Hérode*. Cet impie persécute la vérité : premièrement, par l'éloignement public qu'il fait paroître pour elle, et qui entraîne tout Jérusalem par son exemple; et c'est ce que j'appelle une persécution de scandale : secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les prêtres, et en dressant même des embûches à la piété des mages; et c'est ce que j'appelle une persécution de séduction : enfin il la persécute en répandant

le sang innocent, et c'est une persécution de force et de violence.

Or, ces trois genres de persécution s'exercent aujourd'hui dans le christianisme : car, 1° qui peut se flatter de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales? Je ne parle pas même de ces hommes pervers qui ont levé l'étendard du crime et de la licence; je parle de ces âmes livrées aux plaisirs et aux vanités du siècle, et dont la conduite, d'ailleurs régulière, s'attire l'estime et les louanges des hommes : et je dis qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples, qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles dans tous les cœurs les maximes de l'Évangile, et qu'elles font plus de déserteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans.

2° Nous persécutons tous les jours la vérité par voie de séduction, en taxant d'excès la ferveur des justes, en leur faisant des peintures vives et agréables des plaisirs qu'ils fuient, en exagérant les difficultés de la persévérance, peut-être même en attaquant le fondement inébranlable de leur foi; gênant par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous; enfin en faisant servir nos talents à la destruction du règne de Jésus-Christ.

3° Le monde est plein de persécuteurs publics de la vérité; et si l'Église n'est plus affligée par la barbarie des tyrans et par l'effusion du sang de ses enfants, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, et par la perte des âmes fidèles qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions et de leurs censures.

FIN DES ANALYSES.

SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

FIN DU I[er] VOLUME.





